

C842.52
M792e
1953

THÉÂTRE CANADIEN

IGNY DE MONTIGNY

L'ÉPI ROUGE

ET AUTRES SCÈNES
DU PAYS DE QUÉBEC

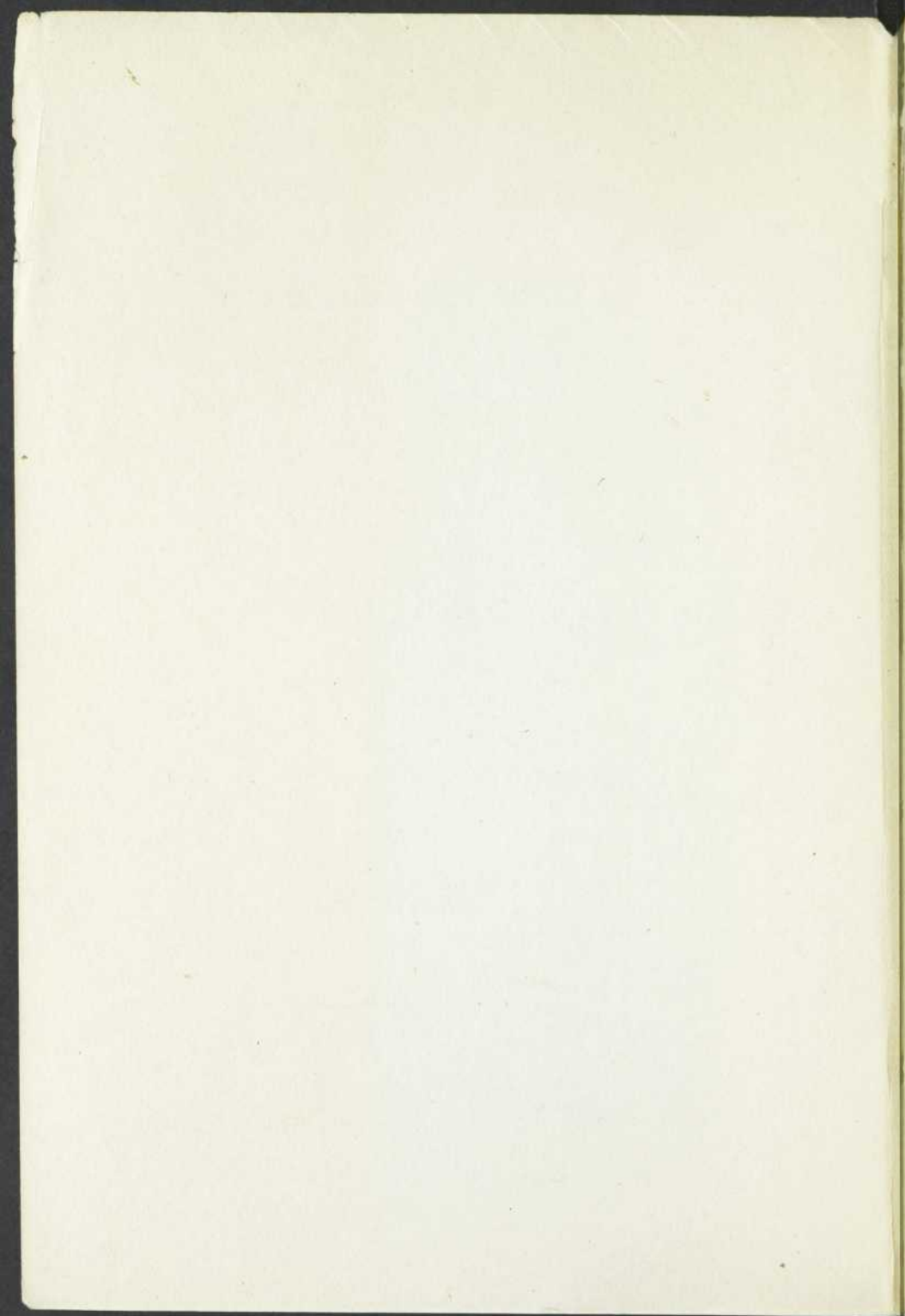


LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

1953



Bibliothèque Nationale du Québec



L'ÉPI ROUGE
ET AUTRES SCÈNES
DU PAYS DE QUÉBEC

DU MÊME AUTEUR

Présentation de *Maria Chapdelaine*. Édition princeps, Montréal (1916).

La Langue française au Canada (1916).

Antoine Gérin-Lajoie (1925). Biographie et critique.

Le Bouquet de Mélusine (1928) — Trois sketches de folklore : *L'Ordre de Bon Temps, Madame de Repentigny et sa « manufacture », Forestiers et Voyageurs.*

Les Boules de neige. Comédie en 3 actes, précédée d'un lever de rideau, *Je vous aime* (1935).

La Revanche de Maria Chapdelaine (1937). Couronné par l'Académie française.

Au Pays de Québec (1945). Contes et images. Prix Ernesta Stern, de la Société des Gens de Lettres ; Prix de Langue française, de l'Académie française.

Écrasons le perroquet ! (1948). Divertissement philologique.

Étoffe du pays. Pages de Gaston de Montigny, retrouvées et présentées par Louvigny de Montigny (1951).

THÉÂTRE CANADIEN

LOUVIGNY DE MONTIGNY

L'ÉPI ROUGE

ET AUTRES SCÈNES
DU PAYS DE QUÉBEC



LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

1953

Tous droits réservés, 1953

Copyright, Louvigny de Montigny, 1953.

ps
95210
068E64
1953

L'ÉPI ROUGE



L'ÉPI ROUGE

Pièce en un acte

Personnages :

HYACINTHE GUIMARD, 70 ans.

SA FEMME, 65 ans.

LEUR FILS LUCIEN, 28 ans.

UNE INSTITUTRICE DU VILLAGE, M^{lle} LAPLUME, 25 ans.

JÉRÉMIE MILAIR, 40 ans, et ses deux filles.

AGATHE-ANGE PINTEAU, 40 ans, neveu des Guimard, et ses deux fils.

THADÉE SAUVAIN, 30 ans.

BLANDINE, TIENNETTE et d'autres éplucheuses.

NORBERT, THOMAS, LUC, ALDÈGE et d'autres éplucheurs.

Deux hommes et deux femmes jouant aux cartes.

Intérieur d'un vaste hangar attenant à la maison du père Hyacinthe Guimard, le plus gros cultivateur de Chambly. Une porte communique avec la maison ; une autre ouvre sur les champs. Un poêle genre « tortue » a été temporairement installé, à l'occasion de l'épluchette, et des bouquets de fleurs d'automne décorent les tables improvisées de planches posées sur des chevalets. On a rangé des chaises de bois autour des tables. Un tas d'épis de maïs, aux feuilles plus ou moins décolorées et desséchées par la gelée d'automne, s'élève au milieu de la scène qu'éclairent faiblement des lampes à pétrole, accrochées aux murs. Une quinzaine de jeunes hommes et de jeunes filles du village sont déjà réunis pour la corvée de l'épluchage. Sans s'être tout à fait endimanché, on a fait un brin de toilette pour la circonstance. Les jeunes ont commencé à éplucher le maïs dont ils rejettent les gaines dans des barils et les épis décortiqués dans des cuiviers. Au fond de la scène, deux couples de villageois grisonnants jouent aux cartes.

SCÈNE I

LE PÈRE GUIMARD (*aux garçons qui apportent de nouvelles brouettées de maïs qu'ils jettent sur le tas d'épis, au milieu du hangar*) — Assez, assez pour à c't'heure ! Lâchez vos brouettes, les garçons, et venez éplucher un peu.

UNE ÉPLUCHEUSE — Oui, venez nous aider.

UNE AUTRE — A force de monter, ce tas de blé d'Inde va finir par nous décourager.

UN DES GARÇONS AUX BROUETTES — Faut pas vous décourager. Y en a encore à rentrer !

UN ÉPLUCHEUR — Pas tout' pour à soir, j'compte ben !

UNE JOUEUSE DE CARTES (*grave*) — L'épluchette, ça, c'est l'affaire des jeunesses.

UN JOUEUR DE CARTES (*grave*) — Mais si les jeunesses lambinent trop, mère Guimard, vous aurez qu'à nous appeler pour leur montrer comment on travaille.

LA MÈRE GUIMARD — Avec des éplucheuses et des éplucheurs adret's comme on en a à soir, ça sera betôt fait, vous verrez.

LE PÈRE GUIMARD — Oui, si on s'amuse pas trop.

LUCIEN — Et si tout not' monde arrive.

LE PÈRE GUIMARD — C'est vrai. Il manque les deux petites Milair, Agathe-Ange Pinteau avec ses deux garçons, Thadée Sauvain le veuf, et qui encore ?

LA MÈRE GUIMARD — Ils restent un peu loin, ceux-là, et avant qu'ils aient fini leur train !

LUCIEN — La maîtresse d'école ne reste pas si loin, elle.

UNE ÉPLUCHEUSE (*à Lucien*) — Ça t'ennuierait gros, Lucien, si elle venait pas, la maîtresse d'école !

LUCIEN — Mais non, mais non ! C'est une demoiselle qui s'intéresse plus à ses livres qu'à nos corvées de ferme.

UNE AUTRE ÉPLUCHEUSE — Je connais pourtant un jeune cultivateur qui se pousse assez pour elle.

LUCIEN (*à l'éplucheuse qui vient de parler*) — Toé, Blandine, commence pas à faire des cancons !

BLANDINE — C'est-y des cancons que tu lui fais les yeux doux ?

UNE AUTRE ÉPLUCHEUSE — Et qu'elle lâcherait sa classe sans se faire prier pour marier l'héritier du père Guimard.

UNE AUTRE ÉPLUCHEUSE — Quasiment un fils unique, à c't'heure que tous ses frères et sœurs sont établis ; et la plus grosse ferme du pays !

UNE AUTRE ÉPLUCHEUSE — S'il veut s'instruire, ce beau Lucien, on peut pas lui en faire des reproches. (*On rit bruyamment.*)

LUCIEN (*aux éplucheuses*) — Vous êtes folles, vous autres, les éplucheuses, et pis jalouses.

DES ÉPLUCHEUSES — Entendez-vous ça ? Jalouses ! Pas d'elle en tout cas !

LE PÈRE GUIMARD — Taisez-vous, taisez-vous, et travaillez ! Mam'selle Laplume est une brave fille, qui a pas peur de l'ouvrage, et Lucien pourrait tomber plus mal.

LA MÈRE GUIMARD — Notre garçon est assez instruit pour marier une maîtresse d'école ou n'importe quelle autre fille de la ville.

SCÈNE II

JÉRÉMIE MILAIR (*entrant avec ses deux filles*) — Bonsoir, la compagnie.

LE PÈRE ET LA MÈRE GUIMARD — Bonsoir, Jérémie, bonsoir. V'là des bons bras qui nous arrivent.

LUCETTE ET MARGUERITE MILAIR — Déjà à l'ouvrage ? On prendra pas de temps à vous rattraper.

MILAIR (*indiquant l'amoncellement de maïs au milieu de la place*) — Est-ce tout ce qu'on a à éplucher ?

LUCIEN — Comptez-y pas ! Quand y en aura pus, y en aura encore !

LE PÈRE GUIMARD — Un champ de trois arpents, pensez-y, et ben grenu, je vous le promets.

MILAIR — Tant mieux, tant mieux !

LA MÈRE GUIMARD — Oui, tant mieux ! Ça fera autant de provisions qu'on aura pas à acheter pour l'hiver !

UN ÉPLUCHEUR — Mais vous allez pas manger tout ce blé d'Inde-là, m'ame Guimard ?

LE PÈRE GUIMARD — C'est encore surprenant, mon garçon, de voir comme tout y passe. D'abord, les plus beaux épis, on va les pendre au grenier, pour la semence du printemps prochain.

LA MÈRE GUIMARD — Moé, je vas commencer par m'en faire une bonne provision à lessiver, pour la soupe aux pois du dimanche. J'compte ben aussi en tirer quelques poches de farine, pour les gâteaux.

LE PÈRE GUIMARD — Et de la moulée pour les gorets, et du grain cassé pour les volailles.

LUCIEN — Pensez si le monde et les animaux en mangent, du blé d'Inde, toute l'hiver !

UNE ÉPLUCHEUSE — Si vous voulez, père Guimard, quand on aura fini d'éplucher, on va faire un beau feu avec toutes les épluchures.

LE PÈRE GUIMARD — Veux-tu te taire, petite gaspilleuse !

LA MÈRE GUIMARD — Les épluchures de blé d'Inde, ma belle,

on en fera d'abord de bonnes pailles fraîches ; puis on en donnera aux vaches et aux moutons autant qu'ils voudront en manger, pour ménager la paille et le foin.

LUCIEN — Faut rien perdre, par les années qui courent.

UNE ÉPLUCHEUSE — Quand je disais que Lucien pense à se marier !

UNE AUTRE — C'est tout naturel qu'il devienne économe.

SCÈNE III

THADÉE SAUVAIN (*entrant avec l'institutrice*) — Bonsoir, tout le monde.

L'INSTITUTRICE — Bonsoir, madame Guimard, bonsoir, monsieur Guimard. (*Elle salue les autres de la tête.*)

LE PÈRE GUIMARD — Ben le bonsoir, mam'selle Laplume.

LA MÈRE GUIMARD — On commençait à penser que vous viendriez pas.

L'INSTITUTRICE — Je tenais à accepter votre invitation, et M. Sauvain est heureusement passé, pour m'accompagner. Je n'aime pas beaucoup sortir seule, la nuit.

UNE ÉPLUCHEUSE (*moqueuse*) — Y a des loups qui rôdent, la nuit, dans les rangs de Chambly. (*On rit.*)

L'INSTITUTRICE — Je suis honteuse de ne pas me sentir aussi brave que les jeunes filles du village, mais j'ai vraiment peur de m'aventurer dans la campagne, après la tombée du jour, surtout en automne où la nuit est plus sombre qu'en été.

LA MÈRE GUIMARD — C'est vrai qu'on reste à une bonne quinzaine d'arpents de votre école, mam'selle Laplume.

TIENNETTE L'ÉPLUCHEUSE (*narquoise*) — Quinze arpents ! Dirait-on pas que c'est au bout du monde !

UN ÉPLUCHEUR (*pour faire plaisir à Tiennette*) — Et pis, les taxis, c'est pas fait pour les chiens.

LUCIEN — Mam'selle Laplume a raison. C'est pas des choses à faire pour des créatures de courir les chemins toutes seules, la nuit.

UNE ÉPLUCHEUSE — Mam'selle Laplume a toujours raison.

L'INSTITUTRICE — Mais donnez-moi de l'ouvrage. Je suis venue pour travailler, moi aussi. (*Elle accroche vivement son chapeau et son manteau à un clou, et s'installe devant les épis à éplucher.*)

SCÈNE IV

PINTEAU (*entrant avec ses deux garçons*) — Bonsoir, bonsoir. Me v'là, Agathe-Ange Pinteau ! Estusez le retard. On a tenu à rentrer nos patates avant de partir, et ça finissait pus.

LE PÈRE GUIMARD — Elles sont belles, tes patates, Agathe-Ange ?

PINTEAU — Pas pires, mon oncle, pas pires ! L'avoine est un peu chétive, par plaques, à cause des pluies de juillet qui l'ont pas mal rouillée ; mais les patates, Dieu merci, sont numéro un.

LA MÈRE GUIMARD — Tant mieux, tant mieux !

PINTEAU — Mais vous, mon oncle, vous ne manquerez pas de blé d'Inde, selon les apparences !

LE PÈRE GUIMARD — Oui, on a plus chancé que l'année d'avant.

UN FILS PINTEAU (*à Guimard*) — Avez-vous des épis rouges, au moins, dans toute cette belle récolte ?

PINTEAU — Des épis rouges, pour embrasser sa voisine ! Il ne pense qu'aux filles, ce gars-là !

LE PÈRE GUIMARD — C'est de son âge ! (*A Pinteau*) I' marche sur ses dix-sept ans, ton Albert, pas vrai, Agathe-Ange ?

PINTEAU — Eh oui ! C'est déjà un homme.

LA MÈRE GUIMARD — Mais lui faut-il un blé d'Inde d'amour pour se trouver une blonde ?

LE FILS PINTEAU — Oh ! non, ma tante ! Mais c'est pas mal commode pour embrasser les celles des autres ! (*Il rit.*)

(*Luc chante le refrain de la chanson de Larrieu :*)

Quand l'épi rouge sortira,
Celui qui t'aim' t'embrassera.

(*Eplucheurs et éplucheuses reprennent en chœur :*)

Quand l'épi rouge sortira,
Celui qui t'aim' t'embrassera.

LE PÈRE GUIMARD — Malheureusement pour la jeunesse, les épis rouges commencent à se faire rares.

LUCIEN — Oui, à mesure qu'on choisit mieux la semence pour la débarrasser des grains sauvages.

L'INSTITUTRICE — Naturellement, on cherche autant que possible à produire de beaux épis blancs ou dorés, et pour cela il faut prendre garde de ne semer aucun grain rouge, violet ou noir.

LE PÈRE GUIMARD — On en voyait encore dans mon jeune temps. Mon défunt père avait un champ de blé d'Inde tout rouge qu'il vendait aux faiseurs de « pop corn ».

L'INSTITUTRICE — Oui, du blé d'Inde qui éclate en grillant et qu'on saupoudre de sucre rose. Mais on produit aujourd'hui la même friandise avec du maïs blanc.

LUCIEN (*pratique*) — C'est amusant de trouver un épi rouge, mais c'est moins drôle dans le commerce !

THOMAS L'ÉPLUCHEUR (*bas à Luc, son voisin*) — Moé, j'en ai apporté un dans ma poche.

LUC — T'as pris tes précautions. (*Ils rient.*)

LA MÈRE GUIMARD (*qui a cru entendre*) — Qu'est-ce qu'il dit, celui-là ?

THOMAS — Oh, rien !... Je demandais à Luc si on va faire de la musique, à soir.

LA MÈRE GUIMARD — Comme de raison qu'on va faire de la musique, et Jérémie a apporté son violon pour vous faire chanter.

LE PÈRE GUIMARD — Qui c'est qui va nous chanter une belle chanson ?

NORBERT (*qui s'attend qu'on le demande*) — Tout à l'heure, tout à l'heure. Il faut travailler d'abord.

LA MÈRE GUIMARD — Mais ça empêchera personne d'éplucher.

L'INSTITUTRICE — Au contraire. Le meilleur travail est bien celui qu'on exécute en s'amusant.

LE JOUEUR DE CARTES ÉPHREM (*à son partenaire*) — Josaphat, t'as perdu. Pour ta pénitence, c'est toé qui vas chanter.

LE JOUEUR JOSAPHAT — O.K. Mais c'est avec ta femme que je vas chanter, Éphrem.

LA FEMME D'ÉPHREM — Oh, l'infâme !

JOSAPHAT — Viens, viens, Clémence ! On va leur z'y chanter « Corbleur, Marion », et dans le fil !

(*Jérémie Milair va prendre son violon et s'installer pour accompagner le chant.*)

SCÈNE V

LE PÈRE GUIMARD (*aux éplucheurs*) — Continuez à bien travailler, vous autres, et faites attention de laisser aux plus beaux épis, ceux de la semence, quelques feuilles pour les tresser et les pendre à sécher. Ceux-là, vous les déposerez dans ce panier-cite. Tous les autres, qu'on va passer à l'égreneuse le mois qui vient,

déshabillez-les tout nus, et jetez-les dans les barils, là, au bout de la grand-table.

QUELQUES VOIX — Vas-y, Josaphat.

JOSAPHAT — Viens, Clémence ! (*Milair joue au violon le prélude de « Corbleur, Marion ». L'épluchage va se poursuivre sans relâche et produire un froufrouitis de feuilles sèches qui s'entendra en sourdine. Josaphat et Clémence chantent en dialogue :*)

CORBLEUR, EH, MARION !¹

- LUI — Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Où étais-tu hier au soir ?
Sambleur !
Filais-tu pas vers l'étang noir ?
Corbleur !
- ELLE — Hier au soir, ô mon mari,
J'étais allée à la fontaine,
Jésus !
Pour y laver vos bas de laine.
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
T'a-t-il fallu tout ce temps-là
Sambleur !
Pour savonner un' pair' de bas ?
Corbleur !
- J'ai pris du temps, ô mon mari,
Car la fontaine était brouillée,
Jésus !
En m'y penchant j'me suis mouillée,
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Qui donc avait tant brouillé l'eau ?
Sambleur !
Des poul's, des oies ou bien un veau ?
Corbleur !

1. Chanson d'origine provençale, composée des variantes recueillies par Marius Barbeau en différentes localités de la province de Québec. Pour la mélodie, avec accompagnement de Wilfrid Charette, s'adresser aux Editions du Parnasse Musical, A. Fassio, directeur, 7002, avenue Bloomfield. Montréal (15e).

L'ÉPI ROUGE

- C'est un secret, ô mon mari !
Ceux qui ont bu à la fontaine,
Jésus !
C'est les chevaux de notre reine,
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Avoueras-tu qu'un cavalier,
Sambleur !
Est, dans ta chambre, allé coucher ?
Corbleur !
- Que pensez-vous, ô mon mari !
Jamais, la nuit, chez moi j'amène,
Jésus !
Que votre chère cousin' germaine.
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Ma chère cousin', depuis quand donc,
Sambleur !
A-t-elle aux pieds de grands ép'rons ?
Corbleur !
- Vous vous trompez, ô mon mari !
C'était sa robe entortillée,
Jésus !
Et les lacets de ses souliers.
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
L'épée d'argent au pied du lit,
Sambleur !
Était-ce à elle ou bien à lui ?
Corbleur !
- Au pied du lit, ô mon mari,
Toujours elle y met sa quenouille,
Jésus !
Ah ! votre vue, bien sûr, se brouille,
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Et d'où venait ce grand chapeau,
Sambleur !
De mousquetaire sur le bureau ?
Corbleur !
- A la chandelle, ô mon mari,
L'ombre c'était de ma cornette,
Jésus !
Que, pour dormir, j'avais défaits,
Mon Dieu !

- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Et cette barbe à son menton,
Sambleur !
Me direz-vous qu'les fill's en ont ?
Corbleur !

- C'est qu'elle avait, ô mon mari,
Mangé beaucoup de mûr's, faut croire,
Jésus !
Sa bouche était d'venu' tout' noire,
Mon Dieu !

- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Y'a-t-il des mûr's au mois de mai ?
Sambleur !
Moi, je n'en vois qu' l'été fermé,
Corbleur !

- Ces belles mûr's, ô mon mari,
C'était des branch's de l'autre automne,
Jésus !
L'jardin d'mon pèr' toujours en donne,
Mon Dieu !

- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Va m'en quérir dans un cassot,
Sambleur !
Je te suivrai, moi, de là-haut,
Corbleur !

- N'y en a plus, ô mon mari.
Poules et griv's s'en sont gorgées,
Jésus !
Ell's les ont mêm' toutes mangées,
Mon Dieu !

- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Tu me mentis coup après coup,
Sambleur !
Te couperai-je alors le cou ?
Corbleur !

- A vos souhaits, ô mon mari !
Si vous coupez juste la teste,
Jésus !
Qu'entendez-vous faire du reste ?
Mon Dieu !

- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Pour obtenir de moi pardon,
Sambleur !
Que pourrais-tu promettre donc ?
Corbleur !

- Votre servante, ô mon mari,
Soupirerait jusqu'à l'automne,
Jésus !
Pour vous revoir pousser des cornes,
Mon Dieu !
- Morbleur ! Sambleur ! Eh, Marion !
Répète, si tu veux mourir,
Sambleur !
Ce que tu viens, là, de me dir',
Corbleur !
- Ne veux mourir, ô mon mari !
Je te ferai manger des pommes,
Jésus !
Les femm's sont plus fin's que les hommes,
Mon Dieu !

(*En manière de refrain, toutes les éplucheuses reprennent en chœur :*)

Attendez donc à cet automne ;
Nous vous ferons manger des pommes.

(*Puis, tous les éplucheurs :*)

Ell's nous feront manger des pommes...
Les femm's sont plus fin's que les hommes.

SCÈNE VI

THOMAS (*qui a subrepticement tiré de sa poche un épi teint en rouge*) — Un épi rouge ! Un épi rouge !

TOUTES LES ÉPLUCHEUSES — Un blé d'Inde d'amour ! Un blé d'Inde d'amour !

THOMAS (*trionphant*) — J'embrasse ma belle voisine ! (*Mais la belle voisine a aperçu le subterfuge, et résiste.*)

LA VOISINE (*repoussant Thomas*) — Va-t'en, tricheur ! J'aime pas les garçons malhonnêtes.

THOMAS (*insistant*) — C'est-y un épi rouge, ou c'est-y pas un épi rouge ?

LE PÈRE GUIMARD (*intervenant*) — Montre-moé-lé, c't'épi rouge-là, mon Thomas, pour voir un peu. (*Thomas hésite, naturellement.*)

THOMAS (*cachant l'épi derrière son dos*) — C'est à moé, c't'épi-là, je le garde.

LE PÈRE GUIMARD — Attends, attends ! C'est à toé, oui, si tu l'as pris chez vous, et tu peux t'en retourner avec. Mais c'est à la compagnie si tu l'as trouvé par chance dans l'épluchette. (*Le père Guimard lui enlève l'épi, l'examine de près, de l'ongle fait sauter quelques grains et gratte la râpe.*) Eh, dame ! pour un épi rouge, c'est un épi rouge, à preuve que la teinture a pénétré jusqu'au fond de la râpe, tandis que les vrais épis rouges, ceux qui poussent de même, ont toujours le cœur blanc. (*On rit bruyamment à la découverte du père Guimard.*)

THOMAS (*se débattant*) — C'est pas vrai !

LE PÈRE GUIMARD — Comment, c'est pas vrai ! Sacré Thomas ! Te v'là menteur, en plus de tricheur.

LA MÈRE GUIMARD — Qu'est-ce qu'on va devenir avec des gars de même !

LE PÈRE GUIMARD — Dis-moi, Thomas, c'est-y avec du jus de framboise ou de betterave que tu l'as teinturé, celui-là, ou ben avec des fleurs de vinaigrier, de l'écorce de pruche, ou du sang-de-dragon ?

THOMAS (*quand même fier de sa fraude*) — C'est ben plus simple. On n'a qu'à le tremper dans l'encre rouge. (*Il rit du tour qu'il croit avoir joué.*)

DES VOIX (*conspuant le tricheur*) — Hou ! Hou ! le tricheur ! Dehors Thomas !

LA MÈRE GUIMARD (*pour ramener le calme*) — Silence ! Ce beau Thomas manigançait pour embrasser une belle fille par tricherie. Pour sa pénitence, il va embrasser la plus vieille. (*On rit.*) Viens m'embrasser, vilain garnement, et remettons-nous à l'ouvrage.

LE PÈRE GUIMARD — Manquerait pus qu'il nous fasse perdre notre temps, par-dessus le marché !

UN ÉPLUCHEUR — Hourrah pour la mère Guimard ! (*Thomas va résolument embrasser la mère Guimard. Comme il revient prendre sa place, un éplucheur entonne le refrain :*)

Il a gagné son épluchette,
Maluron, malurette...

(*Et l'assistance reprend en chœur :*)

Il a gagné son épluchette,
Maluron, maluré.

LE PÈRE GUIMARD — Allons, allons ! A l'ouvrage, ensemble. Le réveillon sera prêt à dix heures, pour tous ceux et toutes ceusses qui auront ben travaillé. Les jeunesses pourront ensuite danser, si ça leur dit. Auparavant, il faut que tout ça soit épluché ben net. (*Chacun se remet à la besogne, et le froufrouit des feuilles arrachées des épis remplit de nouveau la pièce.*)

PINTEAU (*à Guimard*) — Vous disiez tantôt, mon oncle, que les épis rouges ont la râpe blanche, comme les autres. J'ai jamais remarqué ça, moé.

UN ÉPLUCHEUR — La « râpe », ça veut dire le « coton » du blé d'Inde, quand y a pus rien à manger sur l'épi.

LE PÈRE GUIMARD — C'est toujours bon à allumer le poêle.

L'INSTITUTRICE — Et cela s'appelle aussi la « râfle » ou le « rachis ».

UNE ÉPLUCHEUSE (*moqueuse*) — La maîtresse connaît ça, le blé d'Inde !

LE PÈRE GUIMARD — En tout cas, la râpe des épis, des rouges comme des autres, a toujours le cœur blanc. T'es encore trop jeune pour savoir ça, mon neveu. D'abord, des épis rouges, y en a quasiment pus, au jour d'aujourd'hui.

DES ÉPLUCHEUSES — Quel dommage !

MILAIR — Non, on n'en voit pus, et c'est tant mieux.

PINTEAU (à Guimard) — Mais d'où ça vient-y, ces épis rouges dans toute une récolte d'épis jaunes ou blancs ?

LE PÈRE GUIMARD — C'est comme qui dirait des métis.

QUELQUES VOIX — Des métis ?

LA MÈRE GUIMARD — Oui, des métis. Vous avez donc jamais vu un noiraud dans une portée de lapins tout blancs ?

MILAIR — C'est vrai.

LE PÈRE GUIMARD — Des métis, que je vous dis ! Et des métis, chacun sait ça, c'est rien que bon à faire des mauvais coups.

TIENNETTE (avec une pointe de malice) — Mam'selle Laplume pourrait nous expliquer ça ben correct.

UNE AUTRE ÉPLUCHEUSE (de même) — Elle qu'est si savante !

L'INSTITUTRICE — Il ne faut pas être extraordinairement savant pour expliquer ce phénomène ; et si vous voulez venir à ma classe, demain, je vous en ferai volontiers la démonstration.

QUELQUES VOIX — Dites-nous ça tout de suite, mam'selle Laplume.

LUCIEN (insistant) — Ça serait ben intéressant.

L'INSTITUTRICE (un peu embarrassée) — J'aurais besoin de mon tableau noir... Et puis, on n'est pas venu à la classe, ce soir...

QUELQUES VOIX — Mam'selle Laplume, dites-nous ça, si vous plaît.

L'INSTITUTRICE (sans le moindre pédantisme ; au contraire, toute sa démonstration sera dite d'un ton enjoué) — C'est assez simple, en somme. Vous savez que chaque grain de blé d'Inde est véritablement un fruit ; ce fruit ne renferme qu'une seule graine, et cette graine s'est développée parce qu'un germe fécondant y a pénétré jusqu'au milieu lorsqu'elle a commencé à se former.

UN ÉPLUCHEUR — Ben sûr qu'on sait ça !

L'INSTITUTRICE — Chaque grain de blé d'Inde, comme vous le savez aussi, aboutit à un long cheveu (que les botanistes appellent « style »), lequel sort du fourreau de l'épi pour attraper le pollen qu'un courant d'air ou que des insectes transporteront. Ce pollen provient de la fleur proprement dite du maïs, qui s'épanouit, comme un panache, au sommet de chaque plant... Bien des siècles avant la découverte de l'Amérique par les Espagnols, le maïs était la culture la plus riche, la plus considérable et la plus populaire du pays des Incas qui est devenu le Pérou ; les anciens peuples du Mexique en faisaient leur « pain de vie » ; et tous les indigènes du continent cultivaient aussi, à leur façon, cette céréale à quoi les Européens donnèrent d'abord le nom de blé d'Inde, parce qu'ils la considéraient comme le froment des naturels du Nouveau-Monde que les découvreurs pensaient être les Indes. Le maïs des premiers habitants du Canada poussait ainsi des épis de toutes sortes, des robustes et des chétifs, des petits et des gros, des blancs, des noirs et des colorés. La coloration d'un épi de blé d'Inde (aussi bien que d'une pomme ou d'une rose) est héritée des parents. Tant que la race n'est pas mêlée, les plantes — par leur mariage entre elles — transmettent leurs propres traits, leur caractère même, à leurs enfants. Le phénomène est constant, et non pas exceptionnel. Autrement, les bleuets ne seraient pas toujours bleus, et les merises ne seraient pas toujours rouges.

LE PÈRE GUIMARD — Ça, c'est vrai.

L'INSTITUTRICE — Autrefois, comme je vous l'ai dit, le blé d'Inde, à l'état naturel, produisait des épis de toutes les couleurs. La civilisation s'est emparée de cette fructueuse industrie pour en accroître et en améliorer le rendement, pour affiner la saveur et régulariser la couleur des grains. Cependant, et comme toutes les autres espèces animales ou végétales, les tares ou défauts des ancêtres reparaissent, parfois, chez leurs descendants. Et si (malgré le soin que nos agriculteurs prennent pour maintenir la franche couleur de leur blé d'Inde) un seul plant de leur champ

reçoit par accident le pollen d'un épi rouge qui s'est formé dans quelque champ lointain et mal contrôlé, cette fécondation indésirable affectera probablement quelques épis d'un champ soigné. Le grain de ces épis contaminés ne prendra lui-même aucune couleur suspecte ; mais si l'on sème, au printemps suivant, ce grain contaminé, il produira des épis rouges.

LUC (moqueur) — Tu comprends, Elphège ?

LUCIEN — Taisez-vous, vous autres !

MILAIR — Tant plus qu'on améliore la culture et tant moins qu'on y trouve d'épis rouges.

L'INSTITUTRICE — En effet. Dans l'état actuel des choses, et par la sélection bien suivie des grains de semence, l'intervention d'éléments disparates est nécessaire pour marquer le caractère anormal d'un épi. Pour notre blé d'Inde, ce sera la survenue accidentelle d'un germe étranger qui engendrera cet épi rouge, en se mêlant aux éléments qui produisent le blé d'Inde jaune ou blanc. C'est un croisement ou, comme dit fort bien M. Guimard, c'est du métissage. Pourtant, ce métissage ne se réalise que par la conjonction de tous les facteurs requis pour donner naissance à un épi coloré. C'est un peu comme une machine, comme un moteur qui n'accomplit son travail qu'à la condition d'être muni de gazoline et d'huile, d'un organe à comprimer l'air, d'une bougie d'allumage...

LUCIEN — Et à la condition que chaque pièce soit en état de remplir sa propre fonction.

L'INSTITUTRICE — Ah ! si j'avais donc mon tableau noir pour vous en faire la démonstration graphique ! Enfin, un moteur — mécanique ou vivant — ne produit que selon les éléments dont il dispose, selon les matières qu'on lui donne à transformer. L'appareil restera immobile ou marchera de travers si quelque pièce de l'outillage fait défaut, ou si lui manque un des éléments requis pour son fonctionnement. Ainsi, pour produire la coloration rouge

d'un épi de blé d'Inde, un certain élément disparate doit s'unir aux éléments ordinaires de sa fécondation. Cet élément étranger, qui provient des champs primitifs ou mal soignés, les cultivateurs modernes font de leur mieux pour l'écarter — et c'est pourquoi les chers épis rouges deviennent de plus en plus rares.

MILAIR — Et c'est tant mieux.

LUCIEN — Oui, parce que c'est plus payant de récolter du blé d'Inde d'un beau jaune doré !

LA MÈRE GUIMARD — C'est plus beau, itou, sur une table !

PINTEAU — Tout ça fait comprendre que les épis rouges sont plus clairs, aujourd'hui, que si tous les cultivateurs semaient indifféremment n'importe quel grain de blé d'Inde — comme les sauvages faisaient dans l'ancien temps — sans tenir compte de la couleur franche qu'on veut obtenir.

UNE ÉPLUCHEUSE — As-tu compris, Lucien ?

LUCIEN — Parfaitement, et j'en remercie mam'selle Laplume.

UNE ÉPLUCHEUSE — C'est beau d'être savant !

UNE AUTRE — On est chanceux d'avoir une maîtresse qui sait si bien se faire écouter !

LUCIEN — On écoute toujours ceux qui ont de quoi à nous apprendre.

TIENNETTE — Passe à la tête, Lucien.

UNE AUTRE ÉPLUCHEUSE — Et va embrasser la maîtresse.

LA MÈRE GUIMARD — Veux-tu te taire, toé, la Blandine ! Petite effrontée. (*On rit.*)

LUCIEN (*soupirant*) — Mais les épis rouges deviennent de plus en plus difficiles à trouver.

QUELQUES ÉPLUCHEUSES — Quel malheur !

PINTEAU — C'est le progrès.

MILAIR — La civilisation.

PINTEAU — La science.

L'INSTITUTRICE — Ma petite démonstration semble vous avoir tous affligés. Je le regrette et m'en excuse.

UNE ÉPLUCHEUSE — Ce serait plus drôle si on épluchait des vrais épis rouges.

DES VOIX — Ah oui, bien sûr !

L'INSTITUTRICE — L'épluchette est la plus gaie de toutes les corvées de nos campagnes, et la seule, à peu près, qui réunisse filles et garçons pour la même besogne... Et pensez que, ce soir même, pendant que nous épluchons du blé d'Inde au pays de Québec, des milliers de jeunes gens sont rassemblés comme nous dans maintes régions des États-Unis où le maïs de nos Indiens d'Amérique a été jadis transplanté.

UNE ÉPLUCHEUSE — Les épis rouges sont-ils aussi clairsemés par là que par chez nous ?

L'INSTITUTRICE — Il s'en trouve sans doute chez nos voisins américains, puisque l'épi rouge y joue, comme parmi nous, le rôle de fétiche, et que les jeunes gens le recherchent avec beaucoup d'ardeur. Mais il ne semble pas exister dans les campagnes de France, ou du moins n'y porte-t-on aucune attention particulière.

MILAIR — Avec tout ça, les belles explications de mam'selle Laplume ont aplati la bonne humeur et l'entrain de nos éplucheuses.

PINTEAU — La science, c'est beau, mais c'est triste !

L'INSTITUTRICE — Hélas ! Aussi M. et Mme Guimard me permettront-ils de vous présenter une autre explication, un peu moins technique, mais certainement plus avenante.

LE PÈRE ET LA MÈRE GUIMARD — Ben sûr, ben sûr, mam'selle

Laplume. Dépêchez-vous de ravigoter toutes ces jeunesses qui commencent à prendre des faces de carême.

SCÈNE VII

L'INSTITUTRICE — Je voudrais vous dire une gracieuse légende qui me paraît avoir pris naissance au village indien de Caughnawaga, tout près de Chambly où nous sommes. Vous savez que la petite Iroquoise Tekakwitha, baptisée Catherine à l'âge de 20 ans, y mourut en odeur de sainteté, quatre ans plus tard, le 17 avril 1680, et que l'Église est en voie de l'inscrire au calendrier des saints.

UN ÉPLUCHEUR (*taquin*) — Tekakwitha aurait-elle le pouvoir de teindre les épis en rouge, pour nous faire embrasser nos blondes ?

L'INSTITUTRICE — Peut-être bien.

LA MÈRE GUIMARD — Cette petite Tekakwitha a déjà fait bien d'autres miracles !

LE PÈRE GUIMARD — Oui, ça c'est vrai.

L'INSTITUTRICE — Seulement, cette légende de Tekakwitha ne se raconte pas...

DES VOIX — Ah !

L'INSTITUTRICE — Non. Elle se chante.

Tous — Chantez-la, chantez-la.

L'INSTITUTRICE — Si vous voulez. (*Elle chante.*)

LÉGENDE DE L'ÉPI ROUGE¹

Tekakwitha, la pucelle iroquoise,
S'est, à quatre ans, promise au Grand-Esprit.
Mais sa marâtre, orgueilleuse et surnoise,

1. Mélodie, avec accompagnement sur mode indien, par Wilfrid Charette, et traduction anglaise de J.-Murray Gibbon, aux Editions du Parnasse Musical, A. Fassio, directeur, 7002, avenue Bloomfield, Montréal (15e).

A décidé qu'un époux elle prit.
Autour du feu l'on parle mariage,
Un soir du mois de mai ;
Et dans le champ qui borde le village,
Le maïs est semé.

Le fier Renard l'a vue et la réclame.
De vingt tribus c'est le plus beau guerrier.
Pour être chef, il ne veut d'autre femme,
Il n'en veut d'autre à qui se marier.
Aux nénufars on a fixé la fête,
Dès le mari trouvé.
La pauvre enfant paraît tout inquiète.
Le maïs est levé.

Pour accepter l'homme qu'on lui destine,
La belle doit lui servir à manger.
« A mon secours, ô sainte Catherine ! »
Et le plat roule aux pieds de l'étranger.
L'insulte est grave et prompte la vengeance.
Renard, de son couteau,
Atteint l'enfant au front et puis s'élance.
Le maïs monte haut.

La nuit est noire et le champ est tout proche ;
Tekakwitha court s'y réfugier.
Au bord du bois une biche s'approche
Pour dépister la rage du guerrier.
Il se méprend, fond sur elle et se jure
De ne pas revenir
Que de la belle il n'ait la chevelure.
Le maïs va fleurir.

L'épais feuillage a caché la blessée
Puis étanché le sang qui l'aveuglait.
L'enfant sourit et l'angoisse est passée.
Les frais épis l'abreuvent de leur lait.
Mais de son sang un épi, par miracle,
Reste à jamais rougi.
Symbole ardent et consolant spectacle,
L'épi rouge a surgi.

.....

Le grain magique assure la conquête
Des plus beaux yeux. Trois fois heureux celui
Qui l'aperçoit au cours d'une épluchette.
A lui l'amour et la chance est pour lui !...
A Montréal naquit cette légende
Du bon vieux temps jadis.
Puisqu'il répond à ce qu'on lui demande,
Épluchons le maïs.

(*L'institutrice, ayant terminé sa chanson, tous reprennent en écho :*)

— Épluchons le maïs ! Épluchons le maïs !

LA MÈRE GUIMARD — Très jolie, votre chanson, mam'selle Laplume.

LUCIEN — Merci, mam'selle Laplume.

UNE ÉPLUCHEUSE — Premier prix de chant, not' maîtresse d'école. (*On applaudit.*)

LE PÈRE GUIMARD — Oui, grand merci, mam'selle Laplume, d'avoir remis nos éplucheuses en train. Allons ! dépêchons-nous, pour finir tout ça avant le réveillon. Je commence à sentir les crêpes et le sirop d'érable, et ça me donne l'appétit.

UN ÉPLUCHEUR — A nous autres itou. (*L'épluchage reprend de plus belle.*)

UNE ÉPLUCHEUSE — Sainte Catherine Tekakwitha, priez pour nous.

QUELQUES VOIX — *Ora pro nobis.*

MILAIR — C'est vrai ce qu'on dit, que le pape va la canoniser, cette petite Iroquoise ?

LA MÈRE GUIMARD — Ben sûr que c'est vrai.

PINTEAU — Une Sauvagesse ! Avant qu'aucune Canayenne ait été canonisée !

LE PÈRE GUIMARD — C'est peut-être ben parce que les Sauvagesse étaient dans le pays avant nous autres. Chacun son tour.

PINTEAU — Ou que les Sauvagesse faisaient mieux leur religion. Qui sait ?

NORBERT — Ou que les Iroquoises étaient moins ratoureuses que les filles de chez nous !

LES ÉPLUCHEUSES — A la queue, Norbert, à la queue de la classe. A la porte, les mauvaises langues !

UN ÉPLUCHEUR — Il mériterait d'être étouffé sous un tas de blé d'Inde, ce Norbert. (*Un moment de silence.*)

SCÈNE VIII

L'INSTITUTRICE (*poussant un cri et se levant soudainement*) — Ah, par exemple ! (*Elle tient dans sa main un bel épi rouge qu'elle vient d'éplucher à moitié.*)

DES VOIX — Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ?

L'INSTITUTRICE — Un épi rouge ! Un vrai.

QUELQUES VOIX D'ÉPLUCHEURS — Hourra !

L'INSTITUTRICE — Et moi qui viens de vous démontrer qu'on n'en trouve plus aujourd'hui ! Fiez-vous donc à la science.

DES VOIX — Embrasse ton voisin.

(*Des éplucheurs entonnent le refrain :*)

Quand l'épi rouge sortira,
Celui qui t'aim' t'embrassera.

L'INSTITUTRICE (*gênée*) — Malheureusement, je ne suis pas une éplucheuse de profession, moi. Je ne suis qu'une pauvre institutrice et qu'une invitée parmi vous.

DES VOIX (*désignant celui que chacun sait que l'institutrice choisirait, si elle osait.*) — Lucien, Lucien, passe à la tête. A la tête, Lucien !

LUCIEN (*extrêmement embarrassé*) — Mais non, mais non ! Taisez-vous.

LE PÈRE GUIMARD — Oui, taisez-vous ! Mam'selle Laplume a pas besoin de personne pour se choisir un cavalier.

LA MÈRE GUIMARD — C'est elle qui l'a trouvé, l'épi rouge, et c'est donc à elle à dire.

L'INSTITUTRICE — Malgré ce qu'on entend de tous côtés, monsieur Lucien, je ne crois pas que mon épi rouge m'autorise à vous sauter au cou.

DES VOIX (*reprenant*) — Lucien, passe à la tête. A la tête, le beau Lucien !

Quand l'épi rouge sortira,
Celui qui t'aim' t'embrassera.

LA MÈRE GUIMARD — Taisez-vous ! Silence !

LE PLUS VIEUX JOUEUR DE CARTES (*d'un ton grave*) — Les enfants des anciens, eux, couraient après l'Oiseau bleu, et souvent ils le laissaient fuir après l'avoir attrapé.

L'AUTRE JOUEUR DE CARTES — Au lieu de l'Oiseau bleu, de nos jours, on cherche l'Épi rouge, et c'est toujours le bonheur qu'on espère trouver.

LE PÈRE GUIMARD — La vie serait ben triste, en effet', si chacun, à sa manière, y cherchait pas le bonheur !

L'INSTITUTRICE (*à Lucien*) — Le moins que je puisse faire est de vous le rendre, monsieur Lucien, puisque c'est vous qui l'avez fait pousser, ce bel épi d'amour, et que vous resterez maître d'en faire ce que bon vous plaira.

LUCIEN (*de plus en plus gêné, et aussi ému*) — Merci, grand merci, mam'selle Laplume.

L'INSTITUTRICE — Et, si vous voulez, nous nous expliquerons plus tard, quand nous nous trouverons seuls, tous les deux.

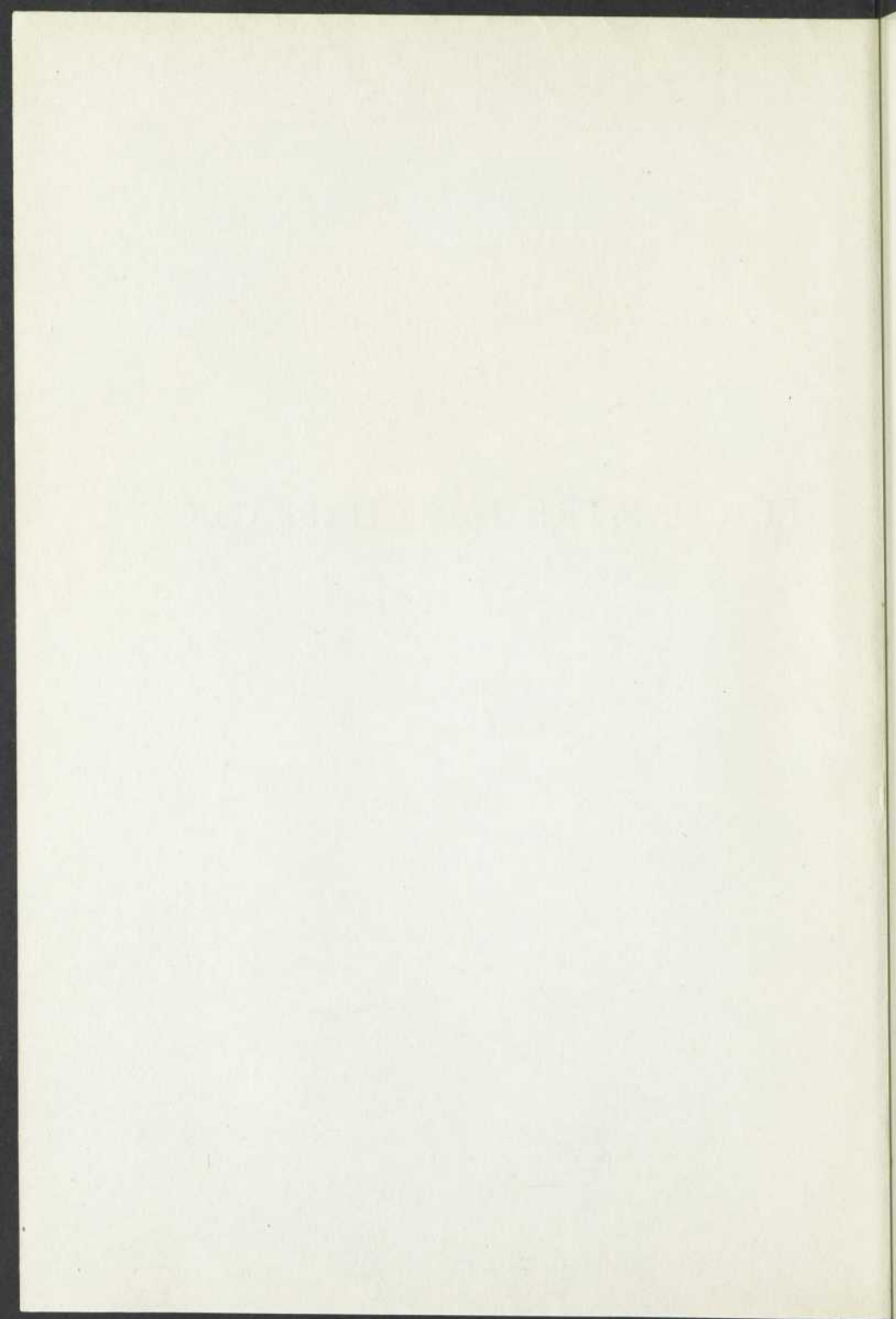
LUCIEN (*exultant de joie*) — A vot' souhait, mam'selle Laplume.

TOUS (*en chœur final*) :

Quand l'épi rouge sortira,
Celui qui t'aim' t'embrassera.

(*Le refrain décroît sur la tombée du rideau.*)

LE CHAPITRE DES CHAPEAUX



LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

Comédie mondaine, en un acte

Personnages :

MADAME, 25 ans.

MONSIEUR, 32 ans.

L'ONCLE DE MADAME, 50 ans.

UNE BONNE.

Boudoir élégant de jeunes mariés. A gauche, en arrière-plan, une porte donnant sur le hall d'entrée ; au premier plan, une autre porte ouvrant sur une antichambre qui sert de cabine téléphonique. A droite, une porte conduisant aux chambres. Au fond, une baie-fenêtre montrant, à l'extérieur, un bel après-midi de fin-septembre. Au mur, une glace joliment encadrée.

La bonne introduit l'Oncle qui entre sur la pointe des pieds. Il développe un gros bouquet qu'il cachait sous son paletot et, par des gestes, commande à la bonne de garder le silence et d'apporter un vase à fleurs. La bonne sourit et sort, pendant que l'Oncle se débarrasse de son pardessus, de son chapeau, de sa canne et de ses gants qu'il jette sur un fauteuil. La bonne revient avec un vase qu'elle pose sur un guéridon ; puis elle prend les effets de l'Oncle et va les déposer dans le hall. L'Oncle arrange son bouquet dans le vase. La bonne revient pour aller prévenir Madame, et l'Oncle se dissimule, comme un enfant, derrière un meuble. Madame, en robe d'intérieur, entre et aperçoit le bouquet.

SCÈNE I

MADAME — Oh ! les belles fleurs ! (*Elle cherche une carte dans le bouquet, et n'en trouve pas.*) Pas de carte?... D'où viennent-elles ?

L'ONCLE (*sortant de sa cachette*) — Elles viennent... d'éclore.

MADAME — Dans votre jardin, j'en suis sûre.

L'ONCLE — Pas tout à fait. Je suis trop paresseux, et trop maladroit aussi, pour cultiver les fleurs.

MADAME — Avouez que la *pensée* au moins a germé dans votre cœur.

L'ONCLE — Fallait bien, puisque vous célébrez aujourd'hui, ton mari et toi, le deuxième anniversaire de votre mariage...

MADAME — Et que, pour cette célébration, vous nous invitez à dîner ce soir chez Lucullus.

L'ONCLE — Voilà donc une matinée et une soirée dont je ne serai point en peine. Vous m'entraînez d'abord à l'ouverture de je ne sais quelle vente de charité, sous prétexte de m'acheminer vers la sanctification.

MADAME — Nous y arriverons, si seulement vous mettez autant de gentillesse à vous laisser remarier.

L'ONCLE (*épouvanté*) — Comment ! Vous voulez me remarier ?

MADAME — Un veuf de votre âge et sans enfants court tout droit à sa perdition.

L'ONCLE — Soyons sérieux, que diable ! Je veux bien aller au ciel, pour vous y retrouver ; mais par des voies moins épineuses.

MADAME — Moins épineuses que le mariage ! Mon cher Oncle, vous oubliez que c'est vous qui m'avez engagée dans cette

voie-là. Eh oui ! vous m'avez bel et bien mariée alors que moi, je songeais à toute autre chose.

L'ONCLE — Des histoires ! Il y a belle lurette que je ne crois plus qu'une jeune fille de vingt-trois ans puisse songer à toute autre chose. Je t'ai présenté Gaston, qui me paraissait te convenir ; mais je ne t'ai pas forcée à l'épouser.

MADAME — Que de couplets ne m'avez-vous pas chantés sur ses talents, son brillant avenir ! Un économiste aux conceptions neuves et pratiques, professeur d'université à vingt-huit ans ; enfin un être exceptionnel !

L'ONCLE — Parfaitement. M'en voudrais-tu, par hasard, de te l'avoir recommandé ?

MADAME — Au contraire, mon cher petit Oncle. A preuve que rien ne me serait plus agréable que de vous rendre le même service.

L'ONCLE — Tu t'occuperas de cela quand tu auras mon âge.

MADAME — Ne vaut-il pas mieux que je m'en occupe à l'âge que vous avez ?

L'ONCLE — Tu es capable de soins plus délicats, sinon plus difficiles, et plus pressants.

MADAME — Par exemple ?

L'ONCLE — Fleurir la carrière de ton mari, et faire oublier à ton vieil Oncle que, lui, n'en a aucune.

MADAME — N'est-ce pas une carrière que de s'en passer aussi joyeusement que vous faites ?

L'ONCLE — Peut-être, avec beaucoup d'égoïsme et de ténacité, et pas du tout d'ambition.

MADAME — Si mon pressentiment ne me fait défaut, nous vous présenterons tout à l'heure, à cette fête de la Miséricorde,

une adorable veuve assez jeune et qui partage vos sentiments au point que vous vous entendrez probablement ensemble.

L'ONCLE — Miséricorde ! C'est pour accomplir ce tour de force que tu as mis cette toilette qui sent déjà le prodige ?

MADAME — C'est un cadeau de mon mari. Vous l'aimez ?

L'ONCLE — Ton mari ?

MADAME — Mais non, voyons ! Ma robe.

L'ONCLE — Comment ne l'aimerais-je pas ? Insère-t-on jamais une jolie lettre dans une vilaine enveloppe ?

MADAME — Charmant Oncle !

L'ONCLE — C'est Gaston qui l'a choisie ?

MADAME — Non, c'est moi. Il tient quand même à donner son avis ; car il a des principes, mon mari, des principes qui s'étendent jusqu'à la toilette.

L'ONCLE — Inclusivement. Oui, je sais.

MADAME — Et il y tient, à ses principes.

L'ONCLE — A la cérémonie de vos fiançailles, il nous les a récapitulés d'un bout à l'autre ; il nous a exposé toutes ses théories.

MADAME — Que vous avez approuvées, comme vous approuvez, les yeux fermés, tout ce qu'il dit. Et nous avons signé à deux mains, vous comme les fiancés, comme les témoins et comme tout le monde.

L'ONCLE — Je ne sais plus.

MADAME — C'est bien ça. Vous approuvez, vous endossez et vous oubliez.

L'ONCLE — Gaston n'a besoin de personne pour lui rappeler ses engagements ou pour redresser sa ligne de conduite. C'est un

homme sérieux, travailleur, sensible et positif, avec des opinions carrées, que je partage volontiers.

MADAME — Celle, entre autres, de m'interdire de jamais acheter un chapeau tout fait, pour le beau motif qu'une femme de goût doit elle-même façonner sa coiffure, la réaliser de ses propres doigts, afin d'y découvrir sa personnalité, d'y exprimer sa pensée, comme il dit.

L'ONCLE — Reconnaiss qu'une pareille interdiction, de la part d'un mari, témoigne d'une vive affection pour sa femme, d'une grande confiance et d'autant de fierté.

MADAME — Voyons, mon petit Oncle ! En supposant sa femme aussi adroite, aussi ingénieuse, aussi artiste, aussi... aussi modiste qu'il peut la rêver, un mari peut-il raisonnablement attendre qu'elle rivalise avec les professionnels qui passent leur vie à chercher des modèles nouveaux, qui envoient des émissaires aux quatre coins du monde et dépensent des fortunes pour trouver des dessins, des traits, des nuances, de simples éléments de coiffure, des riens qu'une armée d'ouvrières expertes rassemblent, ajustent et combinent sous le commandement d'une patronne ?

L'ONCLE (*emphatique*) — D'une générale !

MADAME — Si vous voulez. D'une générale qui s'est illustrée sur maints champs de bataille.

L'ONCLE — Et qui a vu la poudre de toutes les couleurs.

MADAME — Franchement, est-ce qu'une femme du monde peut avoir la prétention de surpasser, d'égaler seulement ces créatrices de la mode ?

L'ONCLE — Eh, eh ! Avec de l'esprit.

MADAME — Les hommes sont idiots d'exiger tant d'esprit des femmes.

L'ONCLE — Nous vous plaçons si haut.

MADAME — Revenez à terre, mon cher Oncle, et aidez-moi charitablement à trouver le chapeau — le seul — qui puisse compléter le costume que j'aurais tant voulu étrenner aujourd'hui, à cette fête de la Miséricorde.

L'ONCLE — Où vous m'entraînez pour ma sanctification.

MADAME (*confidentiellement*) — Je sortais de chez le tailleur où Gaston est venu avec moi commander ce costume ravissant. A trois pas de là, dans la vitrine d'une modiste de rien du tout, j'ai aperçu, mon cher Oncle, j'ai découvert une toque de feutre taupé qui, par hasard, en est le couronnement idéal.

L'ONCLE — Ce qui prouve que les fleurs les plus exquises ne poussent pas toutes dans les grandes serres. Et cette idéale toque, tu ne l'as pas signalée à ton mari ?

MADAME — Oh, non ! Je connais trop ses idées. Depuis deux ans que nous sommes mariés, j'ai fidèlement observé les conventions de nos fiançailles et me suis bien gardée d'acheter un seul chapeau. Mais cette toque, la seule qui s'harmonise strictement avec le costume que je dois étrenner, ce chapeau qui n'est qu'un morceau de feutre piqué d'une aigrette, aurais-je jamais été capable d'en imaginer la ligne, d'en former les plis, malgré tout le travail que j'aurais pu y mettre, malgré tout le talent, tout le génie que vous prêtez si généreusement aux femmes ?

L'ONCLE — Je suis convaincu que tu aurais fait encore mieux.

MADAME (*piquée*) — Ah ! vous ne l'avez pas vue, cette toque, pour parler comme vous parlez. Non, vous ne l'avez pas vue, et vous ne pouvez pas savoir. Et puis, vous ne m'aimez pas, je le vois bien aujourd'hui. (*Elle va pleurer.*)

L'ONCLE — Mais non, mais non ! Je t'aime bien. Je ne l'ai pas vue, cette fameuse toque, et je ne peux donc pas savoir. C'est juste. Je ne sais qu'une chose, c'est que tu l'as achetée.

MADAME (*sursautant*) — Qui vous l'a dit ?

L'ONCLE — Personne autre que toi.

MADAME — Ah, par exemple ! Non, je ne l'ai pas achetée !

L'ONCLE — Tu l'as seulement fait mettre de côté, pour que j'aie te la chercher.

MADAME — Non, non, vous dis-je, méchant Oncle ! (*Elle pleure presque.*) Je ne l'ai pas fait mettre de côté en attendant que vous alliez me la chercher.

L'ONCLE — En attendant quoi, alors ?

MADAME (*hésitante*) — Un miracle, ou une révolution qui change les idées de mon mari.

SCÈNE II

MONSIEUR (*entrant précipitamment et serrant quelques feuillets dans la poche intérieure de son veston*) — Excusez-moi de vous avoir fait attendre, mon cher Oncle. Je vous savais en agréable compagnie et j'en ai profité pour terminer un mémoire que mon chargé de cours attend, à l'Université.

L'ONCLE — Nous y passerons tout à l'heure, en nous rendant à cette vente de charité.

MONSIEUR — Oui, puisque, cet après-midi encore, vous venez nous arracher à notre foyer.

L'ONCLE — Une jeune femme a besoin de distraction, que diable ! A demeurer avec un cénobite de professeur qui restreint le monde à ses livres, cette petite va sécher en plein printemps, comme un joli fruit manquant de soleil.

MONSIEUR — Cette pauvre petite, heureusement, a un Oncle si peu privé de distractions, lui, qu'il ne sait pas toujours comment s'y prendre pour se distraire de ses distractions. (*Par un salut de la tête, l'Oncle remercie de ce compliment.*) Allons-y ! (*A Ma-*

dame, ironiquement.) Mais, Dieu me pardonne, Madame n'est pas encore prête ! Vite, ma chérie, va t'habiller, et partons.

MADAME (*regardant à sa montre-bracelet*) — L'Oncle est en avance, comme toujours. Cette cérémonie n'est que pour cinq heures, et tu ne voudrais pas que nous arrivions les premiers.

L'ONCLE — Comme des écoliers qui aspirent au prix d'assiduité.

MONSIEUR — Non, certes, surtout aujourd'hui que Madame a une nouvelle toilette à déclarer. (*A Madame*) J'imagine que l'occasion te paraîtra belle d'étrenner ce costume que le tailleur t'a livré voilà déjà huit jours. (*Coup d'œil entre l'Oncle et Madame.*)

MADAME (*à l'Oncle*) — Et que Gaston a choisi. J'espère que vous lui en ferez des compliments.

L'ONCLE — Je n'y manquerai pas. Je connais la sûreté de son goût.

MONSIEUR — Choisi, non. Approuvé seulement — et payé. Je paie, sans discuter, tous les vêtements de ma femme, jusqu'aux chapeaux exclusivement. Vous m'entendez : exclusivement. Le chapeau, ça, je tiens à ce que ma femme l'exécute elle-même, comme toutes les femmes ingénieuses et spirituelles devraient se faire un devoir, que dis-je ? une gloire de manifester leur dextérité, d'exercer leur imaginative, de proclamer leur distinction. (*Entre l'Oncle et Madame, coup d'œil qui signifie : Nous y voilà.*)

L'ONCLE — C'est un principe comme un autre.

MONSIEUR — Oui, monsieur l'Oncle, c'est un principe ; et j'ai confiance que vous en reconnaissez la droiture.

L'ONCLE — Sans aucun doute. (*La bonne apporte à Monsieur son pardessus et son chapeau. En attendant le moment du départ, Monsieur jette son pardessus sur un fauteuil et s'arrête à examiner son chapeau, avant de le déposer aussi.*)

MONSIEUR — Si vous devez m'entraîner à d'autres mondanités, vous deux, j'aurai à me pourvoir d'un nouveau couvre-chef. Celui-ci commence vraiment à manquer de fraîcheur et même de dignité. (*Signe d'intelligence entre l'Oncle et Madame.*)

L'ONCLE — L'habit ne fait cependant pas le moine.

MONSIEUR — Non, l'habit ne fait pas le moine. N'empêche que, si vous poussez un moine dans vos réunions mondaines, vous devez le vêtir en homme du monde.

MADAME — Le dernier roman d'André Levary contient un fort joli chapitre sur la relation du caractère et de la toilette?

MONSIEUR (*haussant les épaules*) — Les romanciers ne font jamais que dramatiser les observations des moralistes et des historiens ; et ceux-ci mêmes n'ont pas fait de découverte géniale en notant que la vie matérielle et spirituelle se révèle assez par l'habillement.

L'ONCLE (*à Monsieur*) — Je suis trop discret et trop galant homme pour vous demander quelle femme, à votre jugement, s'habille le mieux.

MONSIEUR — J'en connais quelques-unes qui s'habillent... le mieux, c'est-à-dire qui savent ajuster leurs toilettes à leur figure et à leur condition. Si la galanterie m'interdisait de nommer celle-ci ou celle-là, la justice me ferait un devoir de citer Madame Lanoraie.

MADAME — C'est juste, puisque son mari est juge.

MONSIEUR — Elle n'observe pas moins la loi de la bienséance, de la grâce et du tact pour s'équiper avec une perfection telle que personne ne la remarque.

L'ONCLE — C'est un vrai succès !

MONSIEUR — C'est le succès vital des gens bien portants dont la bonne santé passe inaperçue. Les symptômes morbides sautent

tout de suite aux yeux ; on les observe et l'on en cause. Le célèbre historien de l'art antique, Winckelmann, aimait à comparer la beauté avec l'eau qui, puisée à sa source même, a d'autant moins de goût qu'elle est plus pure. La suprême élégance, ma chère, la plus belle et la plus vraie, est invisible, et Madame Lanoraie me paraît avoir atteint un tel degré de correction qu'on ne s'aperçoit jamais qu'elle est admirablement vêtue.

MADAME (*avec une pointe d'envie*) — S'habille-t-elle toute seule ?

MONSIEUR — A en juger par la constance et la fermeté de sa mise, je croirais volontiers qu'elle ne se livre pas aux mains des faiseurs qui sont les serviteurs aveugles et passionnés de la mode, et imposent leurs aberrations aux clientes.

L'ONCLE (*sentencieux*) — Montre-moi comment tu t'habilles et je te dirai qui tu es.

MONSIEUR — Ni plus ni moins. Comparez, par exemple, avec celles de notre temps, les anciennes modes qui sévissaient dans les États monarchiques. Les haultes et nobles dames s'engonçaient d'étoffes, de plumes et de falbalas marquant le privilège de la richesse et l'asservissement à un pouvoir despotique. Aujourd'hui, la femme a envahi la plupart des carrières jusque-là interdites au sexe prétendu faible. Le travail a rendu la liberté à nos compagnes, les a radicalement émancipées. Les modes se soumettaient autrefois à des règles inflexibles. Maintenant, c'est l'affranchissement, le confort et la fantaisie qui se pratiquent avec plus ou moins de réserve et de bon sens, nous devons en convenir. La femme s'arrange pour se sentir à l'aise, autant qu'à son foyer, au palais de justice où elle plaide, à l'hôpital où elle soigne les malades, au laboratoire, au journal, à la banque, au magasin, au bureau, à l'usine, au chantier, au Parlement même et dans les services de l'armée. Nulle part son application et son activité n'éprouvent d'insurmontables difficultés à suivre, et parfois à dépasser, le sexe prétendu fort.

L'ONCLE — Pourtant, ni les bouleversements sociaux, ni les guerres, ni les ordres nouveaux ne changeront la femme en homme, ne lui enlèveront les dons et les qualités qui forment son apanage, ni surtout l'instinct de séduction qui fait sa force.

MONSIEUR — D'accord.

L'ONCLE — Comment cet instinct de séduction, si naturel à la femme, se manifesterait-il mieux que dans la parure, dans sa toilette ?

MONSIEUR — D'accord, vous dis-je. Un homme qui aime sa femme, qui a confiance en elle et la tient pour aussi douée que lui, se montre-t-il trop exigeant de l'engager à cultiver ses avantages féminins, à les préserver dans le débordement universel ?

L'ONCLE — Ces travaux que son émancipation la pousse à entreprendre, ou seulement ses devoirs de maîtresse de maison, de mère de famille, lui permettent-ils vraiment de fabriquer, de surcroît, ses robes et ses souliers, ses gants et ses dessous, enfin tous ses vêtements pour se parer à votre souhait ?

MONSIEUR — Qui vous parle de ses vêtements, sacrebleu ! Je fais la part des choses.

L'ONCLE — C'est la part du diable qu'il faudrait faire, mon pauvre Gaston. Le premier souci de la femme est de plaire, et elle donnera toujours raison au serpent qui lui suggérera le moyen de se rendre plus attrayante.

MONSIEUR — *Vanitas vanitatum* ! Nous rencontrons aussi des hommes qui, pourris de vanité, s'appliquent à plaire à tout venant.

L'ONCLE — Et se montrent plus odieux que ces femmes qui prétendent se viriliser. Mais nous parlons des femmes qui restent femmes et remplissent leur rôle normal en s'efforçant de plaire. Nous devons en prendre notre parti.

MONSIEUR — C'est un parti qui ne vous coûte pas cher, à vous.

L'ONCLE — Mettons que *vous* devez vous y résigner, puisque la prudence conseille de ne point contrarier ce penchant de nature. En contraignant un gaucher à se servir habituellement de sa main droite, on ne parvient jamais qu'à le rendre bègue. Et si nous insistons trop à obtenir de nos compagnes — de *vos* compagnes — qu'elles refoulent ce sens de la coquetterie dont le ciel les a loties dès leur naissance, je redoute pour vous, Messieurs, les autres défauts autrement inquiétants que vous provoqueriez chez elles.

MONSIEUR — Enfin, bon Dieu ! peuvent-elles plaire davantage, aux autres et d'abord à elles-mêmes, qu'en se donnant l'orgueil et la satisfaction de s'occuper de leur parure, de vaquer à leurs propres chapeaux.

L'ONCLE — Le chapeau, c'est la femme même.

MONSIEUR — Je ne vous le fais pas dire. Le chapeau, c'est le bouquet, c'est la fleur qui révèle le terrain où elle a poussé, l'atmosphère où elle s'est épanouie, les soins dont elle a été l'objet, et même la fonction modeste ou somptueuse qu'elle est destinée à remplir. C'est encore mieux, son cachet, sa signature. A toutes fins utiles, comme disent les notaires, la femme se met un chapeau sur la tête comme nous, les hommes, posons notre signature au bas des écrits qui établissent nos droits et consignent nos volontés. C'est par là qu'elle s'affirme et se distingue des autres.

L'ONCLE — Je croirais volontiers que la religieuse la plus pudique et la plus détachée de la terre, trouve dans la vitre de sa fenêtre ou dans l'eau de sa cuvette un miroir pour ajuster sa cornette ou son béguin, et paraître saintement coiffée aux yeux du bon Dieu.

MONSIEUR — Les gens sans culture et sans personnalité signent d'une croix commune à tous les illettrés ; mais les gens de valeur ont une signature pour marquer leur importance et leur crédit ; elle leur est personnelle et sacrée, et les lois ont les rigueurs que vous savez pour qui ose y toucher. Or, je ne veux

pas que ma femme — sinon les autres — déclare ne pas savoir signer, lorsqu'elle sort de chez elle. (*A Madame*) Si vos romanciers vous démontrent autre chose, Mesdames, ils vous rendent un bien mauvais service, et à nous aussi. Mais quel est donc ce roman où tu me disais, hier, avoir lu...

MADAME — *Les Ongles roses*.

MONSIEUR — Oh, oh ! Voilà un titre qui dénote tout de suite une grande profondeur de réflexion.

MADAME — André Levary passe pour un excellent auteur !

MONSIEUR (*sceptique*) — Excellent ? Je ne suis pas grand liseur de romans, vous le savez. Je m'arrête toutefois aux étalages des libraires et je puis au moins rectifier que ces *Ongles roses* sont de Jules Lechevrel.

MADAME — Cependant...

MONSIEUR — J'en suis sûr. C'est du Lechevrel.

MADAME — Je ne lis rien de ce Lechevrel qui est le plus prétentieux des écrivains et qui, d'ailleurs, n'a jamais rien compris au cœur féminin.

MONSIEUR — Je t'affirme que les *Ongles roses* sont de Lechevrel. Si c'est dans ce livre que tu as trouvé cette relation, qui t'a si fort intéressée, entre le caractère et la toilette, eh bien, ma chère, tu as lu du Lechevrel sans t'en douter !

MADAME (*piquée*) — Sans m'en douter ! C'est trop fort ! Dis tout de suite que je ne sais pas lire.

MONSIEUR (*impatiente*) — Cette discussion est stupide. Va t'habiller, ma chérie, et allons prendre l'air.

MADAME (*qui ne veut pas lâcher*) — Voyons, mon Oncle, ces *Ongles roses* sont-ils de Lechevrel ou de Levary ?

L'ONCLE (*sentant la poudre*) — Oh ! moi, je me récuse. Je ne sais pas lire.

MONSIEUR — Vous êtes bien heureux. Au moins, vous n'avez pas la tentation de lire ces insipidités, immorales par-dessus le marché.

MADAME (*indignée*) — Immorales !

L'ONCLE (*intervenant*) — Immorales ? Immorales, parce qu'une malheureuse femme arrache les yeux de son mari qui l'a négligée ?

MONSIEUR (*à l'Oncle*) — Vous ne saviez pas lire, vous, tout à l'heure.

L'ONCLE — Mais je sais de quoi sont capables des ongles roses qui s'en donnent la peine, et qui ont raison.

MONSIEUR — D'ailleurs, tous les romans de Lechevrel sont aussi faux et pernicieux. Ce pseudo-psychologue n'a jamais su observer la manifestation d'un sentiment, ni exprimer une idée générale.

MADAME (*à Monsieur*) — Je te soutiens que ce livre est de Levary.

MONSIEUR (*monté*) — Tu fais erreur, je t'assure. Je parierais...

L'ONCLE (*qui prévoit que Madame l'emportera*) — Bravo ! Les paris, ça me va.

MONSIEUR (*à Madame*) — Je te parie ce que tu voudras que ces *Ongles roses* sont de Lechevrel.

MADAME (*apercevant une planche de salut*) — Tu parieras ce que je voudrai ?

L'ONCLE (*pour diriger la Providence dans la bonne voie*) — Puisque Gaston a tout justement besoin d'un chapeau neuf, parions un chapeau.

MADAME (*s'efforçant de paraître désintéressée*) — Va pour le chapeau !

MONSIEUR (*excédé*) — Lechevrel, ce Lechevrel ! Le maître des fadaises !

L'ONCLE — Le pari est ouvert.

MADAME (*un peu tremblante*) — Mais comment va-t-on décider la gageure ?

MONSIEUR — En nous rendant à l'Université, nous allons passer tout à l'heure chez Bastier, le libraire à tout vendre. Cette horreur doit être restée dans sa vitrine.

L'ONCLE — Mieux que ça. Téléphonons à la Bibliothèque municipale. Ce sera plus vite réglé.

MADAME — Bonne idée.

MONSIEUR — Le téléphone, au moins, nous dispense de nous montrer. (*Il passe à l'antichambre où se trouve le téléphone, et laisse la porte ouverte. On l'entend décliquer le tabulateur mécanique et composer un numéro d'appel.*)

L'ONCLE (*bas, à Madame*) — Tu la tiens, je crois, ta petite toque.

MADAME (*de même*) — J'espère, mais je tremble.

(*On entend faiblement Monsieur qui téléphone*) — Bibliothèque municipale?... Avez-vous ce nouveau roman intitulé *Les Ongles roses*?... Parfait. Ce livre est bien de Jules Lechevrel, n'est-ce pas?... Ah !... S'il vous plaît. Vous m'obligeriez fort en vous donnant la peine de vérifier... (*Un moment d'attente*)... Ah ! Merci, mademoiselle. (*Il raccroche.*)

MONSIEUR (*revenant en scène mi-victorieux, mi-penaud*) — J'ai gagné. (*À Madame*) Mais tu n'as pas perdu.

L'ONCLE — Comment ?

MONSIEUR (*taquin*) — Les théorbes devant jouer un air gai pour prévenir Cyrano de l'approche d'une femme, ou un air triste à l'approche d'un homme, c'est un air mi-gai mi-triste qui lui signala la venue d'un capucin.

L'ONCLE — Hein ? Ce roman aurait pour auteur un moine ?

MADAME (*agacée*) — Que signifie cette parabole de Rostand ?

MONSIEUR (*haussant les épaules*) — Ni triste ni gai. Ce livre insipide est le produit d'une collaboration entre Lechevrel et Levary. Ils se sont mis à deux pour pondre ça.

MADAME (*dépitée*) — Je savais bien que Lechevrel n'est pas fichu de la moindre analyse psychologique. C'est Levary qui lui a fourni ses observations.

MONSIEUR (*dégouté*) — Dieu merci ! Je n'ai rien lu sur ce livre dont les critiques respectables refusent de s'occuper. Je l'ai aperçu dans la vitrine de Bastier, et j'ai seulement remarqué, en passant, la signature de Lechevrel qui s'est abaissé à cette collaboration, sans doute par besoin d'argent.

L'ONCLE — Le pari est nul, et c'est dommage.

MONSIEUR — C'est tant mieux, au contraire. (*A l'Oncle*) Si les paris vous amusent, il me répugne, à moi, de recourir à ce moyen de régler une discussion. J'ai d'ailleurs promis de renoncer au jeu, qui m'excitait un peu avant nos fiançailles. Et je tiens à respecter nos conventions, en tous points.

MADAME — C'est extraordinaire que je n'aie pas remarqué ce nom de Lechevrel.

MONSIEUR — Évidemment, celui de Levary t'intéressait davantage.

MADAME — Comme auteur, je le préfère certainement à Lechevrel ; mais je m'étonne de n'avoir pas lu ces deux noms sur la couverture blanche du volume.

MONSIEUR — Pardon, ma chère. Ce livre est publié chez Lhomond Frères, et ces éditeurs mettent à tous leurs romans une couverture jaune. C'est traditionnel et constant.

MADAME (*apercevant un moyen de se rattraper*) — Non et non ! la couverture est blanche.

MONSIEUR (*à Madame*) — Je te dis que j'ai vu ce livre à la montre de Bastier, dans un étalage d'autres romans à couverture jaune, la couleur de tous les romans qui ne respectent rien.

MADAME — Cette fois, je n'en démordrai pas. La couverture des *Ongles roses* est blanche, blanche.

MONSIEUR — Jaune, jaune.

L'ONCLE — Le pari est rouvert.

MONSIEUR (*excédé*) — Si vous voulez.

L'ONCLE (*annonçant*) — Un chapeau sur la couleur des *Ongles roses*.

MONSIEUR — C'est insensé de s'obstiner à de pareilles futilités.

L'ONCLE — C'est moins stupide que de jouer sa fortune à pile ou face.

MONSIEUR — A savoir !

L'ONCLE — Parce que, ici, un des deux parieurs doit avoir raison.

MONSIEUR — C'est bien mon avis.

MADAME (*excitée*) — Téléphonons à la Bibliothèque.

MONSIEUR — Ah, non, par exemple ! On finira par me reconnaître, à la Municipale, et l'on se fichera de moi. Si encore il s'agissait d'un ouvrage sérieux !

L'ONCLE — J'y vais, moi, puisque je ne suis pas intéressé à votre pari. Vous consentez ?

MADAME (*empressée*) — Oui, oui !

(*L'Oncle court au téléphone, et laisse ouverte la porte de l'anti-chambre, de sorte que Madame et Monsieur pourront suivre ses questions. Pour se donner une contenance, Monsieur retire de sa*

poche le mémoire qu'il y a mis, et feint de le parcourir, mais sans manquer de tenir l'oreille à ce qui se dit au téléphone.)

L'ONCLE — Bibliothèque municipale?... Bien... Nous vous avons téléphoné tout à l'heure pour savoir quels sont les auteurs du roman intitulé *Les Ongles roses*... Nous désirerions maintenant savoir quel en est l'éditeur et de quelle couleur est la couverture... S'il vous plaît, oui... Éditions Prassot? (*Monsieur dresse l'oreille.*) Vous êtes certaine, mademoiselle, que ce roman ne porte pas la firme Lhomond Frères?... Bien. Et la couverture? Blanche ou jaune?... Aïe ! L'exemplaire au rayon a été relié sans la couverture... En effet, c'est fâcheux... Ah ! Vous croyez avoir un double en brochure?... Vous seriez extrêmement gentille, mademoiselle, de vous référer à cet exemplaire broché, pour nous déclarer la couleur de sa couverture... Mais oui, je vous assure, la chose est très importante, pour nous... (*Monsieur hausse les épaules, de pitié.*) Auriez-vous l'obligeance de me rappeler dès que vous aurez pu faire la constatation?... Bon... J'attendrai volontiers, je ne quitte pas...

MONSIEUR (*se promenant, agité*) — C'est idiot d'embêter la Bibliothèque avec de pareilles balivernes !

MADAME — Mon cher, il s'agit d'un chapeau, d'un chapeau dont tu as besoin... comme moi.

MONSIEUR (*faiçant quelque chose*) — Tu as besoin d'un chapeau ?

MADAME — Voudrais-tu que je mette un vieux chapeau avec ce magnifique tailleur que tu m'as offert pour notre anniversaire ?

La conversation reprend au téléphone : L'ONCLE — Oui, j'attends... La couverture des *Ongles roses* est blanche, vous dites bien : *blanche*?... Blanche, et non pas jaune. Vous en êtes bien certaine?... Merci, mademoiselle. Un moment, je vous prie...

L'ONCLE (*revenant en scène*) — La Bibliothèque déclare que la couverture du livre est blanche. (*Articulant à plaisir*) La cou-

verture des *Ongles roses* est blanche. Voulez-vous entendre vous-même le verdict ?

MONSIEUR — Allez au diable !

MADAME (*jubilant*) — Inutile.

L'ONCLE *retourne au téléphone* — Merci, mademoiselle. Cela suffit. Et toutes mes excuses de vous avoir dérangée pour si peu. (*Il raccroche et revient en scène.*)

L'ONCLE — Pour si peu, pour si peu ! Un tout petit chapeau.

MONSIEUR (*d'assez mauvaise humeur*) — J'ai perdu, et c'est bien fait pour moi qui me suis arrêté à vos sornettes. Voilà à quoi mène l'oisiveté.

L'ONCLE (*à Monsieur*) — C'est pour moi que vous dénoncez l'oisiveté.

MONSIEUR — Non, bien sûr ! C'est pour les gens qui n'ont rien de mieux à faire que de soulever des discussions qui ne mènent à rien.

MADAME (*qui sait bien que cette discussion mène à quelque chose qui l'intéresse fort*) — Qui mène à rien, vraiment.

L'ONCLE (*à Monsieur*) — Soyez beau perdant, au moins !

MONSIEUR — En voilà assez. Allons nous aérer. (*À Madame*) Dépêchons-nous, ma chérie. (*Il consulte sa montre.*) Il est près de cinq heures.

MADAME — Tout de suite. (*Elle entre vivement dans l'anti-chambre où se trouve le téléphone, et referme la porte, de façon qu'on percevra quelque peu la manœuvre du tabulateur mécanique, sans rien entendre de la communication.*)

MONSIEUR — Voilà qu'elle va s'attarder au téléphone, maintenant.

L'ONCLE (*devinant la démarche de Madame, et cherchant à*

divertir l'attention de Monsieur) — Nous ne sommes pas pressés, heureusement, et nous aurons moins à attendre, à cette fête de charité qui ne me dit pas grand-chose, l'heure du dîner qui m'intéresse bien davantage.

MONSIEUR (*lui tapant sur l'épaule*) — Gourmand ! Je n'aime pas beaucoup arriver au milieu d'une réunion ou d'un spectacle, comme ces donzelles qui ont quelque victoire à proclamer.

L'ONCLE — Il ne s'agit pas de spectacle, voyons ! Une vente de charité, on y fait acte de présence, on verse son obole, et bonsoir.

MONSIEUR — C'est même tout profit pour l'institution si l'on arrive après le goûter.

L'ONCLE — Soyez gentil pour votre femme, Gaston, et ne lui gâtez pas sa joie d'avoir gagné ce petit chapeau.

MONSIEUR — Le chapeau est le dérivatif de bien des caprices et de bien des ambitions. Reconnaissez qu'il est particulièrement efficace lorsque la femme l'apprête avec toute sa sensibilité, sa finesse, sa volonté de réussir. Le chapeau devient ainsi un objet d'art, et la plus bourgeoise des épouses y trouve l'occasion de développer ses dispositions artistiques :

Un chapeau bien tourné vaut seul un long poème.

L'ONCLE — Très joli.

(*Madame sort de l'antichambre où elle vient de téléphoner et traverse vivement la scène.*)

MADAME — Je vais m'habiller. Cinq minutes. (*Elle disparaît par la droite. Monsieur hausse les épaules, fronce un peu les sourcils pour accuser quelque soupçon, puis allume une cigarette et reprend bravement sa démonstration.*)

SCÈNE III

MONSIEUR — Nos compagnes peuvent n'avoir que de médiocres aptitudes pour les lettres, la musique, la peinture, le théâtre,

ou pour les œuvres patriotiques ou charitables, qui les extériorisent et les mènent souvent assez loin dans le monde. La véritable femme est d'abord « domestique », au noble sens étymologique du terme : elle appartient à sa maison, et sa plus chère occupation — où elle excelle — est de gouverner son foyer, d'y faire régner l'ordre, la paix, l'aise, le bonheur. C'est un art, et le plus féminin qui soit. Des poètes comme Verlaine l'ont reconnu :

Le ménage, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Aussi la dévotion au ménage comporte-t-elle le souci de l'élégance et de la parure. Parmi tous les meubles et bibelots intimes, la femme n'est-elle pas le plus précieux et le plus digne d'attention ? Aucune n'ignore que sa mission sur la terre consiste à adoucir l'existence de quelqu'un et à l'embellir.

L'ONCLE — Vous parlez comme un livre.

MONSIEUR — Mais non comme un roman.

L'ONCLE — Dommage que leur couvent n'enseigne pas aux jeunes filles l'art de se parer !

MONSIEUR — C'est, hélas ! une déplorable lacune de notre enseignement. Elles y décrocheraient des diplômes moins inutiles que ceux qu'elles obtiennent en grec et en chimie.

L'ONCLE — Et leurs futurs maris en profiteraient davantage.

MONSIEUR — Mais elles se rattrapent avec beaucoup d'application chez les couturiers, chez les marchands de prétendues nouveautés. (*Il s'emballe peu à peu.*) Elles consacraient, à composer leurs chapeaux, seulement quelques-unes des heures et des heures qu'elles passent devant les cartes de mode et le long des comptoirs de chiffons, que nous verrions des chefs-d'œuvre, mon cher, et moins de copies, et moins d'imitation — et, peut-être aussi, moins de cœurs ravagés !

L'ONCLE — Il n'est pas contestable que ce souci de la coiffure est inné chez elles.

MONSIEUR — Et ne meurt qu'avec elles... Je ne me rappelle pas sans un serrement de cœur le dernier mot de cette petite phtisique de nos voisins, une fillette de seize ans. On avait poussé son lit d'agonisante tout contre la fenêtre, pour la distraire à regarder passer les gens de la rue. Quelques heures avant de s'éteindre, elle aperçut une noce qui se rendait à l'église, et elle appela bien vite sa maman pour lui demander de lui promettre, lorsqu'elle se marierait, elle, un chapeau pareil à celui de la dame.

L'ONCLE — Pauvre gosse !

MONSIEUR — Elle est morte avec un sourire, en comptant sur ce beau chapeau, comme celui de la dame.

L'ONCLE — C'est ce souvenir mélodramatique qui vous a convaincu qu'une femme doit façonner ses chapeaux ?

MONSIEUR — Non, cher Oncle. C'est d'abord le désir d'inspirer à ma femme un salubre souci de discerner le beau du clinquant, de s'appliquer à être soi plutôt que s'uniformer comme toutes les autres suivant les tyranniques prescriptions de la mode. Si vous voulez le savoir, c'est aussi l'observation des sentiments humains, qui m'a fait adopter cette règle de politique conjugale et d'économie domestique, et c'est l'étude des civilisations.

L'ONCLE (*un peu narquois*) — Tiens, tiens ! L'histoire des civilisations contiendrait-elle aussi un Chapitre des Chapeaux ?

MONSIEUR — Comme il s'en trouve un dans les traités d'Hippocrate ? Et pourquoi pas ? L'histoire des civilisations nous montre que l'habillement correspond aux sentiments, au degré de culture de chaque époque. Les élans et les chutes de la mode, ses réserves et ses audaces, ses adaptations admirables et ses excentricités, traduisent adéquatement l'esprit régnant. Pour en relever la tonalité, nous pourrions nous restreindre à rappeler la couleur que tel pays, à tel moment, estimait la plus seyante à l'humeur ambiante. Mais la vie est trop compliquée pour se contenter des sept couleurs franches de l'arc-en-ciel, et les teinturiers en ont

vite inventé de plus riches et de plus significatives : des *passantes*, des *suivies*, des *changeantes*, des *légères* et des *pesantes*, des *noyées* et des *rompues*. Les tons allaient pourtant se subdiviser à l'infini et requérir autant de noms pour les désigner. Vert-de-gris, mie-de-pain, beurre-frais, feuilles-mortes, café-au-lait, œil-de-perdrix, poil-de-vache, bleu-corbeau, caca-d'oie, ventre-de-biche et gorge-de-pigeon n'indiqueront plus rien de neuf. Il faut raffiner sur le coloris, faire mieux et plus élégant — ô ma chère ! — et découvrir des appellations aussi nouvelles ; nos grands-mères ont porté des nœuds de rubans qu'on nommait des *engageantes*, et de couleur Judas, quand on y pense ! ; elles se paraient aussi de colifichets colombe-pâmée, triste-amie, Espagnol-malade, singemourant, souris-effrayée, et Dieu sait quoi encore !

L'ONCLE — Vous oubliez les voilettes cuisse-de-nymphe-émue, eau-salée, crapaud-mort-d'amour, araignée-méditant-un-crime... Mais tout cela n'est pas sérieux.

MONSIEUR — Pas sérieux ? C'est de l'histoire, mon cher Oncle. La mode est responsable de ces outrances verbales, comme on doit lui imputer les outrances de vêtue auxquelles elle entraîne Mesdames nos épouses qui s'y livrent avec intrépidité. On observe en effet que ce sont les moins dociles qui y obéissent le plus aveuglément, sans prendre garde que ces excès les rendent ridicules, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à compromettre leur santé.

L'ONCLE — Vous allez un peu loin, vraiment.

MONSIEUR — Pensez-vous que ces dames n'allaient pas un peu loin au temps où, pour s'amincir la taille, elles se corsetaient jusqu'à l'étouffement ?

L'ONCLE — Mais aujourd'hui...

MONSIEUR — Aujourd'hui, elles s'affublent de suffocantes fourrures en pleine canicule ; elles portent sous leurs courtes jupes des bas de chiffon et se baladent nu-tête par des froids à geler le mercure du thermomètre. Allez voir dans les hôpitaux

combien de pauvresses sont victimes des imprudences qu'elles ont commises pour observer des modes absurdes... Je prétends qu'une femme de bon sens, sans rien abdiquer de sa royauté domestique, sans réduire le charme qu'elle apporte en société, peut condescendre au désir, que lui notifie gentiment son mari, d'éviter les guépiers où les praticiens des ciseaux et de l'aiguille ont tout intérêt à les attirer. Quelle plus belle réussite que de découvrir, dans le fatras des tapageuses nouveautés, juste ce qui lui convient, à elle et non à toutes les autres, ce qui la distingue et la situe, ce qui l'avantage, ce qui lui profite, à elle, plutôt qu'aux modistes et aux commerçants ! Cette œuvre d'art et d'esprit, une femme ne l'accomplit qu'en y veillant soi-même, qu'en y mettant ses doigts, son cœur et son cerveau.

L'ONCLE — La théorie est si belle qu'elle frise l'utopie.

MONSIEUR — Il y a loin, hélas ! de la coupe aux lèvres. Pourtant... Puisque nous parlons modes, nous devons reconnaître que c'est à Paris qu'elle se crée, la Mode. C'est là que règnent et gouvernent les arbitres, les techniciens, les maîtres opérateurs dont la profession consiste à pressentir les sentiments et les caprices qui traversent les caboches et les cervelettes. Ils interprètent ces changements d'humeur et les traduisent dans les toilettes inédites qui vont s'imposer à toutes les nations, puisque les élégantes du monde entier, n'est-ce pas, attendent les oracles de Paris pour s'y soumettre avec plus ou moins de raison, avec plus ou moins de jugeote et d'éclectisme, en empruntant ces modèles de la Ville-Lumière...

L'ONCLE (*blagueur*) — Quand vous dites « en empruntant », vous voulez dire « en les achetant ».

MONSIEUR — A prix d'or. En sorte que les femmes les plus richement vêtues et les plus magnifiquement chapeautées ne sont ni les plus intelligentes ni les plus fines — comme elles pensent — mais celles qui ont le plus d'argent à dépenser, les plus dupes.

L'ONCLE — La toilette est un article d'exportation !

MONSIEUR — Et d'exploitation. Cependant, la femme la plus spirituelle de Paris, celle qui ménage ses sous, celle qui n'a d'autres ressources que son esprit et le talent de se débrouiller...

L'ONCLE — La midinette.

MONSIEUR — Oui, l'espiègle midinette n'y va pas par quatre chemins. Si une copine lui dit, d'un petit air retroussé : « Eh ! ton chapeau, il est très bien, pour son âge » ; ou si, en consultant son miradou avant de descendre du métro, ce chapeau lui paraît fatigué, caduc, elle va le requinquer à peu de frais. En un tour de main elle recueille les plus jolies trouvailles de la mode officielle pour les adapter à sa frimousse. Dans une soirée, sous la lampe de sa mansarde, elle se construit un nouveau chapeau dont elle établit l'angle le plus propre, au goût du jour, à accentuer la fraîcheur de ses lèvres et l'ardeur de ses yeux. C'est gracieux et subtil, brillant, guilleret, vif et pimpant ; c'est un déjeuner de soleil ; c'est charmant.

L'ONCLE — C'est Paris !

MONSIEUR — Du temps que j'étais étudiant là-bas, j'eus l'avantage de faire la croisière de la Méditerranée...

L'ONCLE — Oui, je sais.

MONSIEUR — ...en flâneur que le temps ne presse pas, et de m'arrêter dans plusieurs ports, petits et grands, de cette incomparable mer qui a fertilisé les premières entreprises humaines, qui a inspiré à nos lointains ancêtres les plus belles choses que le cerveau des hommes ait conçues, qui les a tous imbibés de beauté, de douceur et de raison.

L'ONCLE — Le berceau de l'humanité, qu'entourèrent les meilleures fées.

MONSIEUR — Depuis des siècles et des siècles, dans le moindre pays méditerranéen, les femmes calquent leur toilette sur les traits mêmes de leur petite patrie. Tout le contour de cette im-

mense mer intérieure forme ainsi une symphonie vestimentaire d'une exquise variété, que la mode avive périodiquement sans doute, sans jamais compromettre sa tonalité particulière, son harmonie locale et sa mesure séculaire, comme les saisons renouvellent constamment l'azur magique des flots sans jamais affecter la sérénité de leurs rivages. A Mytilène, par exemple...

L'ONCLE — Où me conduisez-vous, grands dieux !

MONSIEUR — ...la plus grande et la plus belle des innombrables îles de la mer Égée, entre la Grèce et la Turquie, dans cet Archipel si bleu, sous un ciel si limpide et si doux, qu'on ne peut pas arriver à ne pas s'y sentir heureux...

L'ONCLE — Mon cher Gaston, vous nous menez tout droit à l'ancienne Lesbos ?

MONSIEUR — Tout droit à Lesbos qui, à un certain moment de l'antiquité, avant Rome et Athènes, fut le centre du monde.

L'ONCLE — La fastueuse patrie de Sapho, poétesse de Vénus Aphrodite ?

MONSIEUR — Et du conteur grec Longus qui y situa l'idylle de *Daphnis et Chloé*.

L'ONCLE (*pour blaguer*) — Et vous en êtes sorti indemne ?

MONSIEUR — Indemne et un peu plus raisonnable, comme on revient plus humain de Londres et de Paris où les romanciers ont combiné les situations les plus scabreuses, les plus révoltantes, de toutes les littératures, sans réduire pour cela la fascination stimulante de ces grandes capitales.

L'ONCLE — Et qu'avez-vous appris, à Mytilène ?

MONSIEUR — La douceur de vivre. Cette île merveilleuse semble avoir conservé les traditions de l'âge d'or et s'être tenue à l'abri des conflits sanglants qui, dès la plus haute antiquité, ont bouleversé l'Europe, l'Afrique et l'Asie qui se rejoignent en toute placidité dans l'éclatante lumière méditerranéenne.

L'ONCLE — Parions que les femmes s'y habillent de feuilles de vigne.

MONSIEUR — Vous perdriez votre pari, mon cher Oncle. Tous les villages de Mytilène rivalisent d'industrie dans le costume. Les filles ne peuvent songer à se marier qu'après avoir complété, dans leur famille, un trousseau confectionné de toiles et d'étoffes qu'elles ont de leurs jolis doigts tissées au métier. Le trousseau est le certificat traditionnel de leur aptitude au mariage, et celles qui n'y réussissent pas sont vouées au célibat. Les soupirants jugent ainsi, au trousseau, les qualités et les ressources des compagnes auxquelles ils vont unir leur destinée. La mieux parée est la plus habile, la plus clairvoyante, la plus sage et la plus recherchée.

L'ONCLE — C'est la mode, là-bas ? Ce me paraîtrait plutôt *un* mode.

MONSIEUR (*souriant*) — Vous avez peut-être raison de rectifier. Mais *ce* mode, régissant l'habillement des candidates au mariage, se confond aisément avec *la* mode. En tout cas, c'est une admirable tradition qui, comme toutes les bonnes traditions, aide à former la structure de la vie sociale et reste constante, à travers les siècles, pour maintenir les mœurs et l'extrême civilisation de ces antiques populations qui demeurent si pittoresques aux yeux des étrangers, si indépendantes des autres pays, si heureuses dans leurs étroites frontières. L'île de Mytilène peut servir de modèle aux républiques qui cherchent à faire régner l'équilibre entre les gens et les choses, la paix que ne troublent ni les drames domestiques, ni les fièvres d'arrivisme, ni les intrigues politiques, ni les rivalités de fortune, ni la folle trépidation de nos capitales modernes.

L'ONCLE (*un peu agacé de cette démonstration, se lève de lassitude et chante ou siffle l'air de Mignon : « C'est là que je voudrais vivre ».* Mais on entend faiblement la sonnerie de la porte d'entrée.)

MONSIEUR — Quoi ? Quelqu'un maintenant ?

L'ONCLE — Quelqu'un qui de justesse a manqué votre savante dissertation sur l'île de Mytilène.

MONSIEUR (*consultant sa montre*) — A cette heure, ce ne peut être qu'un fournisseur.

L'ONCLE (*avec un petit air entendu*) — C'est un fournisseur, bien sûr.

MONSIEUR (*impatient*) — Mais que fait donc Madame ? Nous bavardons, nous bavardons...

L'ONCLE (*rectifiant*) — Vous bavardez.

MONSIEUR — En tout cas, l'heure avance. (*Il va à l'anti-chambre et se bute contre la bonne portant un carton à chapeau.*)

LA BONNE — Pardon, Monsieur. Madame n'est pas là?... C'est le messager de la modiste à qui Madame a téléphoné tout à l'heure.

MONSIEUR (*sec, à la bonne*) — Madame est dans sa chambre.

L'ONCLE (*à part*) — Araignée-méditant-un-crime ! (*La bonne traverse la scène et disparaît, avec son carton à chapeau, par la porte de droite.*)

MONSIEUR (*à l'Oncle*) — Monsieur l'Oncle, mes compliments. Votre conspiration a réussi.

L'ONCLE (*protestant*) — Ma conspiration, notre conspiration ? Seriez-vous atteint de la manie de la persécution, maintenant ? Voilà ce qu'on gagne à se confiner dans les livres ! On s' imagine que l'existence va se dérouler suivant un programme tout imprimé, que tout ce qui s'en écarte constitue un attentat contre les théories de messieurs les professeurs d'université. Et la vie, la vraie vie, diverse et changeante, qui se charge de nous surprendre d'heure en heure pour nous empêcher de mourir d'ennui, qu'est-ce que vous en faites ?

MONSIEUR — J'en fais que, sans votre concours, ma femme

n'aurait jamais osé donner ce coup de canif dans nos conventions de fiançailles.

L'ONCLE — Mon cher Gaston, je vous aime assez pour souhaiter qu'elle n'en donne jamais d'autres ; et c'est un fort beau souhait pour votre anniversaire de mariage.

MONSIEUR — Parlez-en à votre aise, vous qui n'avez pas de femme, et qui êtes quasiment aussi veuf de principes.

L'ONCLE — Des principes, des principes ! Vous en avez, je vous l'accorde, plein la bouche. Entre autres, vous aviez posé, n'est-ce pas, celui de ne jamais plus jouer.

MONSIEUR — Eh bien ! Ai-je manqué à ma parole ?

L'ONCLE (*feignant l'indignation*) — Comment ! Ce pari que vous nous avez suggéré, que vous avez imposé à Madame, ça n'est pas du jeu, peut-être !

MONSIEUR (*ahuri*) — Ah non ! c'est trop fort ! Vous m'entraînez, ma femme et vous, dans une discussion aussi creuse que sottre ; vous m'acculez à un pari, insignifiant d'ailleurs...

L'ONCLE — Insignifiant, j'en conviens. Mais la transgression de Monsieur est-elle moins insignifiante que la transgression de Madame ? Avez-vous parié, avez-vous joué, oui ou non ? Et avez-vous perdu ? A qui la faute ?... Dette de jeu, dette d'honneur. Le plus tôt c'est réglé, le mieux c'est pour tous les intéressés. Le commissionnaire attend. Débarrassez-vous tout de suite, pour le repos de votre conscience. Soyez chic.

MONSIEUR (*crispé, tire de sa poche son porte-monnaie et va sortir par l'antichambre pour régler le messenger de la modiste*) — Le repos de ma conscience ! Le criminel, c'est moi, maintenant ! (*Il est à peine sorti par la gauche que Madame entre par la droite, un peu craintive, revêtue de son nouveau tailleur et, naturellement, de sa toque toute neuve.*)

SCÈNE IV

L'ONCLE (*bas*) — Oh ! la splendide toilette !

MADAME (*visiblement inquiète*) — Et pas trop... surprenante ?

L'ONCLE — Je crois qu'on s'y attend un peu, en ce jour de fête.

MADAME — Préparez-vous à tamponner. (*Monsieur revient, reste un moment interloqué à la vue du nouveau chapeau de Madame, et finit par sourire de résignation.*)

MADAME (*se jetant au cou de Monsieur*) — M'amour ! (*Monsieur est facilement désarmé.*)

L'ONCLE — Vrai ! Gaston, si vous avez un cœur d'homme et des yeux d'artiste, vous ne pouvez résister au charme...

MONSIEUR — Vous, l'Oncle, nous vous donnerons voix au chapitre...

L'ONCLE (*pour ramener la belle humeur*) — Au chapitre des chapeaux ?

MONSIEUR — ...après que vous aurez repris femme.

L'ONCLE — J'aime mieux me taire pour toujours.

MADAME (*à Monsieur*) — Avoue qu'elle est délicieuse, ma toque, et que, de toute éternité, elle était destinée à couronner ce beau costume que tu m'as donné.

MONSIEUR (*reluquant le chapeau*) — Elle te va à ravir. Es-tu contente ? Mais je t'assure que tu aurais pu faire mieux. (*Il va la prendre par la taille.*)

L'ONCLE (*officieux, à Monsieur*) — C'est ce que je lui disais, en propres termes.

MADAME (*à l'Oncle*) — Voulez-vous bien vous taire, vous !

MONSIEUR (à Madame) — Et si tu voulais m'écouter...

MADAME (ravie) — Je te le promets, je te le jure pour notre deuxième anniversaire de mariage. A partir d'aujourd'hui, je ferai mes chapeaux moi-même, tous mes chapeaux.

MONSIEUR — Et moi, je te promets de ne plus jamais parier jamais.

L'ONCLE (moqueur) — Ma parole, j'ai plus confiance à vos promesses d'aujourd'hui qu'à vos engagements de fiançailles.

MADAME (l'air convaincu) — Aujourd'hui, c'est avec de l'expérience que nous les faisons.

MONSIEUR — Espérons que nous y verrons plus clair.

L'ONCLE — Madame sait très bien qu'elle y gagnera dorénavant à se coiffer elle-même.

MADAME — C'est juré, vous dis-je.

MONSIEUR (définitivement résigné) — N'abusons pas des serments, de grâce ! Et filons. Il passe cinq heures.

L'ONCLE — Et nous devons nous arrêter à l'Université. (Monsieur ramasse son pardessus, ses gants et son chapeau sur lequel il lance un regard de raillerie, que Madame a aperçu.)

MADAME (à Monsieur) — Veux-tu que je t'en achète un, à mon goût, pour notre anniversaire ?

MONSIEUR — Non, merci, ma chérie, j'ai été roulé une fois, c'est assez pour aujourd'hui.

MADAME (se regardant dans la glace, avant de sortir) — Tu doutes de mon goût ?... (Se trouvant bien coiffée) Pourtant...

L'ONCLE — Elle s'y connaît, en chapeaux.

MONSIEUR (reprenant Madame par la iaille, pour l'emmener) — Oui, là, il est joli, ton chapeau, très joli — et immoral (Madame

fait une moue, et l'Oncle s'amuse comme un petit fou). Immoral comme vos romans qui font triompher l'intrigue et ravalent la vertu. (Ils vont enfin sortir tous les trois.)

L'ONCLE — Possible ! mon cher Gaston ; mais c'est si bien comme dans la vie.

RIDEAU

DANS LES CHANTIERS

THE HISTORY OF THE

DANS LES CHANTIERS

Sketch forestier

Personnages :

FÉLIX COURPIN, sous-contremaître, 35^m ans.

ÉLOI FRIBAULT, bûcheron, 40 ans.

LUDGER GUILLET, bûcheron, 30 ans.

URBAIN SOUMANDE, bûcheron, 28 ans.

MICHEL TESSON, aide-cuisinier, 30 ans.

ÉPHREM QUÉNARD, charretier, 25 ans.

FRANÇOIS LAIGNEL, aide-bûcheron, 20 ans.

LE PRÊTRE, 40 ans.

Intérieur de chantier forestier, sur le Saint-Maurice, à une centaine de milles au nord de Trois-Rivières. Vaste pièce aux murs de billots grossièrement équarris. Au fond, une porte s'ouvrant sur la forêt. A gauche, une porte donnant sur la cuisine du camp. A droite, deux rangées superposées de lits fixés à la muraille, où peuvent coucher une vingtaine d'hommes. Ça et là, une table où reste un paquet de cartes à jouer, avec une petite cruche de grès et de gros verres, des pipes ; un banc et quelques chaises de bois brut. Des haches, godendards, leviers à griffe, des chaînes, des raquettes, des jougs pendant le long des murs où sont accrochés aussi des vareuses d'hiver (mackinaws), des chandails de grosse laine, des casquettes de poil et de cuir, d'épais cache-nez tricotés (crémones). Un poêle-tortue réchauffe la pièce qu'éclaire une suspension à pétrole. Huit ou neuf heures du soir, la veille de Noël. Les sept hommes sont agenouillés de guingois et terminent la récitation du chapelet.

ENSEMBLE (*d'une voix molle et sans beaucoup de ferveur*) — ...Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

ÉLOI FRIBAULT (*mangeant ses mots*) — Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

ENSEMBLE (*de même*) — Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. (*On récite encore un autre Ave, puis...*)

FRIBAULT — Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

ENSEMBLE (*de même*) — Comme il était au commencement, comme il est maintenant et comme il sera dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FRIBAULT — Bonne sainte Anne, veillez sur tous nos parents.

ENSEMBLE — Ainsi soit-il.

FRIBAULT — Et faites que le diable reste toujours en enfer.

ENSEMBLE — Ainsi soit-il. (*Les hommes se relèvent nonchalamment et remettent leur chapelet dans leur poche. Ils vont de côté et d'autre, cherchant à occuper leur lassitude. Quelques-uns allument leur pipe.*)

LUDGER GUILLET (*s'étirant les bras et bâillant bruyamment*) — Encore un chapelet de dit. Ça fait toujours passer le temps.

MICHEL TESSON — Le temps monte aussi vite qu'un calvaire !

URBAIN SOUMANDE (*à Guillet*) — Une autre partie de casino, Ludger ?

GUILLET — Laisse-moé tranquille, serpent de cimetière ! T'as déjà perdu une chopine de whisky avant souper. Paye tes dettes avant de jouer d'autres parties.

SOUMANDE — Une partie de cartes, Jésus de plâtre ! Ça se

remet quand on est pas peureux. (*A Courpin*) T'as pas d'autres histoires à nous conter, Félix ?

TESSON (*haussant les épaules*) — Y a longtemps qu'il nous les a toutes contées, ses histoires de Ponce Pilate.

FRIBAULT — Comme c'est toujours des menteries qu'il nous raconte, il pourrait en inventer d'autres.

FÉLIX COURPIN — Des menteries, mes histoires ! Pas plus que les tiennes.

FRIBAULT — Les miennes, au moins, je vous fais pas accroire que c'est arrivé.

ÉPHREM QUÉNARD (*chantant, sans plus d'invitation*) :

LA CHANSON DES MENSONGES¹

1. Je vais vous chanter un' chanson,
Un' chanson ben nouvelle;
S'y a t'un mot de vérité,
Je voudrais qu'on me pende,
Oh gai !

Refrain : Ah ! Laissez-moi aller, aller,
Ah ! Laissez-moi aller jouer.

2. S'y a t'un mot de vérité,
Je voudrais qu'on me pende.
Je mis ma charru' sur mon dos,
Mes bœufs à ma ceinture,
Oh gai !

Refrain . . .

3. C'était pour aller labourer
Là où y' a pas de terre,
Oh gai !
4. Dans mon chemin je rencontraï
Un pommier chargé d'fraises,
Oh gai !
5. Je pris un' branche et la secouai ;
Il tomba des framboises,
Oh gai !

1. Pour la musique de la *Chanson des mensonges*, Cf. FOLK SONGS OF FRENCH CANADA, un volume de Marius Barbeau et Edward Sapir, publié, en 1925, par Yale University Press, à New-Haven (Conn.).

6. Un' vieill' bonn' femm' survint qui dit :
« Laiss' donc tranquill's mes figes »,
Oh gai !
7. Puis ell' m'envoi' son petit chien
Qui me mordit l'orteil.
Oh gai !
8. En me mordant ainsi l'orteil,
I' m' fit saigner l'oreille.
Oh gai !
9. J'pris ben vit' mes jamb's à mon cou
Pour r'trouver mon ménage.
Oh gai !
10. J'y vois mon gros coq roug' qui carde
Et ma poul' blanch' qui file.
Oh gai !
11. Pendant qu'mon petit chien barbet,
Il coulait la lessive.
Oh gai !
12. La chatte était sur le foyer
Qui brassait la marmite.
Oh gai !
13. Mais ell' voulut goûter la sauce
Et se gela les griffes.
Oh gai !
14. Les mouch's qu'étaient au plancher d'haut,
Ell's éclataient de rire.
Oh gai !
15. Tant qu'il en chut un' sur le dos,
Qui s'est cassé la cuisse.
Oh gai !
16. Mais tout ça d vient si vrai qu'il faut
Que ma chanson finisse.
Oh gai !

FRANÇOIS LAIGNEL — Tant qu'à faire de la musique, jouenous un air d'accordéon, Éphrem : *Il est né, le divin Enfant.*

SOUMANDE — On a pas besoin d'accordéon pour nous dire que c'est demain Noël et qu'on va passer c'te belle fête-là tout fins seuls, au fond des bois, comme des coquerelles de sacristie.

TESSON — Comme des gnochons.

SOUMANDE — Oui, pendant que les autres iront à la messe de minuit avec leurs blondes.

LAIGNEL — Et qu'ils réveillonneront, danseront, s'amuseront et prendront un petit coup...

QUÉNARD — Torrieux ! On aurait ben dû faire comme les quarante autres qui ont quitté le chantier pour aller passer les fêtes chez eux...

COURPIN — Allons, allons ! Ça sert à rien de brâiller, les gars ! Il fallait qu'il reste quelqu'un, vous le savez ben, pour soigner les chevaux et surveiller les provisions. On a beau être à vingt milles de la première maison, il y a toujours quelques sauvages qui rôdent, pour faire des mauvais coups.

FRIBAULT (*résigné*) — Comme de raison.

COURPIN — Ceux qui sont partis n'avaient pas plus que quinze ou vingt milles pour aller chez eux, en comptant attraper une voiture à la Rivière-aux-Rats. C'est pour ça que le foreman les a laissés partir quant et lui.

SOUMANDE — Et qu'il nous force à garder la cambuse, nous autres, parce qu'on habite au diable.

FRIBAULT — Une journée et demie que ça m'a pris, moé, pour monter icite, au Rapide-Blanc, et par de beaux chemins encore.

TESSON — Moé, quasiment deux jours, en partant de Honfleur, par le lac Saint-Jean.

QUÉNARD — J'pensais jamais que ce maudit chantier était si loin, quand je m'ai engagé.

COURPIN — Y a donc pas de chantiers autour des Grandes Piles où que tu restes, Quénard ?

QUÉNARD — Oui, ben sûr ; mais la compagnie paie pas d'aussi grosses gages aux bûcherons qui s'éloignent pas de chez eux. C'est

payant d'aller loin. Mais quand on est plus que sept hommes dans tout le chantier, qu'on a pas vu de monde depuis trois mois et qu'arrivent les fêtes, on s'ennuie comme des Judas !

FRIBAULT — Demain, si vous voulez, on va aller attraper un chevreux. L'autre matin, j'ai remarqué un « ravage », à trois milles d'icite...

SOUMANDE — Avec pas de fusil ! Si seulement les inspecteurs nous empêchaient pas d'emporter une carabine !

FRIBAULT — Pas besoin de fusil. Avec l'épaisseur de neige qui est tombée, on se rend là tout doucement, en raquettes. On fonce dans le ravage aux chevreux, en criant comme des antéchrists. Ils se sauvent d'un bord et de l'autre et s'embourbent dans la neige. Faut être ben malchanceux, blasphème ! pour pas en rejoindre un et l'assommer comme rien, d'un coup de hache.

LAIGNEL — Mais c'est défendu.

FRIBAULT — Ben sûr que c'est défendu. Mais on a le temps de faire quelques bons *snacks* avant que le foreman revienne.

GUILLET — Ça, c'est une idée !

QUÉNARD — Y pensez-vous, vous autres, d'aller à la chasse le jour de Noël !

LAIGNEL — C'est vrai. Ça serait un péché !

TESSON — Mais ça serait tout de même du *fun*.

FRIBAULT — Attendez seulement au lendemain de Noël, et j'vous dis, moé, qu'on va s'en payer un gueuleton !

SOUMANDE — Tout ça m'empêche pas, moé, d'avoir ben du regret d'être pas parti avec les autres.

GUILLET — Toé, t'es jaloux de la petite Louise qui doit se friser, à l'heure qu'il est, pour aller à la messe de minuit avec un autre cavalier.

SOUMANDE — Toé, Guillet, t'es veuf, et tu te sacres pas mal des filles !

GUILLET — Veuf, veuf ! Ça veut pas dire que je crache sur les criatures. Et j'aimerais, autant que toé, me trouver à soir à la pension de la mère Lucas, à La Tuque, où je trouverais ben une blonde à conduire à la messe de minuit. Couenne de nonne !

SOUMANDE — On a pas grand génie de rester au chantier à nous ronger les sangs quand tous les autres sont partis à notre nez pour s'amuser...

EPHREM QUÉNARD *entonne la chanson :*

DANS L'TEMPS DES FÊTES

Sur l'air du Noël : Dans cette étable.

Dans l'temps des fêtes
Tout le monde est content,
Et les galettes
Pass'nt après l'whisky blanc.
On va chez le voisin,
On se donne la main,
On s'embrasse, on s'la souhaite ;
Et quand le verre est plein,
On fait trinquette.

Les pèr's, les mères,
Réveill'nt les endormis,
Et les tourtières
Attend'nt tous les amis.
La grand' fill' d'la maison,
Qui pense à qu'qu' garçon
Pour s'marier au plus vite,
Voudrait qu'à c't'occasion
Il en profite.

Mais par malchance,
Quand on s'engag' dans l'bois,
Faut d'la patience
Pour y rester six mois.
C'est un fichu métier
D'travailler en chantier.
On y trouv' du bon monde,
Buch'rons et canotiers,
Mais jamais d'blonde !

Dans l'temps des fêtes
 Les ours se sont ouachés,
 Comme vous faites
 Si loin de vos clochers.
 Mais l'hiver va finir,
 On va bientôt r'venir
 Avec not' sac de gages
 Pour nous faire un' av'nir
 Dans nos villages...

COURPIN (*interrompant le chanteur*) — Ta gueule, Éphrem ! C'est déjà assez ennuyant, icite, que t'as pas besoin d'nous chanter encore des chansons tristes !

LAIGNEL — Faut ben amuser le temps !

COURPIN (*sceptique*) — Ouais. Amuser le temps ! (*Un long silence envahit le chantier. On entend au dehors, passant en décroissant au-dessus du chantier, un long sifflement mêlé de cris d'outardes, qui produit un effet mystérieux dans la nuit de la forêt.*)

LAIGNEL (*à Quénard*) — T'as entendu ?

QUÉNARD — Ben sûr qu' j'ai entendu.

(*Les hommes prêtent l'oreille à ce bruit insolite ; quelques-uns sortent et cherchent d'où vient ce bruit étrange qui passe dans le ciel.*)

FRIBAUT — Ça gagne le sud.

COURPIN — Venez voir ça. On dirait un grand canot qui vole dans les airs.

TESSON — T'es fou, Félix ! On voit rien pantoute dans c'te noirceur.

FRIBAUT — J'te dis que j'ai vu passer quelque chose.

GUILLET — Ton quelque chose, c'est un nuage.

COURPIN — Un nuage, qui filait comme un aréoplane, et en chantant ! (*Les hommes se regardent, non sans anxiété.*) — Vous autres, les jeunes, vous avez pas beaucoup voyagé et vous connaissez pas grand-chose. Ce que vous venez d'entendre passer dans les airs, en chantant, c'est une chasse-galerie.

LAIGNEL — Une quoi ?

COURPIN — Une chasse-galerie. C'est des voyageurs qui ont fait un marché avec le diable pour les conduire chez eux, en canot, par les airs.

SOUMANDE — Tu crois ça, toé, Félix ?

COURPIN — Je crois ça, ben sûr, parce que je l'ai vu, moé. Même que le vieux Jérémie Desrameaux, qui campait avec nous autres à la concerne des Campbell, dans les hauts de la grande rivière Bostonnais, m'a montré comment s'y prendre pour aller veiller dans sa famille ou avec sa blonde, à cinquante, à cent lieues de distance, et revenir au chantier de fin matin, le lendemain, pour se remettre à l'ouvrage sans que personne s'en aperçoive.

LAIGNEL — Cent lieues, aller et retour ?

COURPIN — Oui, aller et retour. On greye un canot d'écorce, et rien qu'avec des paroles magiques, le canot s'envole dans les airs, plus vite qu'un canard sauvage.

TESSON — Cré baptême !

GUILLET — Encore des menteries !

COURPIN — Puisque je te dis que je l'ai vu, Saint-Ciboire ! Est-ce que vous venez pas de le voir itou, y a cinq minutes ? Vous aviez qu'à regarder comme il faut.

SOUMANDE — Y a pas à dire, ça avait ben l'air d'un grand canot.

TESSON — Avec quelqu'un qui chantait à la pince.

COURPIN — Et les autres qui répondaient en refrain, comme nos anciens voyageurs :

Canot d'écore', qui vol', qui vole,
Canot d'écore', qui va voler.

LAIGNEL — Et d'autres qui battaient leurs avirons que ça en sillait !

SOUMANDE — Et ça filait, Bonne Viarge! qu'on n'a quasiment rien vu.

COURPIN — Quand c'est le diable qui mène, on demande pas si ça marche !

TESSON — Et tu sais comment que ça se fait, c't'affaire-là, toé, Félix ?

COURPIN — Rien de plus simple. D'abord, il faut être sept. (*On se compte.*) Juste sept, comme on est à c'te heure. Une fois parti, il faut parer les clochers d'église et, surtout, jamais prononcer le nom de Dieu ni parler des choses saintes.

FRIBAULT — Ça, ça doit être difficile pour des sacreux comme vous autres ! Vous pouvez pas ouvrir la bouche sans lâcher quelque blasphème.

SOUMANDE — Dans les chantiers, on parle pas comme des d'moiselles, ben sûr !

COURPIN — On embarque tous les sept, chacun avec un aviron. On dit les paroles qu'il faut, et v'là le canot qui monte dans les airs et qui file comme une ripousse dans la direction qu'on lui donne avec les avirons.

GUILLET — Ces paroles qu'il faut dire, tu les connais, toé, Félix ?

COURPIN — Oui, que je vous dis, c'est le père Jérémie Desrameaux qui me les a montrées : (*Solennel*) Acabra, Acabri, Acabro — *ek cætera* !... (*Quelques moments de gêne et d'hésitation.*)

TESSON — Si qu'on essayait ? On aurait rien qu'à prendre, dans la remise, un des canots qui sont là pour la drave du printemps.

GUILLET — Ça coûte rien d'essayer.

SOUMANDE — Non, ça coûte rien.

QUÉNARD — Tu nous promets, Félix, de nous ramener icit' le lendemain de Noël ?

COURPIN — Même demain matin, si vous voulez.

TESSON — Si c'est faisable, je vous emmène chez nous, à la station de Carignan, et je vous paie une belle bouteille.

SOUMANDE — Moé, je vous emmène tout dret' à Roberval.

QUÉNARD — Moé, je crois pas à ces foleries-là.

LAIGNEL — Moé non plus.

COURPIN — Parce que vous êtes des peureux.

LAIGNEL (*piqué au vif*) — Peureux ! Sainte Viarge ! J'ai pas encore vingt ans, et v'là déjà longtemps que j'ai peur ni de Dieu ni du diable.

QUÉNARD (*de même*) — C'en prendrait un plus gros que Félix pour nous faire peur.

TESSON — Si tu penses que c'est avec ces enfantillages-là que tu vas me faire chenuier.

COURPIN — Eh ben ! Essayez, si vous avez pas peur !

SOUMANDE — Essayons.

GUILLET — Allons-y.

Quatre hommes sortent et vont ramener de la remise voisine un grand canot d'écorce qu'ils déposent devant la porte du fond.

COURPIN — Avez-vous des avirons ?

TESSON — Oui, sept avirons.

COURPIN — C'est correct. A c't'heure, enlevez vos scapulaires, vos médailles, vos chapelets, et serrez tout ça sous vos oreillers. (*Les hommes s'exécutent.*) Habillez-vous pour le fret, et plus un seul sacre, vous entendez, ou on va tous se casser la gueule et ce sera d'vot' faute.

SOUMANDE — Crains pas, on peut s'fermer l'bec. (*Les hommes*

décrochent leurs vêtements, s'en revêtent et jettent quelques vareuses de surcroît dans le canot.)

COURPIN — All aboard ! (Mais, du lointain, un cri humain : « Oh ! Oh ! » les fige tous sur place. Ils vont à la porte et écoutent. Le cri se répète, plus rapproché. Les hommes se regardent, stupéfiés.)

FRIBAULT — C'est quelqu'un, ben sûr.

GUILLET — Oui, c'est quelqu'un. (Les hommes sont visiblement pris de souleur et rentrent en tenant leurs regards sur la porte dont le canot, à l'extérieur, barre l'ouverture.)

COURPIN (toujours fanfaron) — Pour des gars qui ont peur de rien, v'là qu'un simple cri vous donne souleur et vous fait blêmir comme des hosties de carême. (Il s'efforce de rire. Un moment de silence angoissant. Dans l'encadrement de la porte apparaît tout à coup un homme, long et maigre, emmitoufflé dans une vareuse de cuir, une toque de fourrure enfoncée jusqu'au cou. D'une main il porte une paire de skis, et de l'autre une valise. Il s'arrête sur le pas de la porte.)

LE PRÊTRE — Bonsoir, les amis ! (Les hommes sont frappés de stupeur, et aucun ne répond.) Bonsoir, que je vous dis. Êtes-vous tous muets, dans ce chantier ? Mais je vois que vous vous disposiez à faire un petit voyage, en canot... Est-ce que les rivières sont déjà dégelées par ici ? (Le prêtre entre, secoue la neige dont il est couvert, enlève sa toque et sa vareuse coupe-vent, rabat sa soutane qu'il avait remontée jusqu'aux genoux pour le trajet en skis. C'est un oblat, et qui se trouve tout de suite chez lui parmi ces bûcherons. Mais aucun des sept hommes n'a rouvert le bec et n'est encore sorti de la gêne que produit la survenue vraiment intempestive du missionnaire.) Eh bien, vrai ! mes enfants, les bûcherons à qui je fais des visites ont coutume de m'accueillir plus chaleureusement. Ma parole, on dirait que je vous dérange.

COURPIN (goguenard) — Ben sûr que non, monsieur le vicaire.

LE PRÊTRE (narquois) — Ben sûr que non ; mais si ma visite

vous plaisait, vous m'auriez déjà offert une tasse de thé pour me réchauffer un peu.

FRIBAULT — Comme de raison. (*Les hommes se remuent enfin. Guillet ouvre la porte de la cuisine.*)

GUILLET — Va vite faire une tasse de thé à m'sieu le vicaire, Michel. (*Michel Tesson disparaît vivement dans la cuisine, et on l'entend qui manœuvre le poêle.*)

LE PRÊTRE (*s'asseyant*) — Imaginez-vous que Pit' Catignon m'a emmené dans sa carriole jusqu'à la fourche de la rivière Vermillon. Il devait ensuite me conduire à pied au chantier de Magloire Bissot où je comptais arriver pour donner la messe de minuit à ses hommes. Mais le surouët a complètement aboli la route, et j'ai renvoyé Pit' Catignon à sa voiture, pour faire en skis, de mon côté, les dix milles qui nous séparaient encore du chantier de Bissot. J'ai perdu le chemin, en cherchant un raccourci par le bois. Je me serais probablement écarté si je n'avais pas aperçu, par bonheur, la lumière de votre camp. Voilà comment vous pourrez remercier le ciel d'avoir une messe de minuit, au Rapide-Blanc, et de célébrer la Noël en vrais chrétiens.

QUELQUES HOMMES (*gênés*) — Oui, ben sûr. On s'attendait pas à ça !

FRIBAULT — Pour une chance, c'est une vraie chance.

COURPIN (*dépité*) — Seulement, c't'e vraie chance aurait pu nous arriver un autre soir qu'on aurait rien eu à faire !

LE PRÊTRE (*étonné*) — Comment, vous aviez quelque chose à faire ?

COURPIN — Oh ! rien qu'une petite distraction qui regarde pas les curés.

QUELQUES HOMMES — Tais-toé donc, Félix !

LE PRÊTRE — Pouviez-vous souhaiter plus belle distraction

qu'une messe de minuit, à la première heure de Noël, comme dans les grandes villes ?

COURPIN — Depuis le temps qu'on s'en passe, des messes, on commence à s'accoutumer.

QUELQUES HOMMES — Voyons, voyons, Félix !

LE PRÊTRE — Si ça t'ennuie, Félix, rien ne t'empêche de te distraire à ta façon. Dieu merci, nous sommes dans un pays libre, même en pleine forêt.

QUELQUES HOMMES — Ben sûr, ben sûr. C'est pour rire, tout ça, m'sieu le vicaire.

COURPIN (*résigné*) — C'est correct, c'est correct.

LE PRÊTRE — Allons, ce thé ! Je suis gelé jusqu'aux os.

GUILLET — Dépêche-toé donc, Michel. (*Tesson revient de la cuisine avec une théière de ferblanc et un gobelet.*)

LE PRÊTRE (*en se servant un gobelet de thé*) — Est-ce qu'il n'y en a pas pour tout le monde ? (*Il va ouvrir sa valise-chapelle et en tire une demi-bouteille.*) J'ai grand besoin de me réchauffer ; et comme vous semblez tous engourdis, je vais vous payer la traite. Deux gouttes de rhum dans une tasse de thé vous feront, je l'espère, trouver ma visite plus agréable.

QUELQUES HOMMES (*encore gênés d'avoir été surpris par le prêtre dans leurs préparatifs d'expédition diabolique*) — Oh, ben sûr, m'sieu le vicaire !

LE PRÊTRE — On n'est pas des sauvages et l'on sait user de l'alcool sans en abuser. Viens ça, Félix, passe ton gobelet.

COURPIN — Non, merci.

TESSON (*à Félix*) — Comment, merci ? Pour une fois qu'un curé nous paye la traite, tu vas pas refuser et nous obliger à refuser comme toé.

COURPIN (*cédant*) — C'est pas d'l'eau bénite, au moins, qu'il veut nous faire boire-là ?

LE PRÊTRE (*amical*) — Mais non, grand nigaud, c'est du vrai rhum de malades.

COURPIN (*passant son gobelet*) — C'est ben par politesse.

FRIBAULT — Avec ça qu'on a déjà vidé la cruche que le foreman nous a laissée, pour nous consoler. (*On passe les gobelets et dans chacun le prêtre verse quelques gouttes de rhum*).

LAIGNEL — A votre bonne santé, m'sieu le vicaire.

LE PRÊTRE — A votre santé, mes amis.

TESSON — Et « Merry Christmas », comme on dit aux États. (*Chacun va s'asseoir pour vider son gobelet*.)

LE PRÊTRE (*jovial*) — Me direz-vous enfin quelle expédition de canotage vous prépariez là, quand je suis arrivé, en plein hiver et en pleine nuit ? (*Penauds, les hommes courbent la tête, sans répondre. A la fin, l'un se décide à répondre :*)

GUILLET — C'est pour s'amuser.

LE PRÊTRE (*étonné*) — Pour vous amuser ? (*Un silence*).

FRIBAULT — C'est Félix...

LE PRÊTRE — Félix Courpin ! Je sais qu'il n'a pas son pareil pour jouer des tours. N'est-ce pas, Félix ?

COURPIN (*ironique*) — C't'eux autres... qui voulaient savoir comment on fait... une chasse-galerie.

LE PRÊTRE (*scandalisé*) — Une chasse-galerie ! Vous ne me dites pas que vous étiez en train de vous faire conduire par le diable ! Mes pauvres enfants ! La solitude et l'ennui vous ont donc rendus fous, au point d'exposer votre salut éternel ! Ne savez-vous donc pas que cette pratique sacrilège consiste à livrer son âme à Satan ! C'est épouvantable ! Décidément, c'est le bon

Dieu qui m'a fort à propos écarté du chantier de Bissot pour me diriger de votre côté. Pauvres enfants, qu'alliez-vous faire là !

SOUMANDE — On en a entendu passer une, tout à l'heure, et c'est ça qui nous a donné l'envie.

LE PRÊTRE — Qu'est-ce que vous dites ? Vous avez entendu passer une chasse-galerie, tout à l'heure ?

QUÉNARD — Oui, un canot avec sept hommes qui passait à toute vitesse dans les airs, en chantant, tout au-dessus de notre chantier.

LE PRÊTRE — Et qui filait vers le sud, pas vrai ?

TESSON — Justement ! Vous l'avez probablement entendu, vous aussi, puisque vous étiez pas loin.

LE PRÊTRE — Bien sûr que j'ai entendu, puisque j'étais à peine à un mille d'ici et que je marchais les yeux au ciel, pour me guider sur les étoiles.

GUILLET — Hein !

SOUMANDE — On a pas rêvé !

LE PRÊTRE — Mais non, vous n'avez pas rêvé... Vous avez entendu, et même vu, comme moi, passer au-dessus d'ici, il y a dix minutes, une grosse volée d'outardes qui s'en retournent vers des pays plus chauds que le nôtre.

LAIGNEL — Des outardes ?

LE PRÊTRE — Ni plus ni moins. Elles nous quittent d'ordinaire plus tôt ; mais des bandes demeurent dans nos parages jusqu'à ce que les grandes rivières soient complètement gelées. Elles partent tard, et cela signifie que l'hiver sera long. En Europe, ce sont les cigognes et les oies sauvages qui entreprennent ces migrations dont le passage sifflant, criant et gémissant, semble en effet si étrange, dans le grand silence des nuits d'hiver, que les âmes simples s'imaginent y voir des envolées diaboliques. La légende

vient de la Vendée, de la Bretagne et d'autres anciennes provinces de France où l'on croit encore que ce vacarme nocturne signale la chevauchée aérienne de seigneurs impies qui s'amusaient à chasser, le dimanche, pendant la grand-messe, et qui, pour leur châtiment, ont été condamnés à courir éternellement dans les airs, la nuit, sous la conduite de leur chef réprouvé qui s'appelait Gallery. (*Les auditeurs se regardent, sceptiques et aussi craintifs.*) ...Nos étudiants en folklore vous apprendraient que cette superstition, que nos ancêtres de France ont apportée chez nous, remonte au moyen âge qui croyait à la Mesnie d'Hellequin, c'est-à-dire à un cortège d'esprits malins ou d'âmes en peine qui, à minuit, traversaient les nuages en faisant un bruit effroyable. Nous retrouvons même cette croyance chez les Égyptiens et les Germains — ce qui prouve que nous ne l'avons pas inventée, mais que les mythes les plus stupides sont aussi les plus indéracinables.

SOUMANDE — Félix nous a pourtant dit qu'il connaît ça, et qu'il l'a courue, lui, la chasse-galerie.

COURPIN (*effronté*) — C'est pas vrai.

SOUMANDE (*en appelant aux autres*) — Hein, pas vrai ? C'est pas vrai qu'il nous a dit qu'il connaissait ça ? Sacré menteur !

LE PRÊTRE (*pacificateur*) — Félix a pu vous dire qu'il a entendu des histoires de chasse-galerie, comme tous nos coureurs de bois. Mais soyez bien certains que personne ne l'a jamais courue, si ce n'est des ivrognes qui y ont pris part, dans leur délire.

FRIBAULT (*à Courpin*) — Tu nous as pas dit que c'est après une brosse que t'a couru la chasse-galerie.

COURPIN — Je vous ai rien dit, pantoute.

GUILLET — Maudit menteur !

LE PRÊTRE — C'est une simple superstition, comme nos ancêtres en ont apporté tant d'autres de leur pays d'origine. Et, tout naturellement, nos forestiers et voyageurs ont imaginé que

la chasse-galerie se pratique dans un canot d'écorce, avec des sacripants qui ont vendu leur âme au diable et que conduit Béalzébuch en personne... Mes chers enfants, pensez-vous bonnement que le démon n'a rien d'autre chose à faire que de vous mener voir vos blondes dans un canot volant au-dessus du bois ?

TESSON — Ça empêche pas que Félix a fait lui-même ce voyage des airs en canot, et qu'il a appris du vieux Desrameaux les mots qu'il faut...

LE PRÊTRE — Le vieux Desrameaux — que Dieu ait son âme ! — était un mécréant qui voyait bien des choses dans sa bouteille, après l'avoir vidée. C'est idiot, cette histoire de chasse-galerie, et je vous défie bien, vous tous, avec l'aide du démon, de faire lever d'un pouce du sol cette embarcation qui est là. Allons ! remplacez bien vite le canot dans sa remise, et venez vous confesser de vous être laissés induire en tentation. Le Petit Jésus vous pardonnera parce que c'est Noël, parce que vous êtes des innocents et que vous n'y mettez pas de malice. Bâissez-moi bien vite un confessionnal, là, dans le coin, avec vos couvertes. Ensuite, nous allons célébrer la messe, comme au village, et je vais vous communier tous les sept. De même, au lieu de fêter la Noël avec le diable, vous allez passer cette belle fête en chrétiens, et ça vous fera plus de bien.

QUELQUES-UNS (*amusés de la tournure imprévue des choses*) — C'est correct. (*En vitesse, les hommes tendent des couvertures de laine pour en former une alcôve dans l'encoignure de gauche, au fond de la scène.*)

LE PRÊTRE (*à Courpin*) — C'est toi, Félix, qui leur a donné, paraît-il, l'idée de cette équipée satanique. Tu devrais donc passer le premier à confesse, pour leur donner maintenant le bon exemple.

COURPIN — Non, merci.

LE PRÊTRE — A ton aise. Je te l'ai dit, nous sommes dans un pays libre, et la religion ne contraint personne. Le bon Dieu

ne demande que de la bonne volonté. (*Le prêtre tire de sa valise-chapelle les objets du culte ; il revêt son surplis et son étole.*) Vous autres, pendant que je vais confesser les hommes de bonne volonté, vous allez préparer mon autel, là, sur la table. (*Le prêtre va s'installer au fond du confessionnal improvisé, à l'entrée duquel Fribault et Soumande sont déjà agenouillés. Guillet, Quénard et Laignel tirent la table en avant de la scène, du côté droit, et aménagent l'autel de fortune : un crucifix, deux cierges, le missel, le tabernacle portatif. Tesson est allé dehors et revient avec des rameaux de cèdre et de sapin dont il décore l'autel. Guillet et Laignel vont passer à confesse, et disent à Courpin, qui est allé s'asseoir dans son coin :*)

GUILLET — Fais comme nous autres, Félix.

COURPIN — Toé, sacre-moé la paix.

LAIGNEL — I' t' mangera pas.

SOUMANDE (*qui est sorti du confessionnal, à Courpin*) — Ton histoire, il la connaît d'avance. (*Soumande remplace, aux préparatifs de l'autel, Quénard qui va à son tour au confessionnal.*) Tu vas avoir l'air fin de rester tout seul dans ton coin, pour la messe de minuit. (*Courpin reste songeur, sur sa chaise, et ne répond pas.*)

GUILLET (*sortant du confessionnal*) — C'est vite fait, avec ce vicaire-là. Trois *Pater* et trois *Ave*, et nous v'là clairs.

SOUMANDE — C'est vite fait quand on a rien que des sacres à confesser. Mais Félix a peur de lui tomber dans les pattes et de recevoir une rôdeuse de pénitence.

COURPIN (*s'efforçant de rire*) — Peur de ce petit vicaire ! Qu'il ôte seulement sa soutane, et avec mon petit doigt je l'écrase en poussière. (*Tesson sort à son tour. Le prêtre paraît à l'entrée du confessionnal et fait signe à Félix.*)

LE PRÊTRE (*à Courpin*) — Félix, mon ami, viens un peu par ici que je te dise un mot. (*Courpin se lève en hésitant et entre au*

confessionnal, pendant que les autres se regardent en souriant de voir Courpin soudainement soumis.)

SOUMANDE (à voix discrète) — J'aime autant que ça finisse de même, moé.

GUILLET — Moé itou. Avec ses manigances, ce sacré Félix aurait fini par nous faire casser le cou, ben sûr.

TESSON — Mais on est pas ben greyé pour chanter la messe dans notre chantier.

QUÉNARD — On doit être capable, à toute notre gang, de chanter *Nouvelle agréable*.

LAIGNEL — Et Ça bergers, assemblons-nous, et même *Il est né, le divin Enfant*.

QUÉNARD (*allant retirer l'accordéon qu'il avait serré sous son matelas*) — Et si le vicaire veut un peu de musique, on pourra y jouer quelques *tunes*.

FRIBAULT — Pour bien faire, il nous faudrait une crèche avec un Enfant-Jésus. (*Il va à la cuisine, et en rapporte une boîte de bois, vide.*) Toé, Tesson, va à l'écurie chercher de la paille. (*Pendant que Fribault installe la boîte à côté de la table, Tesson revient avec une brassée de paille, dont il remplit la boîte.*)

SOUMANDE — Mais où allez-vous prendre un Enfant-Jésus?

GUILLET — Si j'avais eu le temps, j'en aurais gossé un, sans misère. En tout cas, ce qu'il faut pour une messe de minuit, c'est une crèche. Eh ben ! en v'là une. (*Courpin sort du confessionnal et va tout doucement se rasseoir sur sa chaise. Les autres le reluquent furtivement, sans oser dire un mot. Le prêtre reparait et sourit d'aise en voyant l'autel aménagé.*)

LE PRÊTRE — Très bien, très bien ! (*Il regarde sa montre.*) Il est tout juste minuit. (*Jovialement solennel*) « Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous !... » A-t-on un servent, au moins, pour la messe ?

LAIGNEL (*avec fierté*) — Moé, j'ai servi d'enfant de chœur tout une hiver, à l'église des Grès.

LE PRÊTRE (*ravi*) — Voyez-vous comme tout s'arrange au service du Bon Dieu.

GUILLET (*hésitant*) — Monsieur le vicaire, ça vous ferait-il de la différence de nous prêter votre crucifix ?

LE PRÊTRE — Ma croix d'oblation ? Mais pour quoi faire ?

GUILLET — Vous voyez, on a une crèche, pour la messe de minuit, avec pas d'Enfant-Jésus pour mettre dedans.

LE PRÊTRE — Ah ! je comprends... (*Il remet son crucifix d'oblat à Guillet qui va le déposer soigneusement dans la crèche.*) Doux Jésus, pardonnez-nous d'associer ce soir votre croix à votre berceau ; mais la candeur de vos adorateurs, au fond des bois, vous en rendra sûrement le poids léger et même agréable.

GUILLET — Ça va le rajeunir, votre Christ, de revenir dans sa crèche.

LE PRÊTRE — C'est parfait. (*Il va à sa valise de missionnaire et déploie, sur des chaises, ses habits sacerdotaux, puis il commence à s'en revêtir pour la messe. Pendant que les hommes viennent s'agenouiller devant l'autel improvisé, le prêtre aperçoit Quénard avec son accordéon.*) Peux-tu nous faire un peu de musique, Éphrem, avec ce bel instrument-là ?

QUÉNARD — Pour dire le vrai, monsieur le vicaire, j'ai monté mon accordéon au chantier pour nous faire danser, mais rien empêche d'en tirer aussi des cantiques, pour la circonstance.

LE PRÊTRE — C'est à merveille ! Sais-tu le *Gloria in excelsis*, par exemple ?

QUÉNARD — On va en essayer un. (*Le prêtre, suivi de Laignel, s'approche de l'autel et commence sa messe. Quénard s'installe sur une chaise avec son accordéon et donne les premières mesures d'un*

Noël populaire que les autres entonnent avec lui, attendris par les remontrances amicales du prêtre et gagnés par la solennité de cette célébration imprévue qui les a tout retournés) :

Les anges, dans nos campagnes,
Ont entonné l'hymne des cieux ;
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux :
Gloria, Gloria in excelsis Deo.

Bergers, pour qui cette fête ?
Quel est l'objet de tous ces chants ?
Quel vainqueur, quelle conquête,
Mérite ces cris triomphants :
Gloria, Gloria in excelsis Deo.

Ils annoncent la naissance
Du libérateur d'Israël ;
Et, pleins de reconnaissance,
Chantent en ce jour solennel :
Gloria, Gloria in excelsis Deo.

Et le rideau s'abaisse lentement.

LES BOULES DE NEIGE

THE HOUSE OF LORDS

LES BOULES DE NEIGE

Scénario cinématographique

Il est vrai que l'histoire est datée d'il y a plus de soixante ans, époque où les chaînes de la conscience et les délicatesses de la sensibilité étaient des ornements auxquels on tenait, et d'où naissaient de subtiles et délicieuses tortures...

ROBERT KEMP, critique du roman de Jacques Vivent, *Olivier ou le Refus passionné* (1953).

PERSONNAGES

FLORANDEAU	38 ans
LE DOCTEUR BEAUGY	35 ans
PRÉVAIR	34 ans
HENRI HARBOIS	25 ans
LE PÈRE BARABÉ	65 ans
SAULMIERS	30 ans
ANDRYEUX	30 ans
BEAUGY PÈRE	75 ans
HARBOIS PÈRE	70 ans
PIERROT	14 ans
NINI SAULMIERS	27 ans
SIMONE BEAUGY	26 ans
ALINE HARBOIS	25 ans
MME PRÉVAIR, née HARBOIS	29 ans
MME DES IRIS	30 ans — ou 40 ans
LA MÈRE BARABÉ	58 ans
XAVIER et deux autres aides du Père Barabé	30 à 40 ans
UNE POULE DU CHAT-BLANC	25 ans
UN GARÇON DU MÊME CABARET	45 ans
BAPTISTINE et d'autres enfants d'école, garçons et fillettes	de 8 à 12 ans
La scène se passe à Varennes et à Montréal vers le commencement du siècle.	

NOTE GÉNÉRALE POUR LA MISE EN SCÈNE

Les « Boules de neige » sont d'abord une étude des mœurs de la bourgeoisie canadienne-française au début de ce XXe siècle, avec un aperçu des paysans d'origine normande, dont les générations se succèdent depuis trois cents ans sur les terres qui environnent Montréal.

Tout en maintenant la trame émouvante et même dramatique de cette pièce sociale, l'interprétation cinématographique pourra, et devra même en amplifier les éléments paysagistes, et apporter ainsi un attrait de nouveauté aux auditoires auxquels la nature canadienne est encore inconnue. On pourrait donc arranger facilement le dialogue pour qu'il nous conduise devant les sites les plus caractéristiques du pays : Gaspé et son Rocher-Percé, les fiords du Saguenay, le dédale des Mille-Isles, une tempête de neige dans la montagne ou la forêt, une érablière où les paysans se procurent leur provision de sucre, etc.

Pour commencer, et comme prologue, on pourrait donner une vue aérienne de Montréal, de son vaste port, des ponts qui traversent l'immense fleuve, en enjambant l'île Sainte-Hélène ; puis de la rive sud, en survolant les villages riverains de Longueuil et de Boucherville, pour s'arrêter à Varennes où l'action va s'engager.

1. A Varennes, extérieur de maraîchers à l'aise, qui pour la villégiature prennent quelques citadins en pension. 8 heures du matin. Fin juillet.

A droite, vieille maison (de lignes normandes) de pierres blanches avec appentis devenu le logement des propriétaires, pour l'été ; persiennes closes ; véranda basse, envahie par le houblon. Un long banc rustique recouvert d'une charmile. Un puits badigeonné de chaux. Sur la pelouse, à gauche, un jeu de croquet.

Au premier plan, le Chemin du Roy et une clôture de lattis, avec barrière qui sépare la maison du chemin.

2. En perspective panoramique, des champs où des paysans récoltent le foin ; à gauche ou à droite, un ancien « moulin banal » qui rappelle le régime français (comme on en voit encore à Varennes, à Verchères et à Contrecoeur) et, tout au fond, le vaste Saint-Laurent.

3. Un attelage de bœufs traverse la scène, conduit par un paysan qui chantonne langoureusement : « J'ai cueilli la belle rose » ; et l'appareil le suit quelques moments en travelling latéral.

4. Quelques paysans passent à pied sur la route, revenant du marché.

5. Après avoir lentement panoramiqué le paysage, l'appareil s'arrête sur l'appentis d'où va bientôt sortir la mère Barabé.

6. Pierrot paraît sur le chemin, un panier de cerises au bras. En marchant, il chante allègrement « Au bois du rossignolet » ou « Si mon moine voulait danser ».

7. GROS PLAN. — *Pierrot s'arrête à la barrière et crie :*

PIERROT — Des c'risés, 'jourd'hui, m'ame Barabé, des c'risés ?

Personne ne répondant, Pierrot élève la voix :

PIERROT — Des c'risés, m'ame Barabé ?

8. *La mère Barabé sort précipitamment de l'appentis.*

LA MÈRE BARABÉ — Veux-tu pas crier si fort, p'tit bouingre ! Tu sais bien qu'y a des gens d' la ville icite.

PIERROT — Voulez-vous des c'risés, toujours ? C'est les premières au village.

LA MÈRE BARABÉ (*à part*) — C'est vrai qu' les nôtres s'ront pas rouges avant huit jours. (*A Pierrot*) Apporte-moi ça.

9. *Pierrot franchit la barrière et s'avance vers l'appentis.*

LA MÈRE BARABÉ (*pour marchander*) — Elles sont pas ben belles, tes c'risés. Combien qu' tu vends ça ?

PIERROT — Dix cents. (*Prononcer cenne.*)

LA MÈRE BARABÉ — T'as pas honte ! T'en n'as pas pour cinq cents !

PIERROT — Eh ben ! donnez-moi cinq cents ; ça f'ra correct.

LA MÈRE BARABÉ — C'est bon.

10. *Elle rentre dans l'appentis pour y chercher une terrine. Pierrot mange quelques cerises. La mère Barabé reparaît et transvide les cerises du panier de Pierrot dans sa terrine.*

LA MÈRE BARABÉ — Mon vieux te paiera quand i' s'ra rev'nu du marché.

PIERROT (*prévoyant*) — Vous me doirez cinq cents.

LA MÈRE BARABÉ — On te doira rien en tout'. Tu repasseras à midi et tu seras payé. Les Barabé, ça doit rien à personne, Dieu merci !

11. *Pierrot reprend le Chemin du Roy, et s'éloigne en criant :*

PIERROT — Ben sûr, à midi ; pas d' blague, m'ame Barabé !

LA MÈRE BARABÉ — Veux-tu ben t' taire ! Quand on t' dit qu' tu s'ras payé ! As-tu peur qu'on s' sauve aux États avec ton cinq cents ?

PIERROT — C'est correct. A midi.

12. *Pierrot disparaît.*

13. *La mère Barabé s'apprête à rentrer dans l'appentis.*

LA MÈRE BARABÉ — Ah, l'infâme ! Ce Pierrot finira par réveiller nos gens.

14. *Prévoir ouvre une persienne de sa chambre, et on le voit terminer le nœud de sa cravate.*

PRÉVAIR — On ne dort plus, m'ame Barabé ; on est debout, et si vous avez quelque chose à nous faire grignoter, nous ne vous ferons pas attendre.

LA MÈRE BARABÉ — Oui, à la minute. (*Sèchement*) Vous avez bien dormi ?

PRÉVAIR — Oui, merci, m'ame Barabé. (*Il disparaît.*)

15. *L'appareil se rapproche de la mère Barabé. Elle s'assure que Prévoir n'est plus à la fenêtre.*

LA MÈRE BARABÉ — On doit sûrement dormir quand on s'couche à des heures pareilles !

16. *Elle dépose sa terrine de cerises sur le banc rustique et se dispose à puiser de l'eau du puits, en disant :*

— C'est scandalisant !... Ça rentre à des minuit ; ça court la galipote ; ça ravaude que tout le village prendra betôt not' maison pour une vraie hôtel !

17. *La mère Barabé a puisé un seau d'eau du puits et rentre dans son appentis.*

18. ENCHAÎNEMENT — Intérieur de l'appentis des Barabé. Poêle de fonte à trois ponts. Table à manger pour six personnes ; dans un coin la huche à pain ; près de la porte d'entrée le banc aux seaux ; une grande armoire, des chaises, un rouet ; au mur un grand portrait de Léon XIII, un grand portrait de Sir Wilfrid Laurier et un calendrier-réclame d'une fabrique d'instruments aratoires, montrant le mois de juillet.

19. *Comme la mère Barabé pose le seau d'eau sur le banc, le père Barabé entre, revenant du marché, avec deux grands paniers vides au bras.*

LE PÈRE BARABÉ — Les légumes se sont mal vendus, à matin, ma femme... Le marché est mauvais sans bon sens ; ç'a l'air d'un sort.

LA MÈRE BARABÉ (*bougonnant*) — J' le connais, moé, l' sort qui fait que l' marché est mauvais... L' marché est pas si mauvais qu' celui qu' t' as fait de louer not' maison à ces gens de la ville qui sont en train d' nous faire passer quasiment pour leu's pareils...

20. *La mère Barabé se rapproche de Barabé, et, GROS PLAN, lui parle dans les yeux :*

— Veux-tu que j' te dise, une sainte fois ? T'es trop bon, t'es trop mou... Quand l' village aura dit son mot, i' s'ra p'us temps.

LE PÈRE BARABÉ (*doux*) — Qu'est-ce que t'as encore, voyons ! (*Il va l'embrasser ; elle le repousse.*)

LA MÈRE BARABÉ — J'ai que c'est scandalisant d'héberger c'monde-là.

LE PÈRE BARABÉ — Ma pauv' femme, faut ben comprendre qu' les gens d' la ville qui viennent passer les chaleurs à la campagne ne sont pas pour se coucher à huit heures et se lever avant le soleil... Eh, eh ! ça leur z'aviendrait pas gros, non plus !

LA MÈRE BARABÉ — Gageons qu' tu voudrais t' voir à leu' place !

LE PÈRE BARABÉ — Non, ma femme. Mais faut s' faire des raisons, j' te dis. Ces pauv'es gens, i' sont si fiers d' voir une vraie rivière avec des vrais arbres qu'i's peuvent pas s' décider à s' coucher quand y trouvent tout ça.

LA MÈRE BARABÉ — Et pis i's vont danser tous les soirs !

LE PÈRE BARABÉ — S'i's profitaient pas d' leu' bon temps, faudrait donc qu'i's soyent bêtes à manger du foin.

LA MÈRE BARABÉ — Pis, la p'tite Aline rencontre des garçons qui viennent la r'conduire, comme de raison, et qui jasant à la noirceur pendant des heures et pis des heures. Les voisins l'ont vue, comme je l'ai vue... Quoi 'ce qu'on dit pas encore ?

LE PÈRE BARABÉ (*gravement*) — Ah, ma femme, faut pas dire des mauvaisetés !

21. *La mère Barabé prétend ne pas s'en laisser remonter :*

LA MÈRE BARABÉ — A cause ?

LE PÈRE BARABÉ — A cause que c'est ben dangereux, ces racontages-là. On sait jamais comment ça finit.

22. *La mère Barabé s'emporte :*

LA MÈRE BARABÉ — Dangereux, dangereux !... Ça empêche toujours pas...

23. *Pour modérer sa femme, le père Barabé indique la porte qui donne sur l'appartement des Prévair.*

LE PÈRE BARABÉ — Parle pas si fort, Adèle, j' t'en prie ; parle pas si fort !

LA MÈRE BARABÉ (*baissant le ton*) — Tu sais c' qu'elle nous a dit, mam'selle Nini, celle arrivée chez les Dupras ?

LE PÈRE BARABÉ — Mam'selle Nini ! Moé, j' pense que c'te voisine-là aime pas nos pensionnaires gros comme son cœur, et qu'elle a la langue ben pendue, itou.

LA MÈRE BARABÉ (*péremptoire*) — C't'une fille d' la ville. I' paraît même qu'a vient de l'Amérique. (*Un moment.*) T' rappelles-tu du garçon d' Pierre Bijeau ? C'était un bon jeune homme, pas buveux, pas rôdailleux, un premier caractère. Il rencontre au pique-nique une donzelle de Morial, qui y en a fait accraire plein son bonnet, comme de raison. Pour dire comme on dit, i' la courtise, puis i' s'engage avec elle. I' l'aimait comme un fou.

LE PÈRE BARABÉ — Oui, c'était toute sa pensée. A l'entendre, elle était pas dorée su' tranches, pis c'est juste.

LA MÈRE BARABÉ — Pour lors, le père du fiston s'avise de courir pour la bedocherie, ce qui d'vait ben z'y rapporter cent belles piastres par année. Mais la belle jaspine qu'elle n' veut pas d'venir la bru d'un bedeau. Et elle plante là le fiancé qui quitte la maison paternelle et va s'engager à Morial, trimer comme un esclave, se désâmer, pour voir la princesse de ses songes se traîner avec un tas de bons à rien. Et l' gas s'a mis à boire.

LE PÈRE BARABÉ — C'est ben d' valeur ! (*Il tente une carresse.*) Heureusement qu' toutes les femmes sont pas pareilles !

LA MÈRE BARABÉ (*s'esquivant*) — Quasiment.

LE PÈRE BARABÉ — Dans tous les cas, tu devrais pas craire c' que rapporte mam'selle Nini.

LA MÈRE BARABÉ — Ça empêche pas qu' Nini a vu Aline toute seule su' la rivière avec M. Florandean, à la brunante, tandis — à ce qu'i' paraît — qu'elle doit marier l' docteur Beaugy qui vient la voir à Varennes. (*Un moment.*) I' paraît qu'i' va pas à la messe, c' docteur-là ?

LE PÈRE BARABÉ — Où as-tu pris ça, encore ?

LA MÈRE BARABÉ — I's m' l'ont dit.

LE PÈRE BARABÉ — C'est toujours pas d' nos affaires, peut-être.

LA MÈRE BARABÉ — Non, c'est pas peut-être ; et si c'est pas peut-être, c'est que c'est ben sûr que j' vas pas laisser dire qu'on loge du monde de même. Ma foi du bon Dieu, t'entends rien et tu vois pus grand chose ; tes yeux baissent, vieux, et tu devras betôt te gréyer de lunettes...

25. *Barabé fait des gestes pour modérer sa femme.*

26. *ENCHAÎNEMENT* — *L'appareil expose une autre façade de la maison des Barabé, de façon à montrer en plein la véranda et la pelouse qui sépare la maison du grand chemin. Prévair est sorti sur la véranda, et appelle :*

PRÉVAIR — Eh ! Mère Barabé.

27. *Mais c'est Barabé qui sort de l'appentis.*

LE PÈRE BARABÉ — Bonjour, monsieur Prévair.

PRÉVAIR — Ça va comme vous voulez, ce matin ?

LE PÈRE BARABÉ (*malin*) — Pas juste comme on voudrait... Eh, eh ! ça irait trop ! Mais on n'a pas à se plaindre. Et vous, vous avez bien dormi ? Belle journée, aujourd'hui ?

PRÉVAIR — N'est-ce pas ?

28. *La mère Barabé est sortie de l'apprentis et lance à Prévair un regard soupçonneux.*

LE PÈRE BARABÉ — M'ame Prévair est-elle fatiguée ? Sans reproche, vous êtes rev'nus pas mal tard hier à soir.

LA MÈRE BARABÉ (*à part*) — Pour ne pas dire à matin.

PRÉVAIR (*à Barabé*) — Je l'attends pour prendre notre café. Ce sera bientôt prêt, m'ame Barabé ?

29. *Prévair rentre dans la maison en sifflotant une phrase du Credo du Paysan.*

LE PÈRE BARABÉ (*bas à sa femme*) — Tâche de pas t' montrer chétive, tu m'entends. J' vas arranger ça.

30. *La mère Barabé rentre à l'apprentis ; Barabé prend la terrine de cerises que sa femme avait déposée sur le banc rustique ; et il va rentrer aussi dans l'apprentis. Mais Aline est sortie et a vu Barabé prendre la terrine de cerises.*

(*Afin de rendre plausible l'erreur que Barabé va commettre, et qui va nouer toute la situation, Aline doit être à peu près de la même taille que sa sœur, Madame Prévair, et elles doivent porter toutes deux des corsages de même couleur.*)

ALINE — Oh, les belles cerises !

31. *Aline descend de la véranda, s'approche vivement de Barabé et prend quelques cerises.*

LE PÈRE BARABÉ — Prenez, prenez, mam'selle Aline, et quand i' en aura pus, i' en aura encore.

32. *Aline prend une poignée de cerises ; Barabé disparaît dans l'apprentis. Prévair est reparu sur la véranda.*

ALINE — Qu'elles sont belles ! On dirait des fruits artificiels !

PRÉVAIR (*moqueur*) — Pour garnir un chapeau, n'est-ce pas ?

33. *Aline est frappée de l'heureuse suggestion de Prévair ; après un moment de réflexion, elle se lève vivement, et dit à Prévair :*

ALINE — Merci de l'idée.

34. *Aline va rentrer dans la maison quand elle rencontre Mme Prévair qui en sort.*

ALINE — Bonjour, Éveline.

35. *Aline rentre vivement.*

36. *Prévair s'est assis sur le banc rustique et Mme Prévair, encore lourde de sommeil, va s'installer sur ses genoux et lui parle dans le cou.*

MADAME PRÉVAIR — M'endors... Tu sais que ça n'a aucun sens de se lever aussi tôt.

37. *Aline reparaît en GROS PLAN, avec un large chapeau de paille d'Italie. Elle s'installe sur une marche de la véranda, défait la garniture de ruban de son chapeau pour la remplacer par des cerises. L'appareil montre bien le travail auquel Aline s'applique pendant la conversation de Prévair et de sa femme.*

PRÉVAIR (à sa femme) — Tu as trop dansé hier au soir, Éveline, c'est ce qui te rend si lasse ce matin.

MADAME PRÉVAIR — Quel danseur enragé que M. Saulmiers !

PRÉVAIR — Je suis sur le point d'y mettre le holà, tu sais.

MADAME PRÉVAIR — Jaloux.

PRÉVAIR — Au fait, rien ne te pressait de sortir du lit, (*Il l'embrasse tout bas*) petite paresseuse.

MADAME PRÉVAIR — Tu dirais encore que je ne suis pas là pour t'embrasser quand tu pars. Tu me l'as déjà reproché deux fois depuis notre arrivée à Varennes.

PRÉVAIR — Deux fois en un mois, ce n'est pas excessif.

MADAME PRÉVAIR — Dire qu'il y a déjà un mois que nous sommes ici.

PRÉVAIR — L'éternité avance, et l'on n'y songe point !

38. *Aline se lève, triomphante, descend de la véranda, en montrant son ouvrage aux Prévair.*

ALINE — Ceux qui diront que je ne sais pas garnir un chapeau...

PRÉVAIR — ...viendront me demander de vos nouvelles. Il sera charmant, votre chapeau de cerises.

MADAME PRÉVAIR (*pas très bien réveillée*) — Tu as des doigts de fée, petite sœur.

PRÉVAIR (*à Aline qui s'est remise à arranger son chapeau et n'entend plus ce que Prévair lui dit*) — Votre fiancé ne redoutera pas que vos chapeaux le ruinent... Savez-vous que ces natures mortes, que vous exhibez sur vos têtes, servent parfois d'épouvantails à d'excellents garçons susceptibles de devenir des modèles d'époux ?

39. *Aline n'entend rien.*

MADAME PRÉVAIR (*à son mari*) — C'est pour moi que tu dis cela ?

PRÉVAIR — Chut ! Ne parle pas ; tu risquerais de te réveiller. Dodo, dodo...

40. *Prévair berce sa femme sur ses genoux.*

ALINE (*balbutiant*) — Dans trois mois je serai mariée.

PRÉVAIR — Pauvre petite condamnée au bonheur !... L'aimez-vous, au moins, votre fiancé ?

41. *Aline, toujours à sa garniture, ne répond rien. Prévair hausse les épaules.*

PRÉVAIR — Une femme occupée à sa parure n'entend rien, pas même l'amour. O puissance des colifichets ! Ces bouts de ruban, pour eux les femmes vivent.

MADAME PRÉVAIR (*bâillant*) — Et pour eux les hommes meurent.

42. *Aline a enfin terminé la garniture de son chapeau. Elle le dépose sur une chaise de la véranda et redescend. Prévair regarde à sa montre-bracelet.*

PRÉVAIR — Toujours en retard, ces vieux Barabé !

ALINE (*à Prévair*) — Quand le docteur viendra-t-il à Varennes ?

PRÉVAIR — Beaugy ? Il viendra demain, comme tous les samedis, vous le savez bien. Rien n'est régulier comme les amoureux. Vous verrez qu'on finira par en fabriquer des horloges.

MADAME PRÉVAIR (*toujours sur les genoux de son mari, à mi-voix*) — À remontoir.

PRÉVAIR (*à sa femme*) — Chut !

ALINE — J'ai faim, moi. Vous avez beau dire, l'éternité n'avance pas vite avant les repas.

PRÉVAIR (*appelant*) — Père Barabé, ma belle-sœur est en train de mourir de faim... Au secours !

43. *Barabé paraît à la porte de l'appentis.*

LE PÈRE BARABÉ — Découragez-vous pas, ça va être betôt paré.

44. *Aline se coiffe de son chapeau et s'approche de Barabé.*

ALINE — M'sieu Barabé, comment trouvez-vous mon chapeau ?

LE PÈRE BARABÉ (*galant*) — Beau, beau, tout de bon... Vous êtes fraîche comme un jeune cerisier ; ça est pas peut-être et si c'est pas peut-être, c'est que c'est ben sûr !

45. *Barabé, riant, rentre chez lui.*

ALINE (*qui a gardé son chapeau sur sa tête, à Prévair*) — Est-ce vrai qu'il est joli, mon chapeau, monsieur mon beau-frère ?

PRÉVAIR (*qui commence à être impatienté*) — Je vous l'ai dit, il est charmant. Vous le ferez voir au docteur afin de lui apprendre comment les jeunes filles de nos jours savent conserver les fruits.

PRÉVAIR (*changeant de ton, à sa femme*) — Parions que tu n'as pas de paquets pour la ville aujourd'hui.

MADAME PRÉVAIR — Ne parie pas...

PRÉVAIR — Je perdrais... Il me semblait bien.

MADAME PRÉVAIR (*câline*) — Ça t'aurait désappointé de n'en pas avoir, dis-le.

PRÉVAIR — Positivement. Et tu t'appliques à ne pas me désappointer. Tu es adorable. (*Il l'embrasse.*) Tes commissions sont-elles prêtes, au moins ?

MADAME PRÉVAIR — Non.

PRÉVAIR — Vite, alors !

46. *Madame Prévair rentre en courant dans la maison, et Prévair la suit.*

47. L'appareil se déplace un peu pour montrer la barrière de la clôture, où Nini paraît, et pour dégager la pelouse qui sépare, de la barrière du chemin, la maison des Barabé. Puis l'appareil se rapproche de Nini.

(Toilette de Nini : simplement excentrique. Mousseline blanche, un peu décolletée, fendue du haut en bas sur le côté gauche et rejointe par de grosses épines de cenellier. Chapeau blanc garni de feuilles vertes et d'un gros oiseau tenant dans son bec l'extrémité d'un long fichu retombant sur les épaules et faisant le tour du cou, en manière de moustiquaire. Ceinture de feuilles vertes, etc. Cette toilette peut être modernisée à volonté, mais elle doit garder les traits d'excentricité qui provoquent les observations d'Aline et de Nini.)

48. Nini aperçoit Aline qui s'est attardée sur la véranda :

NINI — Bonjour, Aline.

ALINE (sans se retourner) — Tiens ! Nini, bonjour.

49. Aline descend de la véranda pour aller au devant de Nini, à la grille.

ALINE — Oh ! la jolie toilette ! Tu t'attaches avec des épines, à présent ?

NINI — Oui, ma chère, et qui s'y frotte s'y pique.

ALINE — La campagne nous donne des inspirations.

NINI — Tu en fournis la preuve. Quel joli chapeau ! A vrai dire, j'ai pris le modèle de cette tenue de campagne à la dernière exposition de Chicago. *Smart*, hein ?

ALINE — C'est piquant, pour le moins.

Elles rient bruyamment.

ALINE — Mais où vas-tu de si bon matin ?

NINI (embarrassée) — Je tiens à aller moi-même au marché, pour trouver des primeurs, en attendant le courrier qui n'arrive qu'à dix heures. Tiens, j'attends une lettre de M. Vanbard, un charmant garçon que j'ai rencontré avant de quitter Montréal, et dégourdi, je t'assure. Il m'a déjà écrit qu'il se proposait de venir faire une partie de pêche à Varennes, avec son ami Rocamour... Celui-là, ma chère, il faut que je te le présente : un jeune

architecte de grand avenir, et reluisant comme son nom, Alcide Rocamour !

ALINE (*amusée*) — Ça scintille, en effet.

NINI — Ça étincelle, ma chère ! T'entends-tu appeler Madame Rocamour ?

ALINE — Oh ! moi, tu sais, mon nom est tout trouvé.

NINI — Oui, Madame Beaugy... Mais d'ici à ce que tu changes de nom, tu ne devrais pas manquer cette petite partie de pêche, dans les îles de Verchères, à nous quatre. Nous allumerons un feu sur la grève ; nous préparerons la dinette, en vrais Robinsons. C'est amusant comme tout.

ALINE (*avec une joie enfantine*) — Nous ferons cuire notre poisson !

NINI — Oui, si nous en prenons. En tout cas, le soir, nous danserons.

ALINE (*songeuse*) — Tu sais bien que je ne peux pas.

NINI — Pourquoi ? Parce que tu es fiancée ? Ton docteur Beaugy prétend-il te tenir toute la semaine dans une niche, en attendant sa visite du samedi ?

ALINE — Non, mais...

50. *Elles vont s'asseoir sur le banc rustique et l'appareil se rapproche d'elles.*

NINI — Cette campagne de Varennes est déjà si peu drôle ! Si nous repoussons encore les rares distractions qui se présentent ! (*Elles rient...*) Je m'occuperai d'une chaloupe pour notre excursion.

ALINE (*après un moment*) — Quand doit-il se transporter à Varennes, ton Roc-d'Amour ?

NINI — J'attends une lettre aujourd'hui ou demain. Je te préviendrai aussitôt... (*Un moment d'embarras.*) M. Florandean n'est pas encore passé ?

ALINE — Pas encore. (*Voulant savoir.*) Il te plaît, M. Florandean ?

NINI — Il a de l'esprit, et il connaît les femmes, au moins, celui-là.

ALINE — Tu trouves amusant, toi, de tenir tête à un monsieur qui s'y connaît si bien.

NINI — Un expert, c'est embarrassant quelquefois ; il devine trop ce que nous voudrions lui cacher... Mais c'est toujours plus intéressant qu'un autre qui ne devine pas assez.

ALINE — Il a beaucoup voyagé, M. Florandeu ?

NINI — J'ai failli le rencontrer à New-York, l'hiver dernier, chez ma cousine. Tu sais, la *chief operator* du téléphone de Manhattan. Ah ! ce qu'on s'est amusé ! On a dansé jusqu'au matin... On dit qu'il a eu des aventures, M. Florandeu, des aventures sentimentales.

51. *Aline se lève, puis ensuite Nini.*

ALINE (*qui voudrait mieux comprendre*) — Des aventures sentimentales ?

NINI — Oh ! ma chère, tous les hommes doivent y passer plus ou moins. Veux-tu savoir ce que je pense ? Foin d'un homme qui parle d'amour en aveugle ! Je t'assure qu'aux États-Unis, ils n'en parlent pas en aveugles. Ils n'ont pas de temps à perdre.

ALINE — Pourtant, nous les écoutons bien, nous, ces messieurs, sans rien connaître de l'amour.

NINI — Ce n'est pas la même chose ! D'abord, de l'amour, nous en supposons pas mal.

ALINE — Il me semble, à moi, que j'aimerais mieux avoir un mari tout neuf... Penser que son mari a été abordé par un tas de femmes qui savaient comment s'y prendre !... Vrai, ça doit être... ça doit être gênant... (*Elles rient.*)

NINI — Au contraire, rien ne les emballe plus que ces gaucheries-là.

52. *Barabé est sorti et puise un nouveau seau d'eau au puits ; en l'apercevant, Aline et Nini se sont tues, et un peu écartées. Elles reviennent à l'avant-scène dès que Barabé est rentré.*

ALINE — Crois-tu que le docteur Beaugy en ait eu, lui, des aventures sentimentales ?

NINI — Tu sais bien qu'à Montréal toutes les femmes courent

après lui... C'est d'ailleurs un très bon parti... Il paraît que son cabinet de consultations en a vu d'intéressantes...

ALINE — C'est faux.

NINI — Voyons, ma chère, tu sais bien que madame Saguenay...

ALINE — Madame Saguenay ? Elle est mariée.

NINI — Oui, mais son mari n'est pas égoïste : c'est ce qu'on appelle un bon garçon... Pense donc, ma chère, qu'elle l'a décidé à passer l'été à Cacouna, parce que le docteur Beaugy avait l'habitude d'y venir pendant les vacances.

ALINE (*réfléchissant*) — C'est vrai.

NINI — Cette année, elle se venge du docteur sur M. Neuilly... Malheureusement, la ligne est occupée... C'est comme au téléphone.

ALINE (*voulant comprendre*) — La ligne est occupée ?

NINI — Oui, par madame Vignault.

ALINE — En effet, on en parlait l'hiver dernier... On disait que madame Vignault « avait une intimité » avec M. Neuilly... Je me rappelle même les avoir rencontrés ensemble.

NINI — Lui, les yeux lui reluisent aussitôt qu'il aperçoit une robe... (*Très grave.*) Sais-tu qu'il est atteint d'épilepsie ?

ALINE — C'est ça qui ne doit pas être commode !

NINI — Te vois-tu avec un mari sujet à ces affreuses crises de nerfs ? (*Elles rient.*) Et puis, il n'est pas beau, M. Neuilly. Madame Vignault n'a rien de renversant, elle non plus.

ALINE — Mais on la dit très fine.

NINI — Très, très ! On exagère. Elle n'a pas inventé la poudre.

ALINE — La poudre était peut-être inventée quand elle est née. Enfin, la connais-tu ?

NINI — Non. Mais, lui, est très galant. Il ne parle que pour s'écouter ; malgré ça...

ALINE — Et quel flirt, ma chère ! J'ai failli m'y laisser prendre, à la kermesse des Sourdes-Muettes, ce printemps.

NINI — Pas possible !... (*Changeant de ton.*) Ton docteur flirte-t-il ?

ALINE — Lui, non. Mais pourquoi demandes-tu ?

53. *Nini va se rasseoir.*

NINI — Parce que...

ALINE — Quoi ?

NINI — Rien. Enfin, il est possible qu'après avoir butiné une grande variété de fleurs, il soit devenu dyspeptique et recherche maintenant la camomille. Ils sont tous les mêmes, ma chère !

ALINE — Tais-toi, Nini. S'il a demandé ma main...

NINI — Sans doute ! Il est certain que ton fiancé doit t'aimer sérieusement. Mais de là à affirmer qu'il n'a pas eu... enfin, qu'il a moins d'expérience que les autres. Ce serait vraiment le déprécier !

ALINE — Tiens, tu me fais mal... Si je te croyais, je ne sais pas ce que je ferais... Si M. Florandean se conduit de cette façon, ce n'est pas une raison pour croire...

NINI — M. Florandean recherche la variété, comme tous les autres hommes, comme le docteur Beaugy, comme ton beau-frère, comme ton frère Henri.

ALINE — Henri ne pense qu'à toi depuis l'hiver dernier. (*Riant.*) Et si son échec aux examens l'humilie et modère son caquet, il n'espère pas moins se reprendre et te conquérir.

NINI — Ma chère, il est trop jeune !

ALINE — Ainsi, aux dernières nouvelles, c'est M. Florandean qui est le maître de ce petit cœur-là ?

NINI — Bah ! il me conte fleurette. Mais on le dit épris de mademoiselle Beaugy. Ses yeux s'inondent rien que d'en parler... Et il cherche à te faire de l'œil, à toi aussi.

ALINE — A moi ?

NINI — Tu ne t'en es pas aperçue, peut-être. J'ai même entendu dire...

ALINE — Quoi ?

NINI — Que tu le préférerais au docteur Beaugy. (*Elles rient.*) Tu sais, si cela parvient aux oreilles de ton fiancé, lui qui est jaloux à en perdre la tête !

ALINE — C'est insensé, voyons ! Dire que M. Florandeu...

NINI (*insinuante*) — En tout cas, je sais bien, moi, comment il parle de toi. Je sais aussi que tu aimes bien à te promener avec lui sur le fleuve.

ALINE (*protestant*) — Une pauvre petite fois ! Et mon beau-frère m'a assez sermonnée là-dessus !

NINI — Monsieur Sermon !

ALINE — C'est toi qui as fait ce rapport à M. Prévair ? Je t'en remercie.

NINI — C'est en plaisantant que je lui en ai parlé, ma chère. Je sais bien que c'est sans conséquence, et ton beau-frère ne l'a pas pris autrement.

ALINE — Sans doute, mais il l'a répété à sa femme.

NINI — Et c'est ta sœur, bien sûr, qui du même coup a raconté l'histoire des bretelles.

ALINE (*rougissant*) — Quelle histoire de bretelles?...

54. APPARITION GRADUELLE — Un clair de lune sur le Saint-Laurent, en face de Varennes. En perspective, des îles boisées. L'appareil va s'arrêter sur le groupe d'Aline et de Florandeu. Aline est assise à l'arrière d'une chaloupe et s'évente avec son chapeau. Florandeu est aux rames ; il s'essuie le front avec son mouchoir, puis il enlève son veston qu'il place sur un banc de la chaloupe, derrière lui. Il continue à ramer et de nouveau s'éponge le front avec son mouchoir. On a l'impression que la soirée est très chaude. Une barcarolle couvre cette scène muette.

55. Florandeu enlève ses bretelles et les dépose sur le rebord de l'embarcation, côté du public. Il reprend ses rames, et dans une secousse que subit la chaloupe, on voit tomber les bretelles à l'eau. La promenade en bateau s'efface lentement dans un fondu.

56. On retrouve Aline et Nini sur la pelouse des Barabé.

ALINE — Lorsque nous sommes revenus à terre, il s'est aperçu que ses bretelles étaient disparues, qu'elles avaient sans doute glissé à l'eau. C'est tout simple.

NINI (*vipérine*) — Lorsque vous êtes revenus à terre... C'est tout simple, je le vois bien. Il n'y a toujours pas de ma faute si ta sœur a raconté cette histoire toute simple, et si le village fait des cancons de si peu de chose.

ALINE (*s'impatiantant, et accusant Nini*) — Par exemple, ce n'est pas Éveline qui a ajouté que M. Florandeu et moi allions nous baigner dans le fleuve, le soir. Tu sais que c'est faux, archi-faux.

NINI — Les *moon-light swims*, je veux dire les baignades de nuit, c'est le grand chic des plages américaines.

57. *VOLET* — Grande plage américaine, très chic, au clair de lune, avec force baigneuses aussi légèrement vêtues que possible. Dans un grand kiosque voisin qu'on voit au loin, on danse au son d'une rhumba dont les échos parviennent aux baigneuses.

58. *L'appareil fait la revue lente des baigneuses.*

59. *L'appareil revient à la pelouse des Barabé.*

ALINE — C'est une horreur !

NINI (*dissimulant sa gaieté*) — C'est horrible, en effet... Mais entre nous, ta sœur a beaucoup de talent pour l'amplification... Si nous voulions caqueter, nous aussi, nous pourrions dire qu'elle se montre fort empressée auprès de mon frère...

ALINE (*qui commence à en avoir assez*) — Parce que M. Saulmiers lui fournit des livres ?

NINI — Peut-être... Heureusement, nous avons la langue moins longue !

ALINE — Ce n'est toujours pas elle qui a éveillé dans l'esprit des vieux Barabé un soupçon dont elle est la première à souffrir.

NINI — Au fait, ça l'amuse beaucoup, M. Florandeu. Aussitôt que le père Barabé l'aperçoit, il ne le quitte pas du regard... Il craint peut-être que M. Florandeu ne lui aliène l'affection de madame Barabé. (*Elles rient.*)

60. *Par la grille ouverte survient Henri, à bicyclette. Il saute de sa monture et court au puits.*

HENRI — Ouf ! Il fait soif !

NINI — D'où arrivez-vous donc ?

ALINE (à Henri) — Tu es tout essoufflé.

61. *Henri tire de l'eau du puits.*

HENRI — Vous le voyez, je pédale avant que maître Phébus ait embrasé les routes.

NINI — A ces heures matinales, vous apercevrez sans doute des fleurs exquises : les belles du matin.

HENRI — Pas un chat !

NINI — Il n'y a pas à dire, Varennes, c'est désert.

HENRI — C'est Sahara.

62. *Henri boit avidement.*

NINI — A votre santé.

HENRI — Merci. Il me suffit d'ailleurs de passer ces journées tropico-assommantes à travailler comme un faucheur de foin.

NINI — A quoi travaillez-vous donc si ardemment, monsieur Henri ?

HENRI — Hélas ! à mes examens, qu'il me faut reprendre en octobre, à ces satanés examens, vous le savez bien.

NINI — Je vous demande pardon d'avoir ravivé cette douleur.

HENRI — Oh, vous ne ravivez rien du tout... Il n'y a pas de ma faute si je suis malchanceux. Que voulez-vous ? Le favoritisme, les passe-droits... Tenez : Noblais, ignorant comme une brosse, sort avec distinction... Lerouen réussit à copier ses réponses à même son Code découpé et plissé en accordéon dans le fond de ses poches. Rémidon pratique un trou dans le mur de la chambre où les examinateurs se réunissent pour établir les questions de l'examen, et saisit d'avance toutes ces questions... Il a raté son effet, comme on dit au billard, mais son idée était épatante, n'est-ce pas ? Isalmain, lui, inspire de la commisération au jury sous le prétexte fallacieux — vous entendez : fallacieux — qu'il

est soutien de famille. Moussefont, parce qu'il n'a aucun parent... Enfin, c'est à dégouter d'étudier.

ALINE — Après tout, ce n'est qu'un retard de six mois.

HENRI — Six mois de travail abrutissant... Il est vrai qu'une fois avocat, on se repose plus qu'*ad libitum*... Mais croyez-vous qu'il soit aussi facile de reculer de six mois des projets sans qu'ils se démolissent ?

NINI — Comment, M. Henri a des projets ?

HENRI — Oui, mademoiselle.

NINI — De loi ?

HENRI — Non.

ALINE — De mariage, peut-être ?

HENRI (*obsédé par la pensée de ses examens manqués*) — La question du mariage, je la possédais sur le bout de mes doigts... (*Il récite comme une leçon.*) Des obligations, des oppositions, des mesures provisoires, de la filiation des enfants, de la puissance paternelle, de la tutelle, de la curatelle, de l'émancipation, de la communauté de biens, de la communauté de dettes, de l'apport franc et quitte, du préciput, des douaires... Vous entendez : *ad unguem*. Eh bien ! on ne m'en a pas demandé un mot.

ALINE — C'est dommage.

NINI — Vous étiez vraiment préparé au mariage !

HENRI (*à Nini*) — Vous vous moquez, et ça m'équipolle... Mais si aujourd'hui j'étais avocat, vous me plaisanteriez moins.

NINI — Avouez qu'un homme de loi commande plus de respect.

HENRI — Zut !

63. — *Agacé de cette taquinerie, Henri a pris des maillets de croquet sous le perron de la véranda.*

ALINE (*à Nini*) — Tu le taquines trop.

NINI — Quand je te disais qu'il n'est pas aguerri.

HENRI — Venez plutôt faire quelques points de croquet en attendant le déjeuner ; cela vous empêchera de dire des sottises.

64. *Il fait voler une boule.*

HENRI — Sacrés examens !

65. *Il fait voler une autre boule.*

HENRI — Maudit Code !

ALINE — Prends le maillet bleu, Nini. C'est toi qui commences.

HENRI — Que font les Prévair, ce matin ?

ALINE — Ils étaient ici tout à l'heure.

HENRI — Je vais les chercher. Nous allons faire une partie puisqu'on ne déjeune pas.

66. *Henri entre dans la maison.*

NINI — Ma chère Aline, il me faut arriver au marché avant que tout soit enlevé. Je reviens dans dix minutes... (*Fausse sortie.*) Si tu aperçois M. Florandeu avant moi, dis-lui que je voudrais bien lui parler.

67. *Nini franchit la grille et disparaît sur le Chemin du Roy. Aline joue un moment seule.*

68. *M. et Mme Prévair sortent sur la véranda.*

MADAME PRÉVAIR — On dirait que la mère Barabé fait de son mieux pour nous mettre en retard, aujourd'hui.

69. *Henri les attire au croquet.*

ALINE — Venez, vous ferez passer votre impatience par ces arceaux.

HENRI — Où est Nini ? Elle est disparue ?

ALINE — Mais elle va revenir.

PRÉVAIR (à Henri) — A vous le maillet jaune.

HENRI — Naturellement.

PRÉVAIR (à sa femme) — A toi le rouge.

MADAME PRÉVAIR (*capricieuse*) — Moi, je ne joue pas ! J'aime mieux faire la paresse.

70. *Mme Prévair va s'étendre sous la charmille.*

PRÉVAIR (à sa femme) — A ton aise.

71. *Prévair, Henri et Aline commencent à jouer.*

ALINE (à Prévair) — Verrez-vous le docteur Beaugy, aujourd'hui ? Il m'écrit qu'il compte se rendre à Québec prochainement.

72. *Aline tire une lettre de son corsage, lit tout haut : « Chère vous », et la porte à ses lèvres.*

PRÉVAIR (à Aline) — Allons, allons ! vous rêverez ce soir, à la clarté des étoiles.

73. *Aline remet la lettre dans son corsage et joue.*

PRÉVAIR (à Aline) — Vous pensez bien que si le docteur doit aller à Québec, ou ailleurs, il ne partirait pas un samedi. Ses dimanches vous sont garantis... C'est encore l'amour qui assure le mieux l'observance du dimanche.

ALINE — J'ai bien peur de rencontrer quelqu'un avant lui.

PRÉVAIR — On se dispute vos doigts ? A vous de jouer, Henri.

74. *Henri fait partir sa boule.*

ALINE (à Prévair) — Non, mais ce soir sera le septième que je compte les étoiles filantes.

75. *A son tour Prévair fait partir une boule.*

PRÉVAIR (à Aline) — Que diable leur voulez-vous donc, aux étoiles filantes ? Avez-vous envie de filer avec elles ?

76. *Le jeu se poursuit avec le dialogue.*

ALINE — Non, certes ; mais elles prédisent que le premier homme qui me tendra la main, après aujourd'hui, doit en échange obtenir la mienne.

MADAME PRÉVAIR — Les soupirants n'ont qu'à se lever de bonne heure.

ALINE (inquiète) — Et le docteur Beaugy n'arrive que l'après-midi. (*Un temps.*) Avez-vous remarqué comme elles filent, les étoiles, depuis quelques jours ?

PRÉVAIR — Pardi, elles sont faites pour ça.

HENRI — C'est ce qui les distingue de certaines femmes qui se sont engagées à demeurer au foyer conjugal, et qui filent quand même.

77. *Aline roque Henri, et dit :*

ALINE — Tiens, ça t'apprendra à dire du mal des femmes !

HENRI (*à Aline*) — Tu roques ?

ALINE (*à Henri*) — Sans rancune.

78. *Madame Prévair, qui sommeillait sous la charmille, sur-saute sur son banc et crie :*

MADAME PRÉVAIR — Aïe ! une araignée !

HENRI — Araignée du matin : chagrin.

ALINE (*à Prévair*) — Si le docteur est chez lui, aujourd'hui, dites-lui que je meurs d'ennui, et que s'il ne vient pas demain...

79. *Prévair et Henri discutent entre eux une combinaison de croquet, pendant qu'Aline achève de parler :*

ALINE — ...je vais me faire enlever par un paysan. (*Elle chante.*)

C'est une idy-y-y-ylle,
C'est une idylle, et voilà tout :
C'est une idylle dans le goût
De Théocrite ou de Virgile...

MADAME PRÉVAIR — Les églogues sont passées de mode, petite sœur !

ALINE — Quel dommage !

HENRI — Oh ! l'on en voit encore, et l'on en cache davantage !

PRÉVAIR — Seulement, aujourd'hui, on brode tout autre chose que des rimes bucoliques sur les promenades à deux, emmy les blés.

HENRI (*chantonnant*) — Au clair de la lune.

ALINE (*de même*) — Mon ami Pierrot.

PRÉVAIR — Croyez-moi, je vous conseille amicalement de n'en point tenter l'expérience.

MADAME PRÉVAIR — Le temps n'est plus où pastoureaux et pastourelles se juraient fidélité par-devant maître Amour, notaire au pays bleu.

ALINE — Quelle poésie !

HENRI — Mais le monde est si bête !

PRÉVAIR — Le monde est surtout méchant, et il ne prise guère la poésie. Il est donc prudent de maintenir ses rêves dans une honorable prose... Ma chère Aline, vous parlez sans réfléchir.

80. *Prévoir roque la boule d'Henri.*

HENRI (à *Prévoir*) — Vous me roquez tout le temps, moi !

MADAME PRÉVAIR (à son mari) — Tu vois bien qu'Aline badine, voyons !

HENRI — Mais oui, c'est pour rire.

ALINE — Ça m'a passé par la tête. N'en parlons plus ; c'est pour blaguer...

PRÉVAIR — Pour blaguer ! Je sais. Mais une jeune fille ne doit pas blaguer ainsi.

HENRI (à *Aline*) — Voilà le père Sermon qui recommence.

ALINE (*bas à Henri*) — Comme à la ville.

PRÉVAIR — Surtout devant ces paysans qui ne nous connaissent pas.

MADAME PRÉVAIR — Ce qui est certain, c'est que nos rentrées tardives les émerveillent mal.

HENRI — Cette bonne-femme commence à me donner sur les nerfs, à moi.

PRÉVAIR — Les Barabé sont de braves gens : simples comme des élus du ciel ; un peu naïfs, sans doute, mais serviables au possible, d'humeur égale...

MADAME PRÉVAIR — En effet, elle bougonne du matin au soir.

HENRI — Quant à être naïfs, parlons-en !

ALINE — La mère Barabé est allée au village, l'autre soir, et elle nous a vus danser. Elle a particulièrement remarqué Nini avec M. Florandeu. Alors, elle s'est empressée (*entrecoupant de rires son récit*) de rapporter que le cavalier de Nini la serrait tellement que, si son bras avait été un couteau, il l'aurait coupée en deux. (*On rit.*)

HENRI — C'est idiot !

81. *Prévaïr s'est arrêté de jouer et prend un air grave. Henri l'a remarqué, et dit :*

HENRI — Tiens, le beau-frère médite un coup du Nord !

PRÉVAÏR (*à Aline*) — C'est une amie à vous, cette Nini ?

ALINE (*simplement*) — Oui.

PRÉVAÏR — Vous vous y fiez beaucoup ?

ALINE — Je ne sais... Mais pourquoi ces questions ?

PRÉVAÏR — Dans les villégiatures, voyez-vous, on rencontre plus de jeunes filles que de jeunes hommes. La statistique démontre qu'il y avait à Boucherville, l'été dernier, dix-sept jeunes filles et demie pour un cavalier. Dans ces conditions, le joli sexe s'ingénie à tirer à soi le plus possible du veston. Ici, c'est un peu la même chose. Et je vous garantis, Aline, que votre amie Nini n'étale pas seulement vos qualités à ses connaissances.

MADAME PRÉVAÏR (*à son mari*) — D'où tiens-tu cela ?

PRÉVAÏR — N'étant pas avocat...

HENRI — Merci toujours.

PRÉVAÏR — ...je n'ai pas assigné de témoins.

MADAME PRÉVAÏR — Nini accapare M. Florandeu. De quoi se plaint-elle ?

PRÉVAÏR — Elle craint, évidemment, que Florandeu ne lance trop de regards dans le jardin où s'épanouit mademoiselle ma petite belle-sœur.

MADAME PRÉVAÏR (*à Aline*) — De fait, il ne te cache pas qu'il t'admire.

ALINE — Merci, par exemple ! D'ailleurs, je suis fiancée, et il le sait.

HENRI — Nini a raison de croire qu'une fiancée même peut être dangereuse... tant qu'elle n'est pas mariée.

MADAME PRÉVAIR — Et après, donc !

PRÉVAIR — Oui, par le temps qui court, le mari qui a une jolie femme fait bien de surveiller sa propriété. C'est la saison des maraudeurs.

82. *Aline revient au croquet et, pour détourner la conversation :*

ALINE — Mais qui est-ce qui gagne à ce jeu ?

HENRI (à Mme Prévoir) — C'est toujours ton mari. Il est trop heureux au jeu ; une mouche doit voler au-dessus de vos amours.

ALINE — Comme au-dessus des miennes, à ce qu'il paraît. (A Prévoir). Mais, vous savez, je ne serais pas fiancée que M. Florandau aurait besoin de se lever matin.

MADAME PRÉVAIR (à Aline) — Tu as bien raison. Moi, il m'agace, ce M. Florandau, avec son expérience qu'il exhibe à tout propos.

HENRI — Il ne se doute pas encore que l'expérience est souvent la sagesse des imbéciles.

MADAME PRÉVAIR — Ma parole, je crois qu'il blanchit sa moustache pour en imposer aux femmes.

HENRI (à part) — Bravo !

ALINE — Et quel est son état, au juste ?

PRÉVAIR — J'ai cru comprendre qu'il a été régisseur d'une succession anglaise, à laquelle il fit, on ne sait comment, faux bond...

MADAME PRÉVAIR — Après lui avoir fait de bons faux, peut-être.

HENRI (à part) — Ça n'est pas vrai, mais c'est très bien.

ALINE — Nini lui trouve de l'esprit.

PRÉVAIR — De l'esprit, d'avoir floué des héritiers anglais, hum !...

HENRI — S'il a jamais pu flouer quelqu'un, ce qui exige une certaine habileté. A moi, il me fait l'effet d'être en gélatine, et capable seulement de commettre des phrases.

ALINE — Nini déclare que c'est un ange.

MADAME PRÉVAIR — Un ange mal léché...

83. *La mère Barabé paraît sur la véranda et crie à la compagnie :*

LA MÈRE BARABÉ — La table est parée.

HENRI — Ouf ! ça n'est pas trop tôt !

LA MÈRE BARABÉ — Si vous voulez venir manger.

84. *Prévaire et sa femme prennent les devants.*

85. *Henri dit un mot à l'oreille d'Aline qui s'essuie les yeux.*

MADAME PRÉVAIR — Tu viens, Aline ?

ALINE — Non.

86. *La mère Barabé s'attarde à enlever des feuilles sèches au houblon de la véranda.*

87. *Henri entre dans la maison, à la suite de Prévaire et de sa femme.*

HENRI — Tant pis ! Quand il y en a pour quatre, il y en a pour trois.

ALINE — J'ai déjeuné, moi. Je n'ai jamais autant mangé de reproches...

88. *Aline reste un moment seule sur la scène. Nini reparaît à la grille et s'approche d'Aline.*

NINI — Qu'est-ce que tu as, Aline ?

89. *Sans répondre à la question, Aline prend Nini par le bras et l'amène à l'avant de la scène, pour l'éloigner de la maison où l'on pourrait entendre ce qu'elle a à dire à Nini.*

ALINE — Aimes-tu M. Florandau ?

NINI (*prise au dépourvu*) — Moi ?... Pourquoi me demandes-tu cela ?

ALINE — Parce que je veux que tu te mettes bien dans la tête que, moi, je le trouve stupide, que je suis fiancée au docteur Beaugy, et que, par conséquent, tu n'as pas à craindre que je t'enlève ce beau parleur.

NINI (*un peu décontenancée*) — Comment ! mais je ne comprends pas... C'est à moi !...

ALINE — Je veux enfin te dire que tu n'as nullement besoin de recourir aux moyens que tu emploies.

NINI — Moi, ma chère ! Au contraire... Sois assurée...

90. *EN GROS PLAN, Florandean est depuis un moment à la grille du chemin.*

(*Il porte un costume de villégiature : pantalon et souliers blancs, chemise blanche, molle ; veston bleu marine et panama.*) *L'appareil a reculé pour embrasser de nouveau les autres personnages.*

91. *Florandean tousse afin d'attirer l'attention. Aline et Nini se retournent et l'aperçoivent. Nini salue.*

ALINE — Mes compliments, monsieur Florandean ; c'est gentil d'écouter ainsi les conversations.

92. *Aline rentre brusquement dans la maison.*

NINI (*à Aline qui ferme la porte derrière elle*) — Je reviendrai tout à l'heure.

FLORANDEAU — Oh, oh ! l'humeur est mauvaise ce matin ! C'est la règle. Il n'y a pas de femme parfaitement accueillante avant midi. Heureusement, l'après-midi les fait sourire, et le soir nous les apporte exquises.

NINI — Cela vous contrarie qu'Aline soit rentrée.

FLORANDEAU — Comment donc ! (*Changeant de ton*) Prévair est parti ?

NINI — Je l'ignore. (*Embarrassée*) Je venais voir M. Barabé.

93. *La mère Barabé est restée derrière le houblon de la véranda et a suivi en cachette la conversation de Florandean et de Nini.*

NINI — M. Prévair n'est pas parti pour la ville, m'ame Barabé ?

LA MÈRE BARABÉ — Non, i's sont après manger.

NINI (*à la mère Barabé*) — M. Barabé est ici, lui ?

LA MÈRE BARABÉ (*avec méfiance*) — Est-ce que vous voulez le voir ?

NINI — Oui, je voudrais qu'il nous procure une chaloupe pour un pique-nique à Verchères.

LA MÈRE BARABÉ (*soupçonneuse*) — A Verchères... Espérez.

94. *La mère Barabé va à l'appentis, en ouvre la porte et appelle son mari :*

LA MÈRE BARABÉ — Vieux !

95. *Elle rentre chez elle et Barabé paraît.*

NINI — M'sieu Barabé, pouvez-vous nous procurer une chaloupe pour demain, ou après-demain ?

LE PÈRE BARABÉ — Une chaloupe, une chaloupe... J' sais bonnement pas. P't être ben qu' m'ame Prévair aura besoin d' la mienne. Enfin j' tâcherai, j' tâcherai.

NINI — Merci, m'sieu Barabé.

97. *Nini va remonter vers la grille d'où Florandean n'a cessé de l'observer. Barabé la retient d'un signe et la ramène au premier plan.*

LE PÈRE BARABÉ (*confidentiellement*) — Mam'selle Nini, (*avec beaucoup d'hésitation*) y a pas mal longtemps que j' veux vous demander ça, pa'c' que, voyez-vous, j' peux pas l' craire...

NINI — Quoi donc, m'sieu Barabé ?

LE PÈRE BARABÉ — C' t'y vrai que mam'selle Aline, c'est pas une fille... comme i' faut ?

NINI — Oh ! m'sieu Barabé, Aline est ma meilleure amie !

LE PÈRE BARABÉ — Oui, j' sais ben, mam'selle Nini, j' sais ben... Mais qu'elle s'rait presque ment « flirt » comme vous dites... un p'tit brin frôleuse... tant seulement pour en faire accraire, j'comprends ça... Mais on dit tant d'affaires !

NINI (*impuissante à contenir son amusement*) — Mais où avez-vous pris ça, m'sieu Barabé ?

LE PÈRE BARABÉ — C'est vous qu'auriez dit à la femme qu'vous l'auriez vue s'amuser avec M. Florandau, pas plus tard qu' l'aut' soir. Et vous comprenez qu' ça peut pas faire comme ça, mam'selle Nini.

NINI (*s'amusant des scrupules du vieux Barabé*) — Oh ! oh ! paraît donc qu' vous êtes tant seulement escrupuleux, à Varennes !

98. Nini éclate de rire et se retourne vers Florandau. Le Père Barabé est rentré.

99. Florandau descend vers Nini. L'appareil se rapproche d'eux.

FLORANDEAU — Ma parole, ce vieillard vous fait la cour !

NINI (*s'esclaffant*) — Que c'est drôle !

FLORANDEAU — Qu'y a-t-il donc de si risible ?

NINI — Je vous raconterai cela.

FLORANDEAU — Et Prévair, que fait-il ? Il finira par manquer son train.

NINI — Mon frère, qui ne manque jamais son train, ne passera pas avant cinq minutes... Vous prenez de l'avance, vous.

FLORANDEAU — C'est plus prudent.

NINI — Et c'est aussi plus sûr pour trouver l'occasion de jaser avec Aline.

FLORANDEAU — Avec Aline, une fillette que j'aurais pu faire sauter sur mes genoux !

100. Florandau s'est peu à peu rapproché de Nini, vers la maison.

NINI — Reste à savoir quel âge ont les fillettes que vous faites ainsi sauter.

FLORANDEAU — Vous êtes méchante !

NINI — Comme s'il ne se trouvait qu'elle à Varennes !

FLORANDEAU — Aline est charmante, je n'en disconviens pas ; mais je suis séparé d'elle par son âge d'abord, et (*Il indique la clôture*) par un obstacle plus solide encore...

NINI — Que votre cœur franchirait sans s'essouffler s'il espérait ne pas retomber sur un terrain trop dur, n'est-ce pas ?

FLORANDEAU (*s'amusant de cette malice*) — Non. Je veux dire que mademoiselle Harbois est fiancée. Or, en principe, une fiancée est radicalement inabordable... Voyons, une jeune fille est amenée, pour des motifs divers, à promettre sa main à un monsieur quelconque...

NINI — Le sort en est jeté !

FLORANDEAU (*toujours narquois*) — Le fiancé est bien maladroît s'il ne charme et n'éblouit pas en exhibant trois ou quatre qualités, en dénombrant modestement ses mérites dont les plus clairs consistent à s'être fait une situation plus ou moins sortable, à conduire une voiture luisante et à habiter un quartier chic... On vogue en pleine illusion, c'est invraisemblable comme un rêve... Que voulez-vous faire entendre à une femme au septième ciel?... Mais après le mariage, les défauts commencent à poindre, et combien drus ! Et la femme se demande par quelle sorte d'éblouissement elle n'a pas vu plus tôt toute leur énormité... Alors, tendre sourire à qui l'assure qu'elle n'a pas la berlue et qu'elle ne se rend qu'à l'évidence... Mais avant le mariage, voyons, ce serait folie !

NINI — Ainsi, vous comptez vous reprendre ; c'est un chômage en l'honneur des fiançailles.

FLORANDEAU — Pardon, mademoiselle. C'est un brin de paradoxe pour vous faire comprendre que vous vous trompez complètement. Je vous déclare au surplus que, cet été, je me suis mis au vert à Varennes, plutôt qu'ailleurs, pour nul autre motif que de procurer à mon ami d'université, le docteur Beaugy, que mademoiselle Harbois doit épouser, un pied-à-terre lorsqu'il vient, fin de semaine, voir sa fiancée. Etes-vous satisfaite de l'explication ?

NINI — Comment ne serais-je pas satisfaite ? C'est si flatteur pour moi, ce que vous dites là !

FLORANDEAU — Je parle affaires et, en affaires, je suis rond comme ça.

NINI — Et l'on est homme d'affaires quand on s'intéresse au bien des autres.

FLORANDEAU (*souriant à cette malice*) — Pour mon propre

compte, j'estime une excellente affaire que les amours de mon ami Beaugy m'aient poussé à faire une cure de repos dans ce joli village...

NINI — Une cure ? Vous pourriez être poli pour les gens bien portants qui y viennent aussi.

FLORANDEAU — Une villégiature, si vous préférez, dans ce paisible village que nous atteignons en moins d'une heure, juste le temps de lire les journaux. C'est un rêve, ce repos ! Ma parole, je n'ai jamais si bien réussi à ne rien faire.

101. *Prévair paraît sur la véranda, et il crie à Florandean et à Nini :*

PRÉVAIR — Ohé ! les amoureux !

NINI (à *Prévair*) — C'est M. Florandean qui fait encore des siennes.

PRÉVAIR — Prenez garde ! Il y a beaucoup d'hirondelles, à Varennes ; ça bavarde, et ça va loin, les oiseaux, mademoiselle Nini.

NINI — Vous allez à la ville aujourd'hui, monsieur Prévair ?

PRÉVAIR — Certainement, comme tous les jours.

FLORANDEAU (à *Prévair*) — Eh bien ! mon cher, je vous engage à vous presser si vous tenez à ne pas manquer le train.

PRÉVAIR — Est-ce possible ?

102. *Florandean regarde sa montre-bracelet.*

FLORANDEAU — Il est exactement neuf heures moins douze.

PRÉVAIR (*mouvement vers la maison*) — Tout de suite.

NINI (*le rappelant*) — Monsieur Prévair, ça vous gênerait-il de téléphoner pour moi à ma modiste ?

PRÉVAIR — A votre service, mademoiselle Nini. Mais il me semble que, si j'étais Florandean, je ne permettrai pas.

FLORANDEAU (*peu empressé*) — En effet, pourquoi ne m'avez-vous pas ?...

103. *Prévair entre.*

NINI (*ravie*) — Vous auriez consenti ?

FLORANDEAU — Comment donc !

NINI — Je vous en remercie fort. Je tiens même à faire une croix pour commémorer cette offre que vous me faites, la première, sans reproche. Auriez-vous un crayon ?

104. *Florandean passe un crayon à Nini ; elle s'attarde à dessiner une croix visible sur la clôture où elle s'appuyait.*

FLORANDEAU — Il n'y a vraiment pas de quoi...

105. *Florandean aperçoit Saulmiers qui vient sur la route.*

FLORANDEAU — Tiens ! votre frère. C'est le signal pour le train de Montréal.

SAULMIERS — Eh bien, Florandean, nous n'allons pas en ville aujourd'hui ?

FLORANDEAU — Si fait ; nous attendons Prévair.

SAULMIERS — Ah ! les lambins !

FLORANDEAU (*à Saulmiers*) — Vous n'avez pas de femme à embrasser, vous, pas d'adieux à consommer avant les longs voyages.

106. *Madame Prévair paraît sur la véranda, et dit au groupe qui attend Prévair.*

MADAME PRÉVAIR — Bonjour.

SAULMIERS — Bonjour, toujours radieuse madame.

FLORANDEAU — Et matinale comme une étoile.

MADAME PRÉVAIR — Comme une étoile qui a sautillé toute la nuit, et n'a plus guère d'éclat au matin. (*À Saulmiers.*) Vous savez que mon mari trouve que vous me faites trop danser, monsieur Saulmiers !

FLORANDEAU — Votre mari, madame, est comme tous les maris, qui sont des monstres d'égoïsme.

MADAME PRÉVAIR (*mouvement de retraite*) — En effet, vous disiez peut-être du mal de quelqu'un, et je vous dérange.

FLORANDEAU — Du tout.

SAULMIERS — Du tout. Nous parlions de vous.

MADAME PRÉVAIR — Et que disiez-vous de moi ?

FLORANDEAU — Que vos baisers finiront par causer des accidents de chemin de fer.

MADAME PRÉVAIR — Voyagez sans crainte, monsieur Florandean.

FLORANDEAU — D'autant qu'une Bohémienne m'a prédit que je ne mourrai pas de mort violente. Mais je vous jure que je suis désolé de mon sort.

SAULMIERS (*à Mme Prévair*) — Avez-vous aimé le livre que je vous ai apporté hier ?

MADAME PRÉVAIR — Trop triste. Du Maupassant à la campagne, où l'on fond d'ennui toute la journée. Apportez-nous quelque chose de plus gai.

SAULMIERS — Maupassant est aussi souvent gai que triste. Mais si vous préférez des auteurs plus légers.

FLORANDEAU (*à Mme Prévair*) — Je vous croyais sérieuse.

MADAME PRÉVAIR — Je le suis suffisamment avec ceux qui ne le sont pas assez.

NINI (*à Saulmiers*) — Tu n'as pas oublié mes livres à échanger ?

SAULMIERS — Je les ai.

MADAME PRÉVAIR — Nous avons du bonheur de vous avoir à Varennes, monsieur Saulmiers.

SAULMIERS — Je voudrais être romancier pour devenir votre fournisseur, au lieu de rester votre simple et modeste facteur, gracieuse voisine.

FLORANDEAU — Décidément, à Varennes, la galanterie fleurit autant que la ciboulette.

MADAME PRÉVAIR (*s'inclinant*) — N'est-ce pas ?

NINI (*à Saulmiers*) — Si M. Prévair t'entend.

MADAME PRÉVAIR (*protestant*) — Mon mari est la galanterie en personne !

NINI (*à part*) — En statue.

MADAME PRÉVAIR — A propos, où est-il passé ?

FLORANDEAU — Il est rentré prendre son chapeau, mais il doit avoir besoin de votre aide. (*Mme Prévair va rentrer.*)

SAULMIERS — De grâce, madame, abrégez les effusions, à moins que vous ne teniez à le garder toute la journée. (*Mme Prévair tire sa révérence.*)

FLORANDEAU — Quel admirable ménage !

NINI — Vous croyez ?

SAULMIERS — Parbleu, un ménage de six mois ! Il ne manquerait plus qu'ils se fussent déjà arraché tous les cheveux.

NINI — Ils ont bien eu le temps de s'en tirer quelques-uns.

107. *Prévair sort, apprêté à partir, et crie :*

PRÉVAIR — Les voyageurs pour Montréal !

108. *Prévair aperçoit Nini qui a continué à dessiner sa croix sur la clôture.*

PRÉVAIR — C'est donc un chemin de croix que vous faites là à deux ?

FLORANDEAU — Rappelons-nous, Prévair, que la première station est à dix minutes.

SAULMIERS (*appréhendant un nouveau retard*) — Moi, j'ai affaire à la ville. Je vous prie de m'excuser.

109. *Saulmiers s'en va.*

PRÉVAIR (*criant à la maison*) — Bonjour, Éveline !

MADAME PRÉVAIR (*de l'intérieur*) — Attends-moi, je te fais un bout de conduite.

NINI (*à Florandean*) — Moi aussi.

110. *Nini et Florandean prennent les devants.*

FLORANDEAU (*sans conviction, à Nini*) — C'est charmant, la campagne. Il y a des poules, des canards...

NINI — De jolies petites oies...

111. *Florandean et Nini disparaissent.*

112. *Madame Prévair paraît, tête nue, sur la véranda.*

PRÉVAIR — Ma chère amie, à quoi penses-tu de sortir nue-tête, au grand soleil ?

MADAME PRÉVAIR (*embarrassée*) — Mon chapeau est dans ma chambre.

113. *Mme Prévair se dispose à rentrer pour chercher son chapeau dans sa chambre, mais elle aperçoit celui d'Aline qui est resté sur une chaise.*

MADAME PRÉVAIR — Tiens ! celui d'Aline ; ça va me rajeunir.

PRÉVAIR — Aline ne vient-elle pas aussi ?

MADAME PRÉVAIR — Tu dois bien t'imaginer qu'elle n'est guère d'humeur, après le sermon que tu lui as servi. Elle est remontée dans sa chambre.

114. *Mme Prévair se coiffe du chapeau d'Aline en remontant vers la barrière.*

PRÉVAIR — Sais-tu que ce chapeau de petite fille te va à ravir ?

MADAME PRÉVAIR — Et pourquoi pas ?

115. *Henri sort précipitamment, sa serviette de table sous le bras, et demande :*

HENRI — Nini est partie ?

L'appareil tourne de façon à montrer en arrière-plan la clôture qu'Henri va franchir et derrière laquelle on verra ensuite Prévair s'éloigner avec sa femme sur le Chemin du Roy.

MADAME PRÉVAIR — Oui, elle est partie avec M. Florandean.

HENRI (*dépité*) — Avec Florandean.

116. *Henri jette sa serviette, saute sur sa bicyclette et s'élance sur la route.*

117. *Madame Prévair et son mari ont franchi la grille et font quelques pas sur le chemin, en sorte qu'on ne voit que le corsage de Madame Prévair.*

MADAME PRÉVAIR (à son mari) — M'aimes-tu ainsi coiffée de cerises ?

118. Elle l'embrasse.

(Le public voit Prévair de face, mais ne voit que de dos Madame Prévair.)

119. Barabé est sorti de l'appentis ; il reste figé d'apercevoir Prévair embrassant... le chapeau d'Aline.

BARABÉ (atterré) — C'est mam'selle Aline ! C'est-i' possible ! Mon Dieu, mon Dieu !

PRÉVAIR (dans les yeux de sa femme, et à mi-voix) — Je t'aime encore plus que toujours. (Il l'embrasse.) Je t'aime, t'aime, t'aime. (Il l'embrasse de nouveau.) Mais il ne faut pas s'en vanter. C'est défendu ici. (Il rit.) Et toi, m'aimes-tu ?

120. Mais Prévair a aperçu Barabé ; il fait signe à sa femme (dont Barabé ne voit toujours que le chapeau de cerises) et il s'esquive avec elle par la route, sans que Mme Prévair ait remontré son visage à Barabé.

121. INTÉRIEUR DE L'APPENTIS — Barabé rentre dans son appentis, la tête basse, et extrêmement songeur.

LA MÈRE BARABÉ — Qu'est-ce que t' as à jongler comme ça, vieux ? On dirait bonnement qu' t' as perdu un pain de ta fournée.

122. VOLET — En vision, la scène que Barabé croit fermement avoir vue de ses yeux ; mais, cette fois, le public voit bien Madame Prévair, coiffée du chapeau de cerises d'Aline, et que Prévair embrasse. La vision disparaît graduellement.

LE PÈRE BARABÉ — J' pense qu' t' as raison, Adèle, qu'y a pas de fiat' à avoir su' les gens d' la ville... J' viens d' voir M. Prévair qui embrassait mam'selle Aline, pas pour rire. C'est ben tirible !

LA MÈRE BARABÉ — Mam'selle Nini l' disait que c'est pas du monde comme i' faut !

LE PÈRE BARABÉ — Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va donc faire ?

LA MÈRE BARABÉ — J' te l' disais, aussi, d' pas prendre c'monde-là chez nous. J' te l'avais ben dit.

123. *La mère Barabé sort en bougonnant.*

124. *Le père Barabé va sur le pas de sa porte, regarde au loin, puis, après un long moment de réflexion, enlève son chapeau, se gratte le crâne, et dit :*

LE PÈRE BARABÉ — Faudra donc qu' j'en parle au curé.

124-A. *Sa vision (image 122) reparait, mais en plus flou, puis s'efface graduellement.*

MUSIQUE

125. *Vue panoramique d'un sentier de haute futaie dans la montagne de Montréal. Belle matinée d'octobre. Les feuilles tombent. Quelques cavaliers passent.*

126. *Beaugy fait une promenade à cheval, avec sa sœur Simone et Aline Harbois. Mais on voit d'abord les deux femmes chevauchant côte à côte. Beaugy les suit, à une distance de quelques pas. L'appareil les précède en travelling.*

127. *VOLET — En symbole : une branche avec de magnifiques feuilles d'érable, que le vent d'automne enlève une à une.*

128. *Reprise de la promenade à cheval.*

SIMONE (à la droite d'Aline) — Quelle magnifique journée !

ALINE — Oui, c'est l'automne, et les feuilles tombent bien tristement.

SIMONE — Vous ne voudriez pas qu'elles meurent en rigolant !

ALINE — Ce n'est vraiment pas le moment de rigoler, ni pour ces pauvres feuilles, ni pour personne.

SIMONE — Voulez-vous bien regarder cette splendeur du soleil sur la forêt mordorée, et remercier Dieu de vous en procurer la jouissance !

ALINE — Pourquoi le docteur se tient-il si loin de nous?... (Avec amertume.) Pour admirer le silence ?

SIMONE — Peut-être.

ALINE — Non, hélas ! Ma conversation l'irrite de plus en plus.

SIMONE — En voilà une idée !

ALINE — Pensez-vous que je ne m'en suis pas aperçue, comme vous, du reste. Depuis notre retour de Varennes, ma compagnie l'agace au point que je m'efforce de trouver des prétextes pour espacer nos rencontres.

SIMONE — Mais pourquoi faites-vous cela ?

ALINE — Dans l'espoir que mes absences prolongées lui permettront de réfléchir à son aise... C'est joli, pour des fiancés !

SIMONE — Mais non, mais non, Aline ! Mon frère passe un mauvais moment. Il souffre d'une petite affection cardiaque, vous savez, et ça l'inquiète parfois.

129. *Beaugy rejoint les deux femmes et range son cheval à côté de celui de Simone, en sorte que Simone chevauche entre Aline et Beaugy.*

SIMONE (à *Beaugy*) — N'est-ce pas que c'est beau, cette matinée d'octobre ?

BEAUGY — Et un peu triste à la fois.

ALINE (à *Simone*) — Vous l'entendez !

SIMONE (à *Beaugy*) — L'automne est certainement mélancolique, et c'est son charme.

ALINE — Seulement, il ne faut pas trop s'y laisser prendre...
(*Un moment de silence.*)

BEAUGY — Les Prévair doivent venir dîner, ce soir. Vous les accompagnerez, Aline ?

ALINE — Si vous y tenez beaucoup.

BEAUGY (*très mélancoliquement*) — Vous savez bien que je vous aime.

SIMONE (à *Aline pour ramener la gaieté*) — Il ne vous l'envoie pas dire !

ALINE (à *Simone*) — Mais il me le dit sur un ton qui pourrait tout aussi bien signifier autre chose.

130. *Beaugy reste songeur. Avec ses deux cavalières, il s'efface dans un sentier de la montagne.*

131. *ENCHAÎNEMENT. — Paysage d'octobre à Varennes. 3 heures de l'après-midi ; dans le lointain on distingue la maison des Barabé.*

132. *L'appareil s'arrête sur un champ où sept ou huit paysans font la récolte des pommes de terre ; puis il...*

133. *...s'arrête sur une déclivité de terrain où le père Barabé, avec trois aides, termine la construction d'un caveau (réduit pratiqué dans la terre pour y garder les légumes durant l'hiver). Le caveau est couvert d'une épaisse couche de terre et de tourbe, et on y entre par une porte massive qui s'ouvre verticalement dans l'encochement du talus.*

LE PÈRE BARABÉ — Comme ça, on n'aura pas peur de faire geler nos patates et nos naveaux, c't' hiver.

UN DE SES AIDES — Pour un beau cavreau, c'est un beau cavreau !

134. *Survient la mère Barabé avec une lettre à la main.*

LA MÈRE BARABÉ — Eh, vieux ! Encore une lettre pour toi. C'est ben sûr du docteur Beaugy.

LE PÈRE BARABÉ — I' m'a déjà écrit deux fois.

LA MÈRE BARABÉ — Ben, lis, dépêche-toé.

135. *La mère Barabé remet la lettre à Barabé ; lui, cherche autour de lui lequel de ses aides peut la lui lire, et il demande à l'un d'eux :*

LE PÈRE BARABÉ — Tu sais lire, toé, Exavier ?

XAVIER — Oh, oui !

136. *Xavier, gauchement, ouvre la lettre et lit, à la façon des paysans, en s'arrêtant après chaque mot.*

XAVIER (*lisant*) —
Cher mon-sieur Barabé,

Je vous ai déjà écrit deux fois pour vous prier de me faire une petite visite lorsque vous viendrez à la ville.

Si vous n'avez pas affaire à venir prochainement à Montréal,

vous m'obligeriez en me le faisant savoir. J'irais moi-même à Varennes pour vous voir.

Bien à vous,

Docteur Beaugy.

LA MÈRE BARABÉ — Je savais bien que c'était encore lui.

LE PÈRE BARABÉ — Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir. ?

LA MÈRE BARABÉ — Je cré que je le sais, moé.

BARABÉ — A c'te heure que notre cavreau est fini, je vas pouvoir aller faire mes commissions en ville, et j'irai le voir, ben sûr.

137. *La scène s'efface en fondu.*

138. *Vue panoramique d'une rue chic d'Outremont. Des villas séparées les unes des autres. Quatre heures de l'après-midi. Mi-octobre.*

139. *Florandean paraît et va sonner à la porte du docteur Beaugy. Petit hôtel assez coquet, sans luxe.*

140. *Florandean entre dans un petit salon chez le docteur Beaugy. Sobre élégance. Au fond, à gauche et à droite, deux fenêtres donnant sur la rue et éclairant la maison. Accrochée par un ruban à l'une des fenêtres, une cage d'oiseau, vide. Troisième plan, pan coupé, à droite un piano ; à gauche, pan coupé, une cheminée ardente, sur le manteau de laquelle un coucou qui va sonner 5 heures à l'image 213. À gauche, premier plan, un bureau entouré de quelques fauteuils. Un canapé. Au fond, entre les deux fenêtres, une petite armoire faisant office de porte-musique et de garde-bonbons. Un portrait de vieille dame au-dessus du piano. Deux portes à droite ; une à gauche. Simone est avec son frère Beaugy.*

141. *A Florandean qui entre, Simone, d'un air taquin, indique Beaugy enfoncé dans un fauteuil et lisant un journal.*

SIMONE (à Florandean) — Votre malade ne va pas mieux, docteur.

FLORANDEAU (taquinant aussi) — Il ne va pas plus mal, au moins ?

SIMONE (même jeu) — Hum ! C'est à se demander si le confesseur ne sera pas bientôt plus urgent que le médecin. Vous savez, monsieur Florandean, on meurt, ici.

142. *Florandeau va à Beaugy, et très cérémonieusement lui prend le pouls.*

FLORANDEAU — Interrogeons sa précieuse santé. (*A Beaugy*)
Où souffrez-vous encore, mon ami ?

SIMONE — Au cœur, toujours.

143. *Beaugy fait un mouvement de lassitude.*

BEAUGY — A la fin, vous allez me faire passer pour un enfant, voyons !

FLORANDEAU (*doctoral*) — Pardon, monsieur. Le mal qui vous tient exerce de préférence des ravages chez les adultes. L'illustre Victor Hugo — sans malheureusement trouver un sérum spécifique — a découvert le coryza du parfait amour.

SIMONE — Le malade éternue ?

FLORANDEAU — Non pas ; mais il ne sent plus rien de ce qui l'environne. Plus tard, le savantissime Paul Bourget a localisé le mal aux cheveux de la passion, cet accablement nauséux qui se ressent au lendemain d'une rupture. Mais aucun biologiste, aucun romancier, aucun poète n'a encore trouvé la formule d'un shampoing réparateur. Vous devez donc admettre, cher confrère, que ces maladies ne sont point infantiles, et que vous pouvez en être atteint. Que dis-je ? vous l'êtes probablement déjà.

144. *D'ahurissement, Beaugy s'est affalé dans son fauteuil.*

FLORANDEAU — Mais il dort ?

BEAUGY — Non, je rêve.

SIMONE (*à Florandeau*) — Que diagnostiquez-vous, docteur ?

FLORANDEAU — Si les données de Sganarelle ont quelque fondement, j'opine que le mal de notre patient est effectivement une indigestion sentimentale. Il se sera glissé, dans un plat qu'on lui aura servi, certaine épice peu sympathique à son estomac trop délicat.

BEAUGY (*impatiente*) — Vous exagérez, vous dis-je.

SIMONE (*à Florandeau*) — Non. Mon frère craint seulement de s'être enamouré d'une créature qui pléthore... Est-ce le mot technique ?

FLORANDEAU (*doctoral*) — Optime.

SIMONE — Qui pléthore d'insouciance ou de légèreté.

FLORANDEAU — C'est presque une qualité chez une jeune fille ; il y en a qui sont si lourdes ! Au reste, la science immunise, aujourd'hui, contre les intempéries de caractère, aussi bien qu'elle permet de se moquer des saisons maussades. Et, après tout, quand on y prendrait quelque rhume. Il y a toujours le recours aux petits soins.

BEAUGY (*qui en a assez de cette plaisanterie*) — Je vous répète que vous outrepassiez.

SIMONE (*à Florandean*) — Vous voyez que son état est critique, puisqu'il se fâche.

FLORANDEAU — Positivement, cette bile est de mauvais aloi.

SIMONE — Monsieur Florandean, il est important que vous ne négligiez point vos soins.

145. *Simone va s'asseoir devant le bureau et parcourt des journaux tout en suivant la conversation.*

BEAUGY (*à Simone*) — Enfin, Simone, que Florandean demeure avec nous, j'en suis enchanté. Mais tu ne dois pas l'attacher à ma personne comme un détective.

146. *Beaugy se lève, et va marcher de long en large.*

FLORANDEAU — Au fait, il est à peu près temps que je me remette en voyage.

SIMONE — Comment, vous songeriez à nous quitter ?

FLORANDEAU — Hélas ! mademoiselle... Un jour que, de retour à Montréal d'où tous mes parents sont disparus, je me baladais sans savoir exactement où je coucherais le soir — au glorieux instar du soleil en l'empire britannique — vous m'avez accueilli, et...

BEAUGY (*à Florandean*) — Je te dis que tu déraisonnes depuis un quart d'heure.

SIMONE (*à Florandean*) — Enfin, nous vous retenons trop ?

FLORANDEAU (*avec émotion*) — Oh ! que nenni ! Et puissiez-

vous garder la même impression que celle que je conserverai toujours des heures passées sous votre toit !

BEAUGY (à Florandean) — Ma parole, on dirait que tu es amoureux de quelqu'un ici !

FLORANDEAU (embarrassé) — Moi?... Ah, je me défends bien de cette... Enfin...

147. Simone rit de l'embarras de Florandean. Lui, s'accroche à ce rire de Simone pour se rattraper.

FLORANDEAU — Ce sont vos journaux qui vous amusent, mademoiselle Simone ?

SIMONE — Tout juste. Et si ça vous intéresse...

148. Simone remet à Florandean un journal qu'il parcourt distraitement.

FLORANDEAU — Sont-ce les mariages inattendus, les décès intéressants ou les naissances incroyables qui vous amusent si fort ?

149. Simone est allée au garde-bonbons et en rapporte une coquille de sucre d'érable qu'elle tend à Florandean.

FLORANDEAU — Du sucre d'érable, mille grâce !

150. Florandean prend un morceau de sucre. Beaugy, à qui Simone en a aussi offert, refuse de la main.

FLORANDEAU — Nous nous demandons comment, dans cette petite colonne des mondanités, les femmes réussissent à se tenir au courant des choses de la vie, de la politique.

BEAUGY (à Florandean) — A propos de politique, je dois être à Québec pour l'ouverture du prochain parlement. Tu accompagneras Simone. Mon cher, nous nous paierons ce spectacle. Il en vaut le voyage.

SIMONE — Vrai, c'est amusant ?

FLORANDEAU — Le plaisir me serait infini, mais...

SIMONE — Il y a un « mais » ?

FLORANDEAU — Vraiment, je dois me remettre en voyage. C'est ma vie, à moi.

BEAUGY — Pourquoi, diantre, n'as-tu pas terminé ton cours universitaire, comme moi ? Tu serais un brillant avocat, aujourd'hui.

FLORANDEAU (*avec un soupir*) — Peut-être ! C'est ce qu'on rêve, de briller un jour, de devenir, comme dit Richépin,

un Napoléon
Du journal, de la rampe ou de l'accordéon.

Mais on joue des coudes, on voyage, on cherche ; il faut vivre, avant de briller ; il faut gagner sa vie. Au fait, on perd sa vie à la gagner.

151. *Beaugy retourne s'asseoir dans un fauteuil.*

BEAUGY — C'est bien joli de courir après la fortune, d'un pays à un autre, et même de la rejoindre à certaines étapes. Mais l'éternelle manipulation des chiffres te dédommagera-t-elle de n'avoir pas de foyer, de chez-toi ?

FLORANDEAU (*mélancolique*) — Un foyer ! (*Blaguant pour secouer sa mélancolie.*) Les affaires, la belle affaire ! Mais les chiffres, mon cher, sont tout ce qu'il y a d'indiscutable ici-bas. Hélas ! non, je n'ai pas de chez-moi, et voilà pourquoi je suis chez vous depuis quinze... et quelques jours.

SIMONE — Vous comptez les jours ?

FLORANDEAU — J'ai depuis longtemps commencé d'abuser.

BEAUGY (*à Florandean*) — Est-ce pour me rappeler gentiment que tu m'as hébergé tout l'été à Varennes ?

FLORANDEAU — Je t'avoue que je n'ai regretté qu'une chose, et c'est que tes visites à Varennes n'aient point duré davantage. L'été n'était pas à sa moitié que tout votre monde a déguerpi comme par enchantement.

SIMONE — C'est même cet enchantement qui désenchante mon frère et le neurasthénise au point de lui faire supposer des choses terrifiantes.

152. *L'appareil va se rapprocher de Beaugy pour donner plus d'importance à la question qu'il va poser à Florandean.*

BEAUGY (*inquisiteur*) — Dis-moi, Florandean, n'as-tu jamais connu la véritable raison de ce brusque départ des Prévair ?

FLORANDEAU — Ma foi, non ! Sous prétexte de flirter un brin, mademoiselle Nini avait réussi à me faire passer pour un parfait chenapan chez les Prévair, de sorte que les confidences venaient mal de mon côté.

BEAUGY (*à part*) — Florandean fait l'âne. (*Haut.*) Mais pourquoi Nini agissait-elle ainsi ?

FLORANDEAU (*haussant les épaules*) — Pourquoi a-t-elle insinué que je faisais des grâces à ta fiancée ; que madame Prévair avait des allures avec Saulmiers ; que tu n'avais d'amies — révérence parler — que dans le demi-monde, quand, au contraire, je ne te vois saluer que des douairières, du monde et demi, presque ? (*Un temps.*) Tout le village en était venu à potiner que tu manquais absolument de principes, comme moi, du reste. Je te demande un peu ! (*Un moment.*)

BEAUGY (*à Florandean*) — Sais-tu que je viens de rater mon agrégation à l'Université ?

FLORANDEAU — Comment ! La thèse que tu as soutenue a cependant remporté un succès retentissant !

153. *Beaugy se lève, agacé.*

BEAUGY — Le succès de ma thèse n'a pas suffi à couvrir l'infirmité de mes principes religieux, voilà tout !

FLORANDEAU — Non, ça n'est pas possible ! On avait des raisons pour décerner l'agrégation à un candidat plus nécessaire, ou plus âgé que toi.

BEAUGY (*sceptique*) — Sans doute.

SIMONE — Enfin, cette fameuse Nini aurait mieux fait de se taire.

FLORANDEAU (*pour changer de sujet*) — Cette demoiselle Nini, encore fraîche émoulue du Bronx ou du Broadway, me paraît un coquet spécimen de l'arrivisme qui nous imprègne de plus en plus, à mesure que se développe notre commerce d'intérêts et d'idées avec nos voisins, les Yankis.

BEAUGY (*avec animation*) — Arriver au succès coûte que coûte, et dominer par tous les moyens ! Voilà leur credo et le nôtre.

FLORANDEAU — C'est l'arrive-qui-peut général, individuel et national. Rien ne compte que réussir.

BEAUGY (*s'exaltant*) — Nous sommes pourtant d'une race qui vouait son existence à des intérêts d'un ordre supérieur, qui cherchait le bonheur dans le contentement de l'intelligence et du cœur.

SIMONE — Nos ancêtres se souciaient d'être d'honnêtes gens, et n'ambitionnaient ni d'autre sort, ni d'autre renommée.

BEAUGY — Ils pratiquaient les vertus françaises ; leurs manières, leur langage en étaient imprégnés.

FLORANDEAU — Mais nous avons renoncé à leurs aimables manières !

BEAUGY (*haussant les épaules*) — Nos grands-pères et nos grands-mères trouveraient ces mœurs bien répugnantes. Ils sont morts, heureusement pour eux.

FLORANDEAU — Notre siècle leur paraîtrait sans grâces, à n'en point douter ; ils verraient avec regret s'effacer les traits mêmes du bon parler que nous gardions des vieilles provinces de France. Mais ils s'amuseraient peut-être au spectacle de ces jolis messieurs qui, pour frayer leur chemin, recourent volontiers aux coups de bourse, et aux coups dans le dos, en attendant les coups de revolver.

BEAUGY — Et au spectacle de ces jolies dames qui jouent d'une arme autrement dangereuse.

FLORANDEAU — Leur petite langue.

SIMONE — Nini Saulmiers s'américanise.

BEAUGY — Elle suit le mouvement.

154. *Beaugy éprouve soudainement une légère suffocation ; il porte la main à sa gorge et s'affaisse dans un fauteuil. Simone, alarmée, accourt.*

SIMONE — Qu'est-ce que tu as ?

FLORANDEAU (*même jeu*) — Es-tu malade ?

155. *Après un moment, Beaugy se remet et s'efforce de rire.*

BEAUGY — Ça n'est rien, n'ayez aucune inquiétude. Un peu de tension artérielle, de congestion. Un petit spasme... Les élans patriotiques sont interdits aux cardiaques, et j'aurais dû éviter cet écart de régime.

156. *Beaugy se lève, radouci, et va taper Florandean sur l'épaule.*

BEAUGY — Il faut surveiller son cœur, mon vieux Florandean !

FLORANDEAU — Le mien ne bronche pas, Dieu merci !

SIMONE (à *Beaugy*) — Tu te tracasses, vraiment, pour des choses qui n'en valent pas la peine.

FLORANDEAU (à *Beaugy*) — Mon cœur, à moi, est assuré qu'une honnête femme, une femme à qui sa conscience ne reproche rien, n'est jamais inquiétée par les caquets ou les comérages.

157. *En disant ce qu'il vient de dire, Florandean a jeté un coup d'œil significatif vers Simone.*

SIMONE (pour détourner la conversation qui l'émeut) — Mais mon frère n'écoute que les commères et reste sourd à nos raisons.

BEAUGY (souriant amèrement) — Le cœur a ses raisons à lui.

FLORANDEAU — Cette vérité d'occasion a fait commettre bien des gaffes aux hypersensibles de ton espèce qui portent tout à l'extrême, se composent des fantômes de rien et s'ingénient à gâter le bonheur que la vie leur réserve.

158. *Beaugy indique à Simone la cage suspendue à la fenêtre, et l'appareil nous montre de plus près cette cage.*

BEAUGY — Vois-tu, Simone, je crains qu'Aline ne soit aussi volage que ta linotte envolée ce matin.

SIMONE — Elle te fera pourtant la vie joyeuse comme était la mienne...

BEAUGY — Tant qu'elle était ici.

SIMONE (à *Florandean*) — L'entendez-vous ?

FLORANDEAU — Peut-être n'avez-vous que ce que vous méritez. Pourquoi encage-t-on les oiseaux qu'on aime ! (*Un silence.*)

BEAUGY — C'est possible. (*Un silence.*) J'ai réfléchi avant de demander sa main, puis j'y ai résolument mis toute ma vie. Si elle m'échappe...

FLORANDEAU — Allons, allons, docteur !

BEAUGY (*à lui-même*) — C'est effrayant comme l'amour se joue d'un cœur qui s'est amusé à le dédaigner !

SIMONE (*à Beaugy*) — En vérité, depuis qu'Aline est devenue ta fiancée, tu n'as pas eu une semaine de paix.

BEAUGY (*après un silence*) — Tiens, je suis dégoûté de mon égoïsme, de mon humeur maussade qui nous rend l'existence insupportable, à tous. Depuis la mort de notre chère mère, cette maison était pourtant devenue assez morose : elle ressemble à une prison comme une goutte d'eau ressemble à une goutte de pluie. Et quand j'aperçois mon père, avec ses pauvres prunelles que le travail a vidées, je ne puis me résoudre à me fier aux regards... Que veux-tu, je ne tiens plus à rien ! (*À Florandean.*) Je devrais m'occuper de Simone, de son avenir...

159. *Simone va gentiment embrasser Beaugy.*

SIMONE — Tu sais, je ne suis pas pressée. Et puis, deux noces à la fois, ce serait trop de luxe ici. Marie-toi d'abord, déride la maison...

BEAUGY — Et après ?

SIMONE — Après, nous verrons.

BEAUGY — Le roman serait-il déjà commencé ? (*À part.*) Florandean ?... Il ne m'en a pas soufflé mot.

SIMONE — Non, je n'y ai pas même pensé.

BEAUGY — Parce que ?

SIMONE — Parce que je n'ai pas le temps.

FLORANDEAU (*qui a suivi sans respirer ce bout de conversation*) — Oui, c'est cela.

BEAUGY (*à Florandean*) — Décidément, tu songes à te marier.

FLORANDEAU (*embarrassé*) — Je n'ai pas dit cela.

SIMONE (*à Florandean*) — En tout cas, ce n'est pas la béatitude de mon frère qui vous en donnerait l'avant-goût.

FLORANDEAU — Ma foi, non ! Jamais de ma vie je n'ai vu amoureux si triste !

BEAUGY — Vous allez recommencer la tirade.

160. *Beaugy va ramasser un journal sur le bureau.*

BEAUGY — J'ai l'honneur de vous saluer.

SIMONE — Vas-tu faire la lecture à papa ?

BEAUGY — Oui.

SIMONE — Tu reviendras.

BEAUGY — Oui.

161. *Beaugy sort.*

162. *La lumière du dehors éclaire plus faiblement la scène.*

On sent que Simone et Florandean sont un peu gênés de se trouver seuls. Florandean se dirige vers la fenêtre à laquelle est pendue la cage vide.

FLORANDEAU — Ainsi, mademoiselle Simone, vous avez sur le cœur la fuite de votre linotte. C'est votre première illusion qui s'envole. Ah ! vous êtes bien heureuse !

SIMONE — Je ne sais. Mais le départ de cet oiseau me fait sentir un malheur.

FLORANDEAU — Allons ! pourquoi vous attrister pour ce vilain oiseau ?

163. — *Florandean ouvre la fenêtre et regarde la rue déserte.*

164. *LA RUE DÉSERTE.* — *De la rue, on voit la fenêtre où se tient Florandean. Simone est venue rejoindre Florandean à la fenêtre. De la rue, on voit Simone et Florandean, qui causent ensemble, dans l'encadrement de la fenêtre.*

SIMONE — C'est vous qui êtes vilain de dénigrer les bons petits oiseaux. A cause de leur modeste toilette, peut-être ? Préférez-vous un paon, avec ses reflets irisés ; et pensez-vous que la vue de ses atours vous reposera de ses cris perçants ?

FLORANDEAU (*sur un ton de déclaration*) — J'en ai pourtant vu... dont le ramage répondait bien à leur plumage.

SIMONE — Et vous ne les avez pas aimés ?

FLORANDEAU — Ah ! c'est qu'ils appartiennent au ciel plus qu'à la terre. (*Forçant l'aveu.*) Ils passent sans écouter la voix

qui les appelle... (*Embarrassé*) C'est vrai que les oiseaux sont clairsemés.

SIMONE — Nous sommes en octobre, monsieur Florandeu.

165. *Retour de l'appareil à l'intérieur. Visiblement émue du ton que prend la conversation, Simone quitte la fenêtre et se dirige vers le piano. Florandeu reste à la fenêtre, les yeux perdus dans le rêve.*

FLORANDEAU — L'automne dernier, j'étais en Floride. C'est là que vous en verriez à votre satisfaction, puisque vous les aimez.

166. *Simone joue au piano quelques phrases de Connais-tu le pays? et, tout en jouant :*

SIMONE — Ce sont nos oiseaux qui se réfugient là-bas !

FLORANDEAU — Oui. Aux premières pluies qui glacent les nez et chauffent les rhumes, les beaux oiseaux, les oiseaux riches, nous quittent. Ils désertent leurs amis et gagnent les ciels ensoleillés, de même que les bourgeois se sauvent des rhumatismes aux stations thermales. Dans les rues, ne restent plus que les pauvres moineaux, ces gamins des ramures. Ils sont mal vêtus ; ils n'ont pas les moyens de voyager !

SIMONE — Mais ils ont bon nid et douce famille.

FLORANDEAU — Hélas ! Vous me faites songer à la folie de cette vie d'oiseau migrateur que je mène depuis dix ans. Pour un gîte, pour un nid...

SIMONE — Vous vous feriez moineau.

FLORANDEAU — Vous me plaisantez à présent qu'à mon tour je suis mélancolique. Je m'efforçais tantôt d'égayer votre frère ; c'est à vous maintenant qu'échoit la corvée. Mais ne vous mettez point en frais pour moi, Simone. J'estime les rires à leur valeur et je sais combien l'on doit peu s'y fier.

SIMONE — Rires des yeux, larmes du cœur.

FLORANDEAU — Grands yeux, petits enfers.

SIMONE — Vous êtes blasé.

167. *Florandeu est revenu s'asseoir sur le rebord de la fenêtre restée ouverte.*

FLORANDEAU — Peut-être avez-vous trouvé le mot juste. Blasé, en tout cas, des coquetteries de ces escrimeuses qui vous exténuent à vous tenir sur la défensive de leurs caprices, de leurs passionnettes légères et perfides comme des feux-follets ; blasé de ces grands sentiments qui brûlent un moment pour glacer ensuite, toujours en saute d'un pôle à l'autre.

SIMONE — Vous recherchez des climats plus tempérés.

FLORANDEAU — J'adore l'Équateur... Blasé, surtout, des femmes savantes et des bas-bleus qui acceptent une contredanse pour vous faire assavoir qu'elles ont lu madame Swetchine... et Baruch, qu'elles sont en état de déduire d'Empédocle et de Schopenhauer leur compréhension particulière et détestable de l'amour...

SIMONE — Serait-il vrai que vous n'avez pas de connaissances plus... moins compliquées ?

168. *Florandean quitte la fenêtre et s'approche de Simone. L'appareil se rapproche aussi.*

FLORANDEAU — Je ne connais que vous.

SIMONE — Pensez aux autres.

FLORANDEAU — Je ne pense qu'à vous.

SIMONE — Imprudent, vous me connaissez depuis trois mois à peine !

FLORANDEAU — Mais je vous cherche depuis toujours... A Varennes, avant même que je vous eusse jamais vue, vous m'étiez sympathique par cela même que les jalouses disaient de vous.

SIMONE — Votre sécurité ne vous dictait-elle pas de prendre la fuite ?

FLORANDEAU — Bien au contraire, mon égoïsme m'a poussé vers vous, pour me rendre compte ; et j'ai cherché des prétextes pour m'installer chez vous, avec une très forte arrière-pensée, je le confesse sans la moindre contrition.

SIMONE (*riant pour cacher son émotion*) — Quelle pénitence méritez-vous ?

FLORANDEAU — Vous riez ? Mais vous-même, Simone, à un âge où vous devriez être tout sourire et prendre du monde le peu qu'il a d'amusant, n'êtes-vous pas morose ?

SIMONE — Vous disiez tantôt qu'il ne faut pas se fier à la mine.

FLORANDEAU — Je ne sens que trop combien vous souffrez de cette solitude... Simone, écoutez-moi ; je vous supplie de me comprendre.

169. *Florandean lui tend la main qu'elle accepte.*

SIMONE — Il est des moments où le cœur est hermétiquement fermé aux effusions.

FLORANDEAU (*empressé*) — C'est lorsqu'une femme est entourée de tout le bonheur rêvable... ou qu'un grain de poussière lui irrite les yeux.

SIMONE — Vous badinez pour m'empêcher d'ajouter qu'il est d'autres instants où le cœur laisse la porte grande ouverte aux consolations.

FLORANDEAU — Et que c'est un passant, au lieu d'un grain de poussière, qui tombe dans l'œil.

SIMONE (*de plus en plus émue*) — Avouez au moins que c'est peu chevaleresque d'attaquer une position aussi mal défendue.

FLORANDEAU — Tant mieux si la place demande à se rendre, car le vainqueur sera tenu de se montrer généreux.

170. *Florandean prend les mains de Simone et les porte à ses lèvres. Beaugy entre sans frapper.*

BEAUGY (*ébahi*) — J'en aurais mis ma main au feu !

FLORANDEAU (*à Beaugy, tout simplement*) — Tu peux entrer, docteur.

SIMONE (*à Beaugy*) — M. Florandean a juré de te dérider. Tu vois qu'il n'y va pas de main morte.

BEAUGY (*à Simone*) — Est-ce bien cela qu'il te jurait, ce cachottier ?

SIMONE (*en appelant à Florandean*) — Monsieur Florandean !

BEAUGY — C'est assez vilain à vous deux de m'avoir caché que le roman était déjà rendu à ce chapitre.

SIMONE (*un peu confuse*) — M. Florandean a sauté le prologue.

FLORANDEAU (à Simone) — A quand le joyeux dénouement ?

SIMONE — Tout doux, monsieur le conquérant ! Puisque vous savez si bien vous y prendre, vous allez d'abord terminer le mariage de mon frère. Franchement, il pourrait nous en vouloir de le devancer. Et puis, il faut que la joie rentre dans notre maison. Je ne serais peut-être pas capable d'être heureuse pour tout le monde.

FLORANDEAU (résigné) — Si vous y tenez absolument.

BEAUGY (décidé) — Vous deux, les conspirateurs, vous allez me permettre de vous prier encore une fois de vous mêler de ce qui vous regarde.

FLORANDEAU (à Simone) — Comment le trouvez-vous ? C'est épatant ! (A Beaugy). Ah, ça ! mon cher, tu ne vas pas t'imaginer que ton avenir ne nous regarde plus !

SIMONE (à Florandean) — Nous le marierons malgré lui.

171. Beaugy est repris par son idée fixe, et il marche.

BEAUGY — Ah ! si mes vœux allaient leur train, je vous le dis en vérité, vous seriez bien en peine de les suivre.

SIMONE (à Florandean) — C'est toujours ce séjour de Varennes qui lui pèse sur le cœur.

FLORANDEAU — Oui, l'indigestion d'amour. (A Beaugy.) Mais, à la fin, tu es stupide de t'abandonner à un doute qui te rendra fou, qui te tuera, si tu ne l'éclaircis tout de suite.

SIMONE (même jeu) — Que ne demandes-tu à Aline de tout t'expliquer elle-même ?

172. Beaugy s'arrête net.

BEAUGY — Non. Si elle a péché, ce n'est pas à moi qu'elle se confessera.

FLORANDEAU — Les jaloux ont de ces façons de fuir la lumière.

BEAUGY — Je n'ai jamais joué les Don Juans qui se targuent de connaître les femmes au point de les asservir à leur fringale d'un jour ou d'une nuit. Je les respecte assez pour les juger d'un autre point de vue.

FLORANDEAU — De quel point de vue les juges-tu ?

BEAUGY — Du point de vue scientifique, si tu veux.

FLORANDEAU — Et que t'en dit-elle, ta science ?

BEAUGY — Elle m'a démontré que le charme de la femme réside dans sa faiblesse même et que, pour défendre cette faiblesse, la nature a pourvu nos gracieuses compagnes d'une arme dont elles usent souverainement et instinctivement, la dissimulation.

FLORANDEAU — Il est assez exact que la plupart des femmes — (à Simone), sinon toutes, mademoiselle — dissimulent sans trop d'efforts...

BEAUGY — Et que des saintes masquent leur sainteté, comme d'autres cachent leur perversité.

SIMONE — Je vous remercie, messieurs.

BEAUGY — Il n'y a pas de quoi, vraiment.

SIMONE — Et que dites-vous des hommes ?

FLORANDEAU — Oui, des hommes, qu'est-ce que ta science t'en a montré ?

BEAUGY — La nature les a pourvus, eux, d'autres moyens propres à leur défense, mais dont ils n'ont pas toujours à se glorifier, non plus, pour l'usage qu'ils en font.

SIMONE (à Florandau) — Concevez-vous que l'on soit soupçonneux à ce point ?

FLORANDEAU — Voilà que reviennent les papillons noirs.

173. Florandau se rapproche de Simone.

FLORANDEAU — Notre joie l'attriste davantage, ma parole.

SIMONE — Tenez ! allons faire tous les trois un bout de promenade avant le dîner.

FLORANDEAU — A la bonne heure ! (A Beaugy) Et puis ça te changera les idées, comme disait le père Barabé. Justement, j'ai besoin de timbres-poste.

BEAUGY — Tu n'as pas besoin de sortir pour acheter des timbres-poste, voyons ! Envoie un domestique.

FLORANDEAU — Non, non ! Des timbres-poste, il faut acheter cela soi-même.

BEAUGY — A cause des contrefaçons... Va ! tu as raison.

FLORANDEAU (*radieux*) — Ensuite, je ne serais pas fâché de voir un peu le ciel pour constater que je suis encore sur la terre.

SIMONE (*à Beaugy*) — Tu viens, docteur ?

BEAUGY — Non. J'ai fait deux heures de visites, cet après-midi. Cela me suffit. Allez seuls.

SIMONE — Sans chaperon ?

FLORANDEAU (*à Simone*) — En auriez-vous besoin ?

SIMONE (*à Florandean*) — Peut-être, pour vous.

BEAUGY — Et souvenez-vous qu'on se met à table à sept heures, et que nous attendons les Prévair qui sont très ponctuels.

SIMONE — Je vais m'habiller. (*Bas à Florandean.*) Vous, décidez-le.

174. *Simone sort par la droite. Florandean s'approche de Beaugy et lui tape sur l'épaule.*

FLORANDEAU — Viens avec nous, une petite balade te distraira.

BEAUGY (*après un moment*) — Ecoute, Florandean. Tu sais combien je me donne à tout ce qui m'intéresse, et sans plus de réserve que de calcul.

FLORANDEAU — Je sais que tu t'es livré avec passion à la tâche de soulager les bobos de l'humanité.

175. *Beaugy va s'asseoir.*

BEAUGY — Ses bobos et ses misérables infirmités, hélas ! Je ne me suis aucunement amusé à démêler les complications sentimentales, à analyser les caprices du cœur.

FLORANDEAU — C'est une spécialité qui en vaut une autre !

BEAUGY — Possible ! mais, que veux-tu, j'ai laissé cela aux névropathologistes et aux psychiatres.

FLORANDEAU — Aux romanciers aussi, et aux confesseurs.

BEAUGY — Ou à n'importe qui. Moi, je veux être thérapeute, sans poser à l'introspecteur ou à l'analyste des consciences.

FLORANDEAU — Je t'assure que c'est dommage. Nos médecins, à mon avis de simple profane, y gagneraient bigrement à glisser dans leur trousse une petite fiole de psychologie.

BEAUGY — Je te remercie de ton avis de profane. Pour le moment, je suis médecin, médecin tout court, et bien peu savant, mon pauvre vieux, mais tout d'une pièce. Tout d'une pièce aussi, j'ai mis mon cœur entre les mains de cette jeune fille...

FLORANDEAU — Je te réponds qu'Aline en prendra le soin qu'il faut.

BEAUGY (*poursuivant son idée fixe*) — ...entre les mains de cette jeune fille en qui j'ai placé un tel espoir et une telle confiance que, tu m'entends bien, j'en mourrais d'être déçu.

FLORANDEAU (*pour ramener la gaieté*) — Allons donc ! On ne meurt pas d'amour, voyons ! De trop, peut-être ; mais de pas assez, jamais !

BEAUGY — On se tue !

FLORANDEAU — Vraiment. La belle affaire ! Se tuer pour avoir été déçu ! Ainsi, tu es jeune, tu débutes, et ton premier coup d'éclat serait d'annoncer au monde que tu as pu être trompé, avant d'être marié. Ah, ah, ah ! Un chef-d'œuvre avant la lettre. C'est exquis, et, tu sais, cela devient très rare.

BEAUGY — Toi, tu épouseras Nini ; elle te trompera et tu la remercieras par-dessus le marché.

FLORANDEAU — Il est certain que je prendrais plutôt congé d'une infidèle en lui adressant des fleurs avec mon adieu. On court ainsi la chance de n'être pas trop déprécié auprès des successeurs.

176. *Beaugy se lève.*

BEAUGY — C'est insensé.

FLORANDEAU (*à la Cyrano*) — Mais quel geste !

BEAUGY — Se laisser meurtrir sans un mot de révolte, bêtement, comme un crapaud sous un camion. Non, par exemple, pas sans demander raison au détracteur, au voleur, à l'assassin !

FLORANDEAU — Un duel ! J'attendais ça. Parfait ! Un beau duel au Mont-Royal, sous les grands érables, avec des témoins

qui mesurent les distances en chantonnant « Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux ! » Tu en restaures la mode au Canada. C'est superbe !

177. *Florandean s'arrête et va fixer Beaugy dans les yeux.*

FLORANDEAU (*changeant de ton*) — Et que devient ta sœur dans tout cela ?

BEAUGY — Simone ?

FLORANDEAU — Oui. Tu n'y penses pas, mais j'y pense pour toi.

BEAUGY — C'est donc sérieux, ces amours-là ?

FLORANDEAU — J'espère que tu n'en doutes point.

BEAUGY — J'avais l'impression, vois-tu, que Nini te tenait par quelque promesse... Il lui arrive d'arrêter ici, en passant. Je m'amuse à l'entendre apprécier les gens et les choses. Et il m'avait semblé...

FLORANDEAU — Crois-tu que j'aurais eu l'imprudence de m'aventurer avec cette enfant terrible qui ne discerne pas ce qu'elle dit, ce qu'elle entend ; qui lance des jugements téméraires comme une mitrailleuse distribue ses projectiles, au petit malheur ?

BEAUGY — Tu me remontrais tout à l'heure que c'est la mode, aujourd'hui, et qu'un homme sage doit en prendre son parti.

FLORANDEAU — Pardon. Si je désire épouser Simone, c'est que je l'ai remarquée entre toutes les jeunes filles de notre monde, comme n'étant pas de ces charmantes hurluberlues qui sont aussi des bavardes dangereuses...

BEAUGY — Décidément, tu en veux à Nini.

FLORANDEAU — Non, mon vieux. Je lui suis même reconnaissant, à elle et à ses pareilles, de nous faire apprécier celles qui ne leur ressemblent point.

178. *Simone, visiblement bouleversée, paraît, habillée pour sortir.*

SIMONE (*à Beaugy*) — Sais-tu que M. Barabé est là ?

BEAUGY (*troublé*) — Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ?

179. *Beaugy se dirige vers la porte de droite qui va donner passage à Barabé.*

180. *Florandean fait un signe d'intelligence à Simone et lui dit à mi-voix :*

FLORANDEAU — Il vaudrait mieux que nous demeurions avec lui.

181. *Beaugy est agité et montre son désir que Florandean et Simone le laissent seul.*

BEAUGY — A tout à l'heure.

182. *Simone et Florandean hésitent à quitter la place, mais ils se rendent compte que Beaugy attend avec anxiété des explications du père Barabé.*

FLORANDEAU — A tout à l'heure. (*Il serre la main à Beaugy.*)
Et courage !

183. *Simone cherche encore un prétexte pour demeurer.*

SIMONE — Je vais fermer la fenêtre.

BEAUGY — Non, laisse, laisse !

184. *Florandean et Simone haussent les épaules et sortent lentement par la gauche.*

185. *Beaugy est allé à la porte de droite et introduit le père Barabé, en habit des dimanches.*

186. *Beaugy attire peu à peu Barabé vers un fauteuil de l'avant-scène où Barabé, avec quelque gêne, finit par s'asseoir. Durant tout son récit, Barabé gardera à la main son feutre, pour se donner de la contenance.*

BEAUGY — Comment se fait-il qu'on ne vous ait pas introduit ? Y a-t-il longtemps que vous attendez ?

LE PÈRE BARABÉ — J'ai aimé mieux attendre, rapport qu'y avait du monde avec vous. J' veux pas faire des escarres, non ; mais j' suis pas ben habillé, moé.

BEAUGY — Asseyez-vous, père Barabé... Vous avez reçu mes lettres ?

LE PÈRE BARABÉ — Oui, m'sieu l' docteur. Mais j'ai pu v'nir

qu'aujourd'hui, rapport aux labours qui pressaient, pis à un nouveau cavreau qu'il a fallu finir pour nos légumes qui allaient geler.

187. *Geste d'impatience de Beaugy.*

LE PÈRE BARABÉ — Vous m'aviez pas dit que c'était pressé, non plus.

BEAUGY — Père Barabé, vous êtes un honnête homme, vous ?

LE PÈRE BARABÉ (*intimidé*) — J'cré ben qu'oui, moyennement, m'sieu l' docteur... Pourquoi faire ?

BEAUGY — Vous savez que je suis sur le point d'épouser Mlle Aline Harbois qui a passé une partie de l'été chez vous, avec les Prévair. Si même je ne suis pas encore marié, le retard est venu d'un obstacle que vous seul pouvez faire disparaître.

LE PÈRE BARABÉ (*inquiet*) — Comment qu' ça peut-i' s'faire, m'sieu l' docteur ?

BEAUGY — Mon avenir se trouve peut-être entre vos mains, père Barabé. Voulez-vous me dire la vérité ?

LE PÈRE BARABÉ (*de plus en plus inquiet*) — Mais oui, m'sieu l' docteur, ben sûr que oui. Qu'est-ce qu'y a donc ?

BEAUGY — Pour quelle raison M. et Mme Prévair ont-ils quitté précipitamment votre maison de Varennes, au milieu de l'été, alors qu'ils devaient y demeurer jusqu'à la mi-septembre ?

LE PÈRE BARABÉ — Pa'c' que... Pa'c' que...

BEAUGY — Parce que vous les avez congédiés ?

LE PÈRE BARABÉ (*ne voulant pas comprendre*) — Congédiés, que vous dites ?

BEAUGY — Enfin, parce que vous les avez renvoyés, mis à la porte, chassés ?

LE PÈRE BARABÉ — Oh ! non, m'sieu l' docteur ! Pas directement... Seulement, y avait tant d'parlements entour d' chez nous que j' leu z-ai dit, comme ça, qu' ça s'rait p't' être ben mieux pour eux aut'es qu'i's s'en aillent... Mais, pour le sûr, i' sont pas partis malgré eux aut'es.

188. *Beaugy va de long en large. Son agitation augmente visiblement.*

BEAUGY — On jasait donc sur leur compte ?

LE PÈRE BARABÉ — M'sieu l' docteur, à la campagne, vous savez ben, on jase toujours un p'tit brin su' les étrangers... C' pas 'ien que su' eux aut'es qu'y avait des parlements. (*Il s'efforce de rire.*) Eh, eh, eh !

BEAUGY — Sur Aline, aussi ?

189. *L'appareil se rapproche peu à peu de Barabé.*

LE PÈRE BARABÉ — C'est pas c' que j' veux dire, m'sieu l'docteur !... Oh non !

BEAUGY — Voyons, père Barabé. Mon sort, toute ma vie est entre vos mains... Comprenez-vous ?

LE PÈRE BARABÉ — J' sais pas, m'sieu l' docteur, j' sais pas... J' su' t'un bon vieux, moé ; j'ai jamais fait d' mal à personne et ça s'rait dommage que j' soye venu chez vous pour ça... On sait jamais, voyez-vous... On entend des histoires qui ont d'abord l'air de rien, mais qui grossissent tiriblement en faisant du chemin, et qui d'viennent ben dangereuses à la fin, comme les boules de neige, m'sieu l' docteur...

BEAUGY — Parlez, au nom du ciel !

LE PÈRE BARABÉ — Y aura quinze ans à Noël, m'sieu l'docteur, on avait une p'tite fille... qu'i s'a fait tuer, en jouant, qui s'a fait écraser par une boule de neige... C'est ben triste, allez ! Des enfants faisaient des boules qu'i's faisaient rouler du haut en bas d' la côte...

190. *Un sanglot interrompt un moment le récit de Barabé.*

LE PÈRE BARABÉ — Elle s'a fait tuer par une de ces boules dev'nue grosse, autant dire, comme une maison, et qui l'a écrasée fret' su' son p'tit traîneau. (*Il pleure.*) ...Elle s'appelait Baptistine... Elle avait sept ans... Comme elle s'rait belle à c't' heure !

191. *Barabé s'essuie les yeux du revers de sa manche.*

BEAUGY — Après, après ?

LE PÈRE BARABÉ — Alors, voyez-vous, j'entends p'us de r-contages su' l' compte de tout chacun sans m' rappeler d' la p'tite, qu'était ben innocente, et d' la boule de neige qui l'a tuée... Les boules de neige, m'sieu l' docteur, ça part qu'qu'fois des montagnes, dans le ciel presqueument ; mais ça cause des ravages su' terre... J'cré bonnement qu' c'est ça qu'on appelle des ava-ranches...

192. *Reconstitution d'une scène de plein hiver, au bout du vil-lage de Varennes. Scène capitale du film. Musique.*

193. *Une petite rue longeant, d'un côté, un vallonnement de terrain vague, et, de l'autre côté, quelques maisons de paysans. L'appareil panoramique cette route de village et s'arrête devant la petite école.*

194. *Dans le lointain, un clocher de village sonne l'angélus de midi.*

195. *Une vingtaine d'enfants, garçonnetts et fillettes, sortent bruyamment de l'école, bien emmitouflés, avec leurs sacs de classe. Quelques plans rapides et gais, enchainés les uns aux autres. Cinq ou six enfants reprennent leurs petits traîneaux qu'ils avaient laissés à la porte de l'école. Quelques-uns vont disparaître à gauche, tandis que la plupart vont s'éloigner vers la droite où se voit la plus grosse butte de terrain.*

196. *Une neige très épaisse recouvre tout le pays et les maisons. Le soleil brille et pénètre assez la neige pour la rendre collante. Les enfants s'amuseant, tout en s'éloignant. Un petit garçon ramasse de la neige et en fait des balles qu'il lance à ceux des enfants qui ont pris le devant, et il dit :*

LE PETIT GARÇON — Tiens, la neige pelotte à midi.

197. *A ces mots, deux ou trois petits garçons montent un peu sur la butte et commencent à rouler une boule qui obtient vite deux pieds de diamètre. Un autre groupe de trois petits garçons monte plus haut, sur la butte, et commence aussi à faire rouler une boule.*

198. *Les petites filles sont restées sur la route et regardent les garçons faire des boules. Divers plans des fillettes qui s'amuseant sur la route.*

199. *La petite Baptistine, sept ans, est assise sur son petit traî-neau, que tire une de ses camarades.*

200. *Tout au haut de la butte, les trois petits garçons ont roulé la boule horizontalement, sur la crête de la butte. Lorsque leur boule a atteint un diamètre qui dépasse leur propre hauteur, et qu'elle est devenue trop lourde pour qu'ils puissent la pousser plus loin sur la crête, ils lui donnent un mouvement pour la faire rouler vers la route.*

201. *Ils crient tous ensemble, pour exprimer leur joie d'avoir fait une boule aussi grosse, et aussi pour avertir les enfants, restés sur la route, de se garer.*

202. *En se rapprochant de plus en plus de l'appareil, la boule de neige devient énorme.*

203. *La petite Baptistine, sur son traîneau, crie à sa camarade qui tient les cordeaux du traîneau :*

BAPTISTINE — Sauve, sauve !

204. *La petite fille qui tire le traîneau fait deux ou trois pas, tout en regardant la boule qui dévale ; mais elle trébuche et perd les cordeaux du traîneau.*

205. *Ce mouvement a amené le traîneau juste dans la ligne de projection de la boule qui atteint la petite Baptistine sur son traîneau, et s'y écrase, en recouvrant complètement la petite.*

206. *Au lieu de dégager Baptistine, qui se trouve prise sous cette masse de neige, les enfants, affolés, se mettent à crier :*

LES ENFANTS — Baptistine est écrasée... Qu'est-ce qu'on va faire... Au secours ! Allons chercher la maîtresse.

207. *La scène s'efface en fondu et l'on revient chez Beaugy, pour retrouver le père Barabé atterré par cette évocation.*

LE PÈRE BARABÉ (*poursuivant son récit*) — C'est effrayant !... Si c'est pour me faire parler qu' vot' lettre est v'nue me qu'ri, m'sieu l' docteur, j'ai ben d' la peine, mais vous aurez plus d'acquêt que j' dise rien.

BEAUGY — Ne comprenez-vous pas que me répondre est un devoir, un devoir de conscience ?

LE PÈRE BARABÉ — J'sus t' un honnête vieux, m'sieu l' docteur, et j'aimerais mieux perdre gros d'argent plutôt qu' dire des méchancetés. La mort d' la p'tite, voyez-vous...

BEAUGY (*s'impatientant*) — Voyons, vous m'avez promis de dire la vérité sur ce que vous savez.

LE PÈRE BARABÉ — Ecoutez. A Varennes, j'ai entendu ben des histoires, c'est vrai... Y a du monde si v'limeux pour inventer !... Not' voisine, su' vot' respect, c'est un vrai serpent... C'est là qu' restait mam'selle Nini, avec son frère. (*Un moment.*) On s'est p't être ben trompé, itou.

BEAUGY — Ne disait-on pas qu'Aline se conduisait autrement que doit faire une fiancée ?

LE PÈRE BARABÉ — Ah ! on disait ben des affaires ; mais c'était pas vrai, pour le sûr. Moi, j' l'ai vue 'ien qu'avec... (*Il s'arrête.*)

BEAUGY (*crispé*) — Avec ?... De grâce, achevez !

LE PÈRE BARABÉ — 'ien qu'une fois seulement.

BEAUGY — Avec...

208. *L'appareil va se rapprocher peu à peu de Barabé.*

LE PÈRE BARABÉ — Avec M. Prévair... Mais puisque vous savez.

BEAUGY (*articulant*) — Vous l'avez vue ?

LE PÈRE BARABÉ — Ah ! pourquoi donc qu'vous m'avez fait v'nir icit', m'sieu l' docteur ? J' pensais qu' tout ça était rac'modé, pis j'étais ben content que ça soye fini.

209. *Beaugy va saisir Barabé à la gorge.*

BEAUGY — Voyons, parlerez-vous ?

LE PÈRE BARABÉ (*d'une voix étranglée*) — J' vas vous dire, m'sieu l' docteur, j' vas vous dire... Mam'selle Nini l'avait tant dit, pis l' village le répétait si souvent, itou, qu' j'ai voulu en avoir le cœur net, et je m'ai mis à veiller.

BEAUGY — Alors ?

LE PÈRE BARABÉ — Un matin, M. Prévair s'en allait aux chars... Il est parti avec mam'selle Aline et — apparence qu'i' pensait qu' personne le voyait — il l'a embrassée cinq ou six coups en z'y disant qu'i' l'aimait ben gros, mais qu'i' fallait pas l' dire, rapport que c'tait défendu...

BEAUGY — Vous avez vu, dites-vous, et vous avez entendu ?

LE PÈRE BARABÉ — Eh oui ! m'sieu l' docteur ! Et même que j' le regrette assez, allez !

BEAUGY — Vous êtes certain, absolument certain de ne pas vous être trompé ?

LE PÈRE BARABÉ — Eh non ! m'sieu l' docteur, puisque mam'selle Aline avait son grand chapeau qu'elle avait arrangé avec des cerises que je v'nais de lui donner moi-même.

210. *Reproduction en flou de l'image 122.*

BEAUGY (*bouleversé*) — Ah ! merci... Vous avez fait votre devoir... Vous êtes un honnête homme. (*Il lui indique la porte.*) Adieu.

LE PÈRE BARABÉ (*se retirant peu à peu*) — J'aurais ben aimé mieux vous conter des ment'ries, m'sieu l' docteur ; pas'c' que ces racontages-là, j' vous l' dis, c'est comme les boules de neige ; ça pourrait ben finir par tuer que'qu'un... Mon Dieu, oui, ça tue !...

211. *Barabé sort, accablé de ce qu'il vient de raconter.*

212. *GROS PLAN* — *Beaugy prend, sur son bureau, une photographie d'Aline, l'embrasse avec désespoir et s'affaisse dans un sanglot.*

213. *Un moment se passe. Le coucou, sur le manteau de la cheminée, sonne 5 heures.*

214. *Paraît Nini dans la porte par laquelle Barabé est sorti. Beaugy ne la voit pas entrer. Nini avance vers Beaugy et déplace une chaise, pour faire du bruit qui tire Beaugy de sa torpeur :*

BEAUGY — Vous !

215. *Nini est un peu décontenancée par l'attitude de Beaugy.*

NINI — Oui, encore moi qui profite d'une petite migraine pour venir vous dire bonjour, en passant, et d'abord vous consulter, sans doute... Mais qu'y a-t-il ?

BEAUGY — Le père Barabé, le vieux maraîcher de Varennes, sort d'ici.

NINI — En effet, nous venons de nous rencontrer nez à nez, et il ne m'a pas reconnue. (*Riant.*) Est-il malade ?

BEAUGY — Ah ! de grâce, mademoiselle Saulmiers, épargnez-moi vos plaisanteries !... Voyez plutôt ma douleur et mon désespoir.

NINI (*effrayée de la consternation de Beaugy*) — Expliquez-vous.

BEAUGY — Au nom du ciel ! je vous en prie, dites-moi franchement quelles étaient les relations de Prévair et d'Aline, à Varennes, alors que vous y demeuriez vous-même. Le père Barabé vient de m'apprendre...

216. *Beaugy fait un geste d'horreur.*

NINI — Ah, ah, ah ! l'histoire du baiser, je parie, du baiser derrière la clôture !

BEAUGY — C'est donc vrai !

NINI — Mais c'est enfantin.

BEAUGY — Vous aussi, vous saviez !

NINI — Le père Barabé a naïvement raconté cette histoire à sa femme qui n'a pas manqué de la colporter par tout le village. Mais à la vérité, il n'y a pas là de quoi...

BEAUGY — Abrégez mon agonie. Tuez-moi d'un mot !

NINI — Ainsi, vous vous déssolez parce qu'on a dit...

BEAUGY — Parce que Prévair m'a volé mon bonheur, parce qu'Aline m'a trompé !

NINI — Oh, oh ! Le mot est fort... C'est égal, en voilà une qui pourra se vanter d'avoir été aimée.

BEAUGY — Enfin, rassurez-moi, détrompez-moi... Dites-moi bien vite à votre tour ce que vous savez.

NINI — Tenez, docteur, vous êtes ridicule de vous imaginer qu'une femme aimée de vous puisse aussi bêtement abuser de votre confiance. Décidément, si vous continuez à faire un tel cas de tout ce qui se dit, je vous conseille amicalement de prendre des fortifiants.

BEAUGY — Ne me cachez rien. Qu'a-t-on dit ? Que dit-on encore ?

217. *Nini hausse les épaules ; elle s'obstine à laisser planer dans l'esprit de Beaugy le doute qui le terrasse.*

NINI — Ah ! mon Dieu, que voulez-vous que l'on dise ? Simplement ce qui se dit depuis que le monde est monde : du mal du prochain. Le bonheur est à ceux qui se bouchent les oreilles. Tant pis pour vous si vous persistez à écouter encore, après ce que vous avez déjà entendu.

BEAUGY — Vous vous obstinez à vous taire... C'est donc par vous qu'aujourd'hui...

NINI — Ça y est ; ça ne devait pas rater. Vous étiez le seul qui ne m'eût point encore mis quelque calamité sur le dos... C'est entendu, je suis la déesse des catastrophes. Saluez !... Au moins, cela sert à quelque chose, n'est-ce pas ? On commet une sottise, et l'on peut s'excuser en jetant le blâme sur Nini. Madame Prévair fait les yeux doux à mon frère, sous prétexte de lui demander des livres, c'est ma faute... Le père Barabé voit Aline avec Prévair : c'est ma faute.

218. *Beaugy s'est affaissé sur le canapé.*

NINI — Mais remerciez-moi du service que je vous ai rendu... Non?... Dites-moi au moins adieu...

219. *ENCHÂÎNEMENT — Une chambre, celle de Beaugy père, vieux gentilhomme aveugle. Beaugy père se lève de son fauteuil et appelle, dans le noir :*

BEAUGY PÈRE — Simone ! (*Un long moment.*) Elle n'a jamais tant tardé à venir me lire le journal... Docteur !... Simone !...

220. *Il se dirige vers la porte de sortie de sa chambre et disparaît.*

221. *ENCHÂÎNEMENT — Beaugy père paraît à la porte de droite du petit salon où se trouve Beaugy avec Nini. Nini l'aperçoit et dit :*

NINI — Bonjour, monsieur Beaugy. Tenez, le docteur fait encore l'enfant, aujourd'hui. Grondez-le.

222. *Beaugy père s'avance, les mains tendues, et dit :*

BEAUGY PÈRE — Mon fils !

223. *Beaugy ne répond pas, englouti qu'il est dans sa douleur. Nini va au-devant de Beaugy père, le prend par le bras et l'amène auprès de Beaugy, en lui disant :*

NINI — Sur le canapé, là.

224. *Nini s'esquive par la porte de droite.*

BEAUGY PÈRE — Mon fils ! Comment se fait-il?... Me laisser seul?... Mon fils ?

225. *Il avance lentement et touche enfin Beaugy. Beaugy sur-saute, en apercevant son père, et dit :*

BEAUGY — Vous ici, mon père !

BEAUGY PÈRE — Tu ne dormais pas, cependant ?

BEAUGY — Oui... je m'étais assoupi ; excusez-moi.

BEAUGY PÈRE — Cette voix étrange ! Serais-tu souffrant ?

BEAUGY — Non, non, père... Mais pourquoi êtes-vous descendu ?

BEAUGY PÈRE — Je me sentais seul... J'ai appelé ta sœur. Personne ne répondait... J'ai eu peur du silence... A mon âge, vois-tu, avec une perpétuelle nuit de sépulture dans les yeux, on se fait des craintes folles... Pardonne-moi de t'avoir dérangé... Je craignais que quelque chose ne fût arrivé.

BEAUGY — Non, père, il n'y a rien ; rassurez-vous, rassurez-vous.

BEAUGY PÈRE — Mais ta voix est troublée... Qu'arrive-t-il mon Dieu ?

BEAUGY (*n'en pouvant plus*) — Ah ! mon pauvre père, je suis bien malheureux !

BEAUGY PÈRE — Au nom du ciel, parle !

BEAUGY — Ma vie est à jamais brisée.

BEAUGY PÈRE — Que dis-tu ? Ah ! mon fils, tu ignores peut-être combien un homme ne vivant plus que par son cœur ressent plus vivement que les autres la douleur de ceux qu'il aime, de ses enfants. Ne vois-tu pas ton malheur plus grand qu'il ne l'est en réalité ? Est-il irréparable ?

BEAUGY — Hélas ! oui, mon père !

BEAUGY PÈRE — Mon Dieu ! j'espérais pourtant vous laisser heureux, ta sœur et toi, dans cette maison qui vous a vus naître et grandir... Faudra-t-il que je m'en aille en te sachant désespéré !

226. *Beaugy père tend ses bras au docteur qui s'y jette.*

227. *Par la porte de gauche entre Simone, suivie de Florandeu, puis de Prévair et de Madame Prévair, puis d'Aline qui entre la dernière.*

SIMONE — Que se passe-t-il ? Mon père, ici ?

BEAUGY — Ecoutez, mon père. Florandeu aime Simone. Accordez-lui sa main. Il en est digne, et bénissez-le... Qu'il soit votre fils, puisque moi...

SIMONE (à Beaugy) — Docteur, il y a là Prévair et...

BEAUGY — Prévair !... Qu'il entre !... Ah ! mon père, que Dieu vous donne la force de tout entendre !

228. *Prévair, que Beaugy n'avait pas vu d'abord, s'avance.*

PRÉVAIR — Mon cher docteur...

BEAUGY — Prévair, je viens enfin d'être informé de votre conduite à Varennes.

PRÉVAIR — De ma conduite ?

BEAUGY — Oui, de votre conduite ignoble. Et, cette fois, par quelqu'un qui a regardé et qui a vu. Vous comprenez : qui a vu et qui a même entendu.

PRÉVAIR — Mais je vous jure...

BEAUGY (*exaspéré*) — Vous jurez... Ah, ah, ah ! On jure, certainement ! Le prince de Galles jure aussi, pour sauver Lady Warwick. Ah, ah, ah ! On jure et se parjure comme des gentlemen... C'est entendu. La mode vient de Londres... Ah, ah, ah ! J'en aurais fait autant, et je ne suis pas roi d'Angleterre ! Vous avez bien agi... Ah, ah, ah !

SIMONE — Mon frère !

BEAUGY (à Prévair) — Oui, vous êtes un misérable ; et votre

femme une sotte de ne pas vous avoir rendu la monnaie de votre pièce lorsqu'un certain changeur lui offrait ses services...

MADAME PRÉVAIR — Grand Dieu !

PRÉVAIR (*dans un éclair*) — Saulmiers !

BEAUGY (*de plus en plus emballé*) — Eh oui, Saulmiers !... Vous le découvrez un peu tard. Mais vous vous occupiez trop de ma fiancée pour surveiller votre propre femme. Et vous n'avez pas vu ce que tout le monde a vu. (*Dans un rire amer*) Naturellement !

229. *Mme Prévair se sauve aussi, derrière son mari.*

FLORANDEAU (*s'emparant de Beaugy*) — Qu'est-ce que tout cela signifie ? Au nom du ciel, dis-nous qui ou quoi a provoqué cette affreuse crise ?

BEAUGY — Ne comprends-tu pas ?... J'ai enfin appris la vérité. L'amour qu'il devait à sa femme, ce misérable Prévair l'a déclaré à Aline, ma fiancée...

230. *Aline s'était jusque là tenue au fond de la pièce, derrière les autres personnages, et Beaugy ne l'a pas encore aperçue.*

ALINE — A moi ? Mais c'est une infamie !

BEAUGY — Vous étiez là, Aline !

231. *Aline ouvre la bouche pour se défendre.*

BEAUGY — Ah ! n'essayez pas de me tromper davantage !

ALINE — Par pitié, docteur, ne vous tourmentez pas ainsi, et ne m'accablez pas injustement ! Je vous aime au point d'endurer vos soupçons et même votre colère, parce que je sais bien que vous finirez par vous rendre compte que rien ne les justifie.

BEAUGY — On vous a vue.

ALINE — Si on m'a vue, en quoi donc peut-on m'incriminer ?

BEAUGY — On vous a entendue.

ALINE — Je n'ai jamais rien dit que vous n'ayez pu entendre.

232. *Beaugy fait un geste de dénégation.*

ALINE — M'aimez-vous vraiment si peu que vous ayez perdu toute confiance en moi, que vous refusiez de me croire? Je ne peux pourtant pas me justifier d'accusations que je ne connais pas. De quoi m'accuse-t-on? Que me reprochez-vous?

BEAUGY (*accusateur*) — Prévair !

ALINE — Mon beau-frère ! Vous savez bien que M. Prévair m'a toujours été insupportable, à force de tout prendre de travers et de sermonner tout le monde. On le fuit comme on fuit une surveillante de récréation. M. Prévair, c'est un frère-prêcheur qui a manqué sa vocation ! Mon beau-frère, me faire la cour ! Si vous croyez à une pareille absurdité, et si vous me pensez assez sotte pour m'y prêter, vous ne me connaissez pas, mon cher docteur.

BEAUGY — J'ai cependant passé l'âge des jalousies enfantines.

ALINE — Moi, peut-être ne l'ai-je pas encore atteint, car il ne me viendrait jamais à l'esprit de vous tenir rigueur de racontars, sans au moins m'enquérir s'ils ont quelque fondement.

233. *Beaugy est abîmé dans sa douleur.*

BEAUGY — Puisqu'on vous a vue, Aline.

ALINE (*prête à suffoquer*) — Je me suis fait un bonheur de la vie que nous devons vivre ensemble, tout entiers l'un à l'autre et l'un pour l'autre, sans ombrage et sans soucis, loin des envieux et des méchants. Aucun autre homme n'a jamais existé pour moi. Vous êtes tout mon passé et tout mon avenir. Mais voilà qu'un absurde soupçon, le premier, vous effare, vous rend injuste et cruel... Est-ce là ce que l'amour nous réserve, à l'un et à l'autre ? Vous, le seul homme qui m'ait jamais paru raisonnable, sensible, généreux, et comprenant la vie comme je la comprends, sans trop de crainte et sans trop d'espoir... Un premier obstacle... Que dis-je ? La première ombre vous renverse et vous égare. Qu'allons-nous devenir?... J'ai peur, docteur ; j'ai peur de vous qui m'inspiriez toute assurance...

BEAUGY — Pauvre Aline !

ALINE — Ma bague de fiançailles me promettait tous les bonheurs. Votre amour l'enchantait... Mais voilà que le maléfice de votre méfiance en a retiré le charme. Elle me fait peur aussi, elle me brûle la main.

234. *Aline retire de son doigt sa bague de fiançailles, la jette sur la table la plus rapprochée de Beaugy, et s'esquive en sanglotant.*

ALINE — J'ai peur, j'ai peur !

BEAUGY (*au paroxysme du désespoir*) — Aline, je vous ai trop aimée... Mais je vais essayer d'oublier... Oui, laissez-moi. Je veux être seul... Laissez-moi, vous dis-je... Adieu... Je ne veux plus que le repos, l'oubli et — si elle ne me trompe pas, elle — la mort, oui, la mort !

235. *Beaugy père avance lentement et cherche, les bras tendus, à s'y reconnaître.*

BEAUGY PÈRE — Pauvres enfants !

MUSIQUE.

236. *Crépuscule d'hiver, dans la grande rue d'Outremont où Beaugy demeure. Il neige. L'appareil panoramique un bout de cette rue fashionable.*

237. *Paraît Beaugy, emmitouflé et marchant très lentement, toujours absorbé par son idée fixe. Il approche de sa demeure et exprime sa surprise d'y être arrivé. Il s'arrête un long moment devant sa porte.*

238. *L'appareil se rapproche de Beaugy et le montre en gros plan. Beaugy se décide enfin à rentrer chez lui ; il rentre et referme la porte. L'appareil recule un peu. La chute de neige devient plus violente.*

239. *On voit Beaugy qui ressort de chez lui. Il cherche de quel côté il va diriger l'obsession qui le tient. Il repart, d'un pas irrésolu. La neige tourne en « poudrerie », puis en blizzard.*

Sifflement du vent.

240. LE PORT DE MONTRÉAL — *Cinq heures plus tard. Pleine nuit. La tempête a cessé, et un beau clair de lune fait étinceler les docks enneigés. Quelques voiliers et remorqueurs sont emprisonnés dans les glaces du fleuve.*

241. *L'appareil panoramique les quais déserts, puis s'arrête sur un homme seul qui erre en ces lieux désolés. C'est Beaugy.*

242. *Rue Sainte-Catherine, une heure plus tard. Le clair de*

lune joue sur les trottoirs enneigés. Vue panoramique du quartier des théâtres et des clubs.

243. *La foule sort du Cinéma de Paris. Des autos de maîtres encombrement la chaussée.*

244. *Plus loin, l'appareil va se fixer sur la devanture de la très chic boîte de nuit dont l'enseigne flamboie de toutes ses grosses lettres au néon : Au Chat Blanc. Des couples commencent à y entrer.*

245. *L'appareil va se rapprocher d'un homme que l'on voit venir seul, Beaugy, qui avance à pas lents, ne sachant toujours pas où il va. Beaugy s'arrête devant le cabaret, hésite un moment, puis entre.*

246. INTÉRIEUR DU CHAT BLANC. — *Autour du parquet, une vingtaine de couples sont déjà attablés et assistent au premier numéro du programme : une danse de fantaisie par un bon danseur et une bonne danseuse. Musique accompagnant le numéro de danse. On aperçoit, dans un coin reculé du cabaret, Beaugy, seul, à une table.*

247. *Un garçon s'approche de lui ; mais Beaugy ne le voit pas arriver, perdu qu'il est dans son désarroi. Par deux fois, le garçon lui demande :*

LE GARÇON — *Monsieur désire quelque chose?... Monsieur a-t-il été servi?*

248. *Beaugy l'entend enfin et le regarde, mais sans répondre. Le garçon insiste :*

LE GARÇON — *Un cocktail?... Je recommanderais à monsieur quelques spécialités de la maison : « Queue-de-Paon », « Sésame », « Résurrection »... Ou, si monsieur préfère manger, il se féliciterait de commander un plat de malpecques — authentiques ! — avec l'incomparable Chablis du Chat Blanc...*

Beaugy n'a pas écouté le boniment du garçon. Avec un geste de lassitude, il commande :

BEAUGY — *Une absinthe, double.*

249. EN GROS PLAN — *Beaugy se prend la tête entre les mains sans s'intéresser le moins du monde au spectacle.*

250. *Une Poule l'aborde et le touche à l'épaule :*

LA POULE — Seriez-vous malade?... Vous attendez quelqu'un, j'espère.

251. *Beaugy ne bouge pas. La Poule fait une grimace et va s'éloigner.*

LA POULE — Ah ! quel ours !

252. *Elle rencontre une autre Poule qui a remarqué l'atterrement de Beaugy et dit à la fille :*

L'AUTRE POULE — Un autre imbécile qui a des peines de cœur !

Elles s'esclaffent et se dirigent vers d'autres dîneurs attablés.

MUSIQUE.

253. *Intérieur, chez Harbois, à Montréal.*

Grand salon bourgeois. Onze heures du soir ou minuit. Une douzaine de couples (en habit de soirée) dansent une valse moderne (lente) au son d'un petit orchestre dissimulé derrière des palmiers, près d'une arcade drapée donnant sur un petit salon voisin.

254. *L'appareil panoramique sur les danseurs, M. Harbois père avec Mme des Iris, Florandean avec Simone, Nini avec Andryeux, Mme Prévair avec Saulmiers, et Prévair avec Aline. Les autres couples sont des figurants.*

255. *La danse se termine et les couples se séparent.*

256. *Andryeux se sépare de Nini en la saluant cérémonieusement :*

ANDRYEUX (à Nini) — A tout à l'heure.

257. *Andryeux met son monocle et cherche sa partenaire pour la danse suivante.*

ANDRYEUX — Où est ma danseuse ?

258. *Après un moment, il avise Mme Prévair et se dirige vers elle. Mais Saulmiers a déjà rejoint Mme Prévair à qui il dit :*

SAULMIERS — Madame, me feriez-vous l'honneur de m'accorder la prochaine danse ?

259. *Andryeux intervient et offre son bras à Mme Prévair.*

ANDRYEUX — Mme Prévair n'a qu'une parole.

MADAME PRÉVAIR (à Andryeux) — Un moment, je vous prie. (A Saulmiers.) Quant à vous, monsieur Saulmiers, il en coûte décidément trop de danser avec vous !

SAULMIERS (protestant) — Oh ! madame, il y a si peu de ma faute !

MADAME PRÉVAIR — Oui, je sais, je sais... Enfin.

260. Mme Prévair fait signe à Andryeux de patienter, et va aider à la formation des couples pour la prochaine danse.

HENRI (offrant son bras à Nini) — Je vous prouve que je ne vous en veux pas, puisque je vais vous chercher le plus beau cavalier de céans.

261. Nini hausse les épaules en entendant la phrase narquoise-ment respectueuse d'Henri. Andryeux aborde Nini.

ANDRYEUX (à Nini) — Ne m'avez-vous pas dit que Mlle Beaugy et M. Florandau sont fiancés ? (Il les indique, au fond de la scène.) Ils ne se disent pas un mot et ont l'air de bien s'ennuyer, pour des fiancés.

NINI — Ils s'ennuieraient bien davantage s'ils se parlaient !

262. Andryeux va vers Florandau.

ANDRYEUX — Monsieur Florandau, vous ne m'avez pas encore présenté à votre fiancée... Je finirai par croire ce que l'on dit de vous, que vous êtes terriblement jaloux.

FLORANDEAU — Comment donc, mon cher ! Le plus joli garçon d'aujourd'hui ! On vous présenterait sur un plateau d'argent.

NINI (qui a entendu le mot de Florandau) — Avec du persil dans les narines. Quelle tête !

FLORANDEAU (présentant Andryeux à Simone) — Monsieur Andryeux...

263. Gros plan d'Andryeux qui rectifie, à l'oreille de Florandau.

ANDRYEUX (rectifiant) — Andrew. On prononce Ann'drou.

FLORANDEAU — J'en étais sûr ! Monsieur Andrew, frère de Mme des Iris et cousin, n'est-ce pas ? de Mlle Nini Saulmiers.

264. *Projection sur Mme des Iris.*

ANDRYEUX — Oh ! si petit cousin qu'il y a quinze jours tout juste que nous nous sommes découvert cette parenté. J'ai longtemps vécu à Toronto, vous savez.

FLORANDEAU — Vous étiez un parent éloigné, je vois.

SIMONE — En tout cas, c'est un lien de choix.

ANDRYEUX (*confidentiel*) — C'est bien possible... Mlle Nini est adorable...

265. *Nini et Henri, sur le pas du salon, rient bruyamment ensemble avant de retourner à la danse.*

266. *Simone a entendu les éclats de rire de Nini et d'Henri, et elle en avertit Andryeux.*

SIMONE — Les espiègles, c'est à vos dépens qu'ils ont l'air de s'amuser.

ANDRYEUX — Ils ne peuvent toujours pas rire de grand-chose.

MADAME PRÉVAIR (*bas à Florandean*) — Est-il assez bête quand il veut ?

FLORANDEAU — Mon Dieu, madame, il y en a tant qui le sont sans le vouloir !

267. *Saulmiers aborde Aline.*

SAULMIERS — Mademoiselle, me feriez-vous l'honneur ?

ALINE — Excusez-moi, monsieur Saulmiers ; je suis un peu souffrante et je préfère ne pas danser.

SAULMIERS (*galant*) — Pour vous faire revenir à la santé, je vous dédie mon sacrifice.

ALINE — Je vous remercie. Offrez votre bras à Mlle Beaugy, et tâchez de l'égayer.

268. *Aline se dirige vers Florandean et Simone.*

ALINE — Retirons-nous dans le petit salon, voulez-vous ? On fait vraiment trop de bruit ici.

269. *Aline, prenant les devants, entre dans le petit salon, suivie de Florandean.*

270. INTÉRIEUR DU SALON-SERRE-BOUDOIR — Le fond de la scène forme le sommet d'un angle droit dont le côté gauche comprend l'arcade drapée donnant sur le grand salon qui s'entrevoit resplendissant de lumière. Au premier plan, pan de gauche, une porte de dégagement aussi drapée. En avant, à gauche, une haute lampe de bronze (avec un large abat-jour) éclaire cette partie de la scène négligée par le rayonnement du salon et par le clair de lune tombant en plein sur le toit de la serre qui s'enfonce dans le côté droit. Ameublement varié, luxe féminin et frivole. Le parquet est exhaussé, au second plan, de trois marches avec, au milieu, une coquette vasque où gazouille un jet d'eau parmi la verdure.

271. L'appareil se rapproche pour bien montrer le vitrage de la serre par lequel on distingue nettement les toits enneigés du voisinage.

272. La silhouette de Beaugy s'est vue durant quelques instants au travers du vitrage de la serre.

273. En entrant dans le petit salon, Aline a aperçu la silhouette de Beaugy, qui a aussitôt disparu, et elle pousse un cri.

ALINE — Je l'ai vu... Je le vois partout, et j'en ai presque peur.

FLORANDEAU (qui suit Aline dans le petit salon) — Vous êtes folle ! Allons ! Je vous ai promis que tout se réparera.

ALINE — Réparer l'irréparable !

FLORANDEAU — La vérité finit toujours par avoir raison d'une erreur.

ALINE — Trop tard, souvent !

FLORANDEAU — Je vous répète qu'avant quinze jours vous roucoulez ensemble, plus éperdument que jamais.

274. Florandean amène Aline à l'avant-scène pour l'éloigner du vitrage.

ALINE — Enfin, puisque tout a été tiré au clair, pourquoi le docteur n'est-il pas revenu de son erreur, comme M. Prévair en est heureusement revenu ?

FLORANDEAU — Prévair s'est ressaisi, lui... Vous ne saurez peut-être jamais, Aline, jusqu'à quel point votre malheureux fiancé s'est abandonné au désespoir. Hélas ! on remonte plus

lentement du gouffre que l'on n'y tombe. (*Aline pleure.*) Je l'ai recommandé à quelques confrères de ses amis, vous le savez.

ALINE — Que disent-ils ?

FLORANDEAU — Ils ont parlé de mélancolie, de délire dépressif, de lypémanie, de psychose... Comprend-on jamais rien à leur jargon ? En tout cas, ils l'ont bien soigné et ils m'assurent que notre ami nous reviendra. Mais il est encore à refuser toute compagnie, à s'esquiver chaque soir pour vagabonder tard dans la nuit et pour rentrer épuisé. Mieux vaut, franchement, que vous ne le revoyiez pas avant qu'il soit bien rétabli.

ALINE (*regardant d'instinct au vitrage*) — Ah !

FLORANDEAU — Ne vous alarmez pas, Aline. Tout cela n'est qu'une épreuve dont votre amour sortira plus fort.

ALINE — Ne pouviez-vous pas lui faire entendre raison, vous, son meilleur ami ?

275. *Florandean conduit Aline à un fauteuil, et lui-même approche une chaise et s'assoit près d'elle. L'appareil se rapproche.*

FLORANDEAU — Je n'ai fait que cela, ma pauvre Aline. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous devez comprendre qu'on ne revient pas facilement d'une déception aussi profonde. Ce n'est que dernièrement aussi que j'ai été assez renseigné moi-même sur ce qui s'est passé entre le père Barabé et Beaugy pour éclaircir enfin l'affaire, pour démêler l'affreux malentendu où vous étiez en train de sombrer tous, Beaugy, Prévair, votre sœur et vous.

ALINE — Pourquoi, encore une fois, pourquoi n'est-il pas revenu en même temps que mon beau-frère ?

FLORANDEAU — Que voulez-vous ? Ces grands enfants sont ridicules lorsqu'ils se mettent à souffrir. Ils se jettent dans le feu pour se sauver de la fumée... Mais Beaugy reviendra, je vous le promets. Tenez, vous lui aviez rendu votre bague de fiançailles. Voici cette bague que vous allez remettre tout de suite à votre doigt.

276. *Florandean a tiré la bague de la poche de son gilet. L'appareil, en se rapprochant, nous la montre... Aline fait un geste instinctif pour refuser la bague que Florandean lui tend ; puis elle la prend, nonchalamment, et la garde dans sa main sans se la remettre au doigt.*

FLORANDEAU — C'est Beaugy, je vous l'assure, qui vous demande de la reprendre. Voilà vos fiançailles confirmées...

ALINE (*résolue*) — Mon beau-frère a eu assez de bon sens pour se rendre à la raison. Le docteur Beaugy, lui, s'obstine à m'accabler de sa méfiance et à se torturer lui-même, depuis deux mois que vous avez, comme vous dites, démêlé cet affreux malentendu. Si c'est ça, l'amour ! Deux mois que cela dure, deux mois d'angoisse, deux mois d'enfer, une éternité !

FLORANDEAU — Une éternité en miniature ! A peine un petit purgatoire, le stage des âmes qui ont quelques peccadilles à expier avant d'entrer en paradis.

277. *Aline se lève.*

ALINE — Qu'ai-je donc fait pour être tant punie ?

FLORANDEAU — Rien, en somme, puisque erreur n'est pas compte. Mais, laissez-moi vous le faire observer, vous avez eu tort de ne point vous méfier de vos amies.

ALINE — Nini ! C'est elle qui a empoisonné les vieux Barabé... Je n'attends qu'une occasion pour la chasser d'ici.

FLORANDEAU — Non. Dégagez-vous-en le plus possible, et commencez par lui ménager vos invitations.

ALINE — Si vous croyez que nos invités sont seulement des gens qui nous plaisent !... Je ne voulais déjà plus la recevoir. Ce soir, Henri a insisté afin d'avoir son prétendu cousin, ce singeur d'Anglais, et surtout sa prétendue cousine, cette...

278. *Florandean se lève.*

FLORANDEAU (*lui imposant silence*) — Attachez-la donc, cette petite langue-là. Ce sont des mots comme ceux-là, précisément, qui ont causé la méprise dont vous avez tant à souffrir.

ALINE — Oh ! cette Nini !... D'abord, Henri ne peut plus l'endurer.

FLORANDEAU — Depuis un mois qu'il est avocat, il pense déjà plus sensément.

ALINE — Tant mieux pour lui !

FLORANDEAU — Si seulement cette leçon pouvait lui profiter, à elle aussi ! Nini n'est peut-être pas méchante ; mais elle est bouffie de frivolité. Ce lui est un besoin de donner de tous côtés des coups de bec avec les caillettes qui sont plus nombreuses dans nos salons que ne l'étaient autrefois les tourtes dans nos campagnes. Elle ne réfléchit pas aux conséquences de ses racontars qui, hélas ! grossissent à mesure qu'on les colporte... Des boules de neige, dit ce vieux Barabé. Et comme il a raison !

ALINE — Des boules de neige !

FLORANDEAU — Ce pauvre père Barabé est-il assez accablé de ce qui est arrivé ! « Si les mauvaises langues n'avaient pas tant parlé ! », gémit-il... Il serait même venu se jeter à vos pieds, pour implorer votre pardon, s'il n'eût craint d'être écharpé.

ALINE (*riant à travers ses larmes*) — N'est-pas ce qu'il mérite, le pauvre vieux !

FLORANDEAU — Allons, continuez de rire, par grâce !

279. *La draperie du salon s'entr'ouvre et paraît Simone au bras d'Andryeux.*

FLORANDEAU (*à Aline*) — Tenez, voici quelqu'un. Séchez vos yeux.

ALINE (*se redressant*) — Non, je ne veux plus pleurer. Si le docteur Beaugy tient à se laisser aller à la dérive, s'il persiste à suivre un soupçon qui l'entraîne à l'abîme, je n'y suis pour rien, et je n'y puis rien, n'est-ce pas ? J'en ai assez !

FLORANDEAU — Voyons, Aline, ne perdez pas courage !

ALINE — Je n'en puis plus !

280. *Aline dépose sur un meuble la bague que Florandean lui a remise, il y a un moment, et qu'elle a gardée dans sa main.*

FLORANDEAU — Aline, soyez raisonnable et reprenez cette bague de vos fiançailles.

ALINE (*excédée*) — Non, j'en prie.

281. *Pour ne pas céder à l'affliction qui la pousse à pleurer, Aline remonte vers le vitrage d'où Beaugy est disparu, et s'y appuie. Florandean s'efforce de plaisanter.*

FLORANDEAU (à Aline) — C'est ça, boudez un peu. Il n'y a rien de mieux pour ramener la belle humeur. Mais pas trop longtemps. J'ai encore quelque chose à vous dire, et je reviens tout de suite.

282. *Florandean a vainement offert de nouveau à Aline la bague qu'elle lui a rendue. Se rendant compte qu'Aline ne veut pas reprendre cette bague, Florandean la remet dans sa poche, de découragement hausse les épaules et redescend au devant de Simone et d'Andryeux.*

FLORANDEAU (à Simone) — Oh ! oh ! vous devenez inconsistante, mademoiselle ! Je vous laisse au bras d'un danseur, et je vous retrouve en compagnie d'un autre.

SIMONE (avec lassitude) — M. Saulmiers tenait absolument à danser... C'est une danseuse infatigable que Mme des Iris.

ANDRYEUX — Alors, nous avons fait de la substitution.

FLORANDEAU — Très grave, cela ! Vous demanderez à Henri comment le Code punit ce délit.

SIMONE — Henri ne songe guère à son Code en ce moment. Il a trop à se défendre de Nini.

ANDRYEUX — Il s'est réfugié au billard.

SIMONE (à Andryeux) — Où il vous a donné rendez-vous, monsieur Andryeux.

FLORANDEAU (poussant Andryeux à prendre congé) — Henri est un superbe caramboleur.

ANDRYEUX — Il m'a promis de m'enseigner des effets avec lesquels j'épaterai le Military Club.

FLORANDEAU — Les effets avant les causes, voilà bien mon Henri.

ANDRYEUX (minaudant toujours) — Oh ! que vous avez de l'esprit, monsieur Florandean !

SIMONE — On dit que cela s'attrape. Ne demeurez pas trop en notre compagnie.

ANDRYEUX — En effet, je tarde trop. Vous m'excusez ?

FLORANDEAU — Et bonne chance.

ANDRYEUX — Merci.

FLORANDEAU — Par ici.

283. *Florandean ouvre la portière de droite. Andryeux sort en esquissant un salut militaire. Simone et Florandean espéraient se trouver seuls, mais voici que...*

284. *Mme Prévair, Saulmiers, Mme des Iris et Harbois reviennent du grand salon.*

285. *Harbois s'avance avec Mme des Iris, qui lui dit, à mi-voix :*

MADAME DES IRIS — C'est une bien dure épreuve pour cette pauvre Aline !

HARBOIS — C'est à n'y rien comprendre, sauf que le docteur Beaugy a complètement perdu la tête.

MADAME DES IRIS — Et qu'il est en train, à ce que l'on dit, de la faire perdre à votre fille.

HARBOIS (*s'emportant*) — A-t-on idée de se laisser aller ainsi, pour des bêtises, des pailles en croix ! Florandean fait de son mieux pour rassurer Aline et nous tous.

286. *Harbois, d'un signe, appelle Florandean.*

HARBOIS — Comment se porte votre ami, franchement ?

FLORANDEAU — Avec ces malades-là, vous savez, il suffit quelquefois d'une secousse énergique, d'un heureux incident.

HARBOIS (*haussant les épaules*) — Ou d'un accident. (*A Mme des Iris*) Vous avez entendu ?

MADAME DES IRIS (*écervelée*) — On passe par l'amour comme on peut !

HARBOIS (*sans gaieté*) — Comme sur le pont d'Avignon.

MADAME DES IRIS — Précisément. Mais tout le monde y passe, soyez bien tranquille.

287. *Ce disant, Harbois et Mme des Iris repassent au grand salon. Saulmiers, qui a suivi de loin la conversation entre Harbois et Mme des Iris, va dire à Mme Prévair :*

SAULMIERS — Savez-vous que votre père et ma cousine se parlent avec une réserve qui en dit long.

FLORANDEAU (à part) — L'imbécile.

MADAME PRÉVAIR (à Saulmiers) — Veuf et veuve. Il serait inouï qu'il n'existât pas de défiance entre eux !...

SAULMIERS (à Harbois) — Il est charmant, votre petit salon !

288. *Murmures d'approbation.*

FLORANDEAU — Un vrai coin de paradis !

HARBOIS — Ce sont mes fillettes qui ont arrangé ça.

SIMONE — Récemment, les quatre saisons réunissent ici tout ce qu'elles ont de mieux.

289. *Saulmiers montre, au travers du vitrage de la serre, les toits étincelants sous le clair de lune, et il dit à Simone :*

SAULMIERS — En effet, le décor de l'hiver...

MADAME PRÉVAIR (*indiquant le jet d'eau*) — L'été qui chante et la verdure qui fleurit.

SAULMIERS (*indiquant la verdure grimpante*) — Et qui grimpe avec la ténacité de la déveine.

Simone (à Saulmiers) — Comment, vous êtes malheureux ?

SAULMIERS — Trois refus en cinq minutes !

FLORANDEAU (à Saulmiers) — Peut-être les collectionnez-vous ?

290. *Saulmiers n'a pas entendu la réflexion de Florandean, mais poursuit la comparaison de Mme Prévaire, en s'adressant galamment à elle :*

SAULMIERS — Le printemps dans les yeux !

MME PRÉVAIR (à Aline) — Et l'automne dans le cœur, ma pauvre Aline.

ALINE — Hélas !

FLORANDEAU — Bah ! les jours d'automne sont tristes, mais ils sont courts. La brume finira bien par se dissiper, vous verrez.

291. *Andryeux entraîne Mme Prévaire au grand salon. Avant de disparaître, Mme Prévaire dit à Aline :*

MADAME PRÉVAIR — Fie-toi à M. Florandean, Aline. C'est un spécialiste ; il fait des miracles. Regarde-moi.

292. *Dans le petit salon, sont restés seuls Simone, Florandean et Aline. Simone, à Florandean, indique Aline qui est demeurée au vitrage de la serre.*

FLORANDEAU — Avez-vous jamais oui dire qu'on raisonne une jeune fille dont le cœur est pris ?

SIMONE — Pauvre fille ! (*Appelant*) Aline !

293. *Aline s'approche.*

FLORANDEAU (*à Aline*) — Vous manquez aux lois de l'hospitalité, Aline. Au lieu d'inspirer la gaieté à vos invités...

SIMONE (*à Aline*) — Vous vous enfermez dans une mélancolie désespérante.

ALINE (*à Simone*) — Est-ce vous qui parlez ? Vous vous oubliez, Simone.

SIMONE — Heureusement, les autres s'amuseut en plein, au salon.

FLORANDEAU — Au milieu de cet amusement général, vous avez vraiment l'air, l'une et l'autre, de deux fautes d'orthographe dans une lettre parfumée. N'est-ce pas que cela fait mal à voir ?

ALINE (*à Simone*) — M. Florandean est sévère. Soignez votre correspondance, Simone.

294. *Mme Prévair revient du grand salon, au bras de son mari.*

SIMONE (*indiquant les Prévair*) — Ne dirait-on pas deux amoureux ?

FLORANDEAU (*à Aline*) — Vous voyez, Aline, comme le temps devient beau après un petit orage.

ALINE — Vous appelez cela un « petit » orage ? Qu'est-ce qu'il vous faut ?

FLORANDEAU — Un gros, si vous voulez. Enfin, petits ou gros, les orages sont faits pour passer et même pour rasséréner le ciel.

MADAME PRÉVAIR — Oui, ça passe. Mais tant que ça dure, ça dure !

PRÉVAIR (*à sa femme*) — Avons-nous été assez bêtes, dis !

MADAME PRÉVAIR — Ah ! ce que j'ai pleuré !... Je dois avoir des cheveux blancs.

PRÉVAIR — Nous les reteindrons, tes cheveux blancs, au clair de lune.

295. *Un butler entre par l'arcade de droite avec un plateau de champagne, qu'il passe à la ronde.*

MADAME PRÉVAIR — Vrai, j'ai cru que j'allais en mourir.

ALINE (*plus sérieusement qu'elle ne voudrait le faire paraître*) — Est-ce qu'on meurt d'amour ?

FLORANDEAU — Ma foi, il y a tant de choses qui ne se sont pas encore vues !

MADAME PRÉVAIR — Si M. Florandean n'avait pas dit une malice !

SIMONE (*à Mme Prévair*) — Vous m'avez promis de ne plus dire de mal de M. Florandean, depuis que vous lui devez...

FLORANDEAU — Il est des occasions où l'on peut se flatter d'avoir été la modeste planche à quoi s'agrippe un naufragé.

MADAME PRÉVAIR (*à son mari*) — En effet, quand je pense que sans M. Florandean...

PRÉVAIR (*à Florandean*) — Mon cher, je ne puis mieux vous exprimer désormais ma gratitude qu'en empêchant ma femme de vous enlever.

SIMONE — Oh ! je veille.

MADAME PRÉVAIR (*à son mari*) — Jaloux !

296. *Prévair, Florandean, Mme Prévair, chacun une coupe à la main, et Aline qui n'a pas pris de champagne, forment un petit groupe sur lequel l'appareil va s'arrêter.*

PRÉVAIR — A propos, je donnerais bien cinq sous, moi, pour savoir où la sœur de M. Andryeux, (*articulant*) madame des Iris, a pris le joli nom qu'elle affiche.

ALINE (*essayant d'être gaie*) — Ça, par exemple, c'est franchement drôle. Figurez-vous qu'elle a épousé — (à *Mme Prévair*) tu t'en souviens, Eveline, — un monsieur Déséry. Vous entendez bien : Dé-sé-ry, un nom que l'on rencontre partout chez nous.

FLORANDEAU — Comment, ce monsieur Déséry laisse ainsi façonner son nom ?

ALINE (*rassurant*) — Il est mort... Mais survint une visite du Prince de Galles, qui fit prendre, à un certain monde... conquérant, la mode de s'angliciser quelque peu ; et madame Déséry, dont le frais veuvage s'accommodait fort de la mode, fit passer son nom au pluriel britannique.

FLORANDEAU — Déséry — Desiries. C'était à la fois patriotique et grammatical.

ALINE — Sans doute. Mais il paraît que, depuis, la noblesse française a joliment frotté ses convictions britanniques, puisque madame Déséry, *alias* Desiries, est devenue...

PRÉVAIR — Madame des Iris. Pensez donc !

FLORANDEAU — C'est admirable !

MADAME PRÉVAIR — C'est scandaleux !

PRÉVAIR — Mais ça suffit à son bonheur.

FLORANDEAU — Mon Dieu, les femmes qui n'ont pas de bavettes ou de layettes à tailler, de mari à étourdir ou de chat à cajoler, sont bien excusables de s'employer à soigner le brillant d'une petite particule, voyons ! C'est si inoffensif !

PRÉVAIR — Sans doute, sans doute. (*À sa femme.*) Quand t'appelleras-tu Eveline DU Prévair ?

MADAME PRÉVAIR — L'été prochain, à Varennes.

PRÉVAIR (*prévoyant*) — Si nous y retournons !

MADAME PRÉVAIR — N'empêche que M. Saulmiers est en train de s'enfariner comme un pierrot dans cette fausse poudre d'iris.

297. Aline emmène Simone. L'orchestre vient d'attaquer un tango.

ALINE — Venez, Simone, nous allons voir le tango et dire du mal de M. Florandeanu.

298. *Simone et Aline disparaissent dans le grand salon.* Mme Prévaire tire Florandeanu à l'avant-scène et l'appareil se rapproche d'eux.

MADAME PRÉVAIRE — Dites-moi, monsieur Florandeanu, ce pauvre Beaugy, comment va-t-il ?

FLORANDEANU — Je comptais pouvoir l'amener, ce soir ; mais, vraiment, il est encore trop délabré.

PRÉVAIRE — J'ai craint, un moment, qu'il ne perdît la raison.

FLORANDEANU — Les nouvelles que j'ai rapportées de Varennes l'ont cependant réconforté.

MADAME PRÉVAIRE (à *Florandeanu*) — Henri ne vous a-t-il pas dit que, depuis huit jours, le docteur erre sans cesse autour d'ici ?

PRÉVAIRE — Il approche même jusqu'au vitrage de la serre.

FLORANDEANU — Un pas de plus, et il viendra, par la porte, prendre des nouvelles d'Aline.

MADAME PRÉVAIRE — Entre nous, s'il avait vérifié les faits avant de perdre la tête...

299. *Henri entre en coup de vent de la porte de droite.*

HENRI — Nini va me rattraper.

FLORANDEANU (à *Henri*) — N'étiez-vous pas au billard ?

HENRI (*essoufflé*) — Oui... j'étais venu au salon pour consulter Saulmiers... Il est très fort...

FLORANDEANU (*après avoir jeté un coup d'œil par la porte de droite*) — Voilà Nini qui vient.

HENRI — Interrogez-la sur moi.

300. *Henri se cache derrière la portière de droite et dit à Florandeanu :*

HENRI — Faites-la parler.

301. *Nini entre par la porte de droite, et cherche quelqu'un qui n'est pas dans la pièce.*

FLORANDEAU (à Nini) — Vous cherchez quelqu'un ?

MADAME PRÉVAIR — Henri, peut-être ?

NINI (hésitante) — Non.

PRÉVAIR (à Nini) — Regardez bien. Ce qu'on cherche le plus, on l'a souvent sous le nez.

MADAME PRÉVAIR — Surtout lorsqu'il s'agit de moustache.

FLORANDEAU — Pardon d'avoir été indiscret, mademoiselle. Mais vous aviez l'air...

NINI (à Florandean) — Vous êtes physionomiste ?

MADAME PRÉVAIR — Il faut l'être bien peu pour constater qu'Henri est plus intéressant à présent qu'il ne l'était à Varennes.

NINI — Il n'a pas changé. Henri est détestable comme il l'a toujours été.

302. *Henri surgit de la portière où il s'était dissimulé.*

HENRI — Fermez, au nom de la loi !

303. *Nini est un moment interloquée.*

NINI — Vous voyez... Si vous trouvez ce stratagème d'un galant homme !

HENRI — Mademoiselle, sachez que la fin justifie parfois les moyens.

PRÉVAIR (à sa femme et à Florandean) — Laissons-les se chamailler.

FLORANDEAU — Nous n'aurions qu'à recevoir des éclats !

304. *Florandean, Mme Prévair et Prévair s'esquivent dans le grand salon et laissent Henri et Nini seuls en scène.*

305. *Nini, très piquée, s'élance sur Henri.*

NINI — Ce sont vos façons d'agir, de vous faire aimer...

HENRI (reculant) — Pardon, mademoiselle. Je crois plutôt avoir agi fort galamment en vous arrêtant au moment où vous alliez commettre une diffamation à mon endroit.

NINI — Vous avez eu du flair de paraître avant que j'en dise trop long sur votre compte.

HENRI — Vous alliez me donner le coup de grâce. Mais c'est inutile. Je ne souffre plus. Merci.

NINI — Ainsi, c'est bien fini ?

HENRI — N, I, ni — Nini. C'est ce qu'on appelle au Palais, un désistement avec déclaration de non-reprise.

NINI — Sincèrement.

HENRI — C'est plus que sincère, c'est juré.

NINI — Vous n'avez jamais su ce que c'est qu'être sincère.

HENRI — Vous dites que je ne suis pas sincère. Alors, laissez-moi me vanter, pour être modeste.

NINI — Chacun son goût. Enfin, vous êtes libre.

HENRI — J'espère donc n'avoir pas à vous signifier d'*habeas corpus*.

NINI — Qu'est-ce que c'est que ça ?

HENRI — C'est du chinois.

NINI — Et ça veut dire ?

HENRI — Que j'adore la danse. Venez danser.

306. *Henri offre son bras à Nini et Nini se détourne, avec une moue de mépris.*

NINI — Tenez, vous êtes ridicule, prétentieux, et surtout jeune.

HENRI — J'ai commencé à m'en douter un peu, depuis Varennes.

307. *Henri va s'affaler dans un fauteuil.*

NINI — Ah ! vous n'avez pas mis de temps à me démolir, à me représenter comme une femme impossible... Il se commet une indiscrétion : c'est Nini. Le docteur Beaugy manque de parole à Aline : c'est toujours Nini. Nini a le dos large.

HENRI — Et la langue longue.

NINI (*ne se contenant plus*) — Mais regardez donc la vôtre, de langue ! Et Aline, et Mme Prévair ! Ce sont des anges, sans doute. Si elles ne parlent pas, c'est qu'elles ne voient rien.

HENRI — Peut-être ; mais vous, vous voyez trop. Vous me découvririez si bien mes défauts que je finirais par me prendre en grippe.

NINI — Ce serait dommage de vous brouiller avec un homme aussi charmant.

308. *Les danseurs reviennent du grand salon — et l'orchestre cesse. Jusque là, on avait entendu, en sourdine, la musique du tango.*

HENRI — On vient. Donnons-nous la main, et soyons amis pour l'éternité.

NINI — Votre amitié... Du sucre d'orge pour empêcher de pleurer. Merci.

309. *Nini s'éloigne d'Henri.*

FLORANDEAU (*à Henri*) — Comment ça va-t-il ?

HENRI — Très mal, merci.

HARBOIS (*à Henri, indiquant Nini*) — Les hostilités sont reprises.

NINI (*s'efforçant de rire*) — Mais elles n'ont jamais été suspendues.

HENRI — Et Andryeux qui m'attend au billard ! Je vous laisse à causer.

310. *Henri décampe, par la porte de droite.*

MADAME PRÉVAIR — Oh ! oh ! Nini est d'humeur belliqueuse, ce soir.

NINI — J'ai mes motifs.

MADAME DES IRIS (*à Nini*) — Et je vous engage à les faire valoir. On nous reproche assez de manquer de caractère.

FLORANDEAU (*bas à Simone*) — Entendez-vous ça ?

PRÉVAIR (*à Saulmiers*) — Allons ! Saulmiers, défendez votre sœur.

SAULMIERS (à *Prévair*) — Ne vous inquiétez pas. Nini peut vous tenir tête, à tous à la fois.

ALINE (à *part*) — Au moins, en voilà un qui la connaît.

NINI (à *Mme des Iris*) — Je n'ai besoin des conseils de personne.

MADAME DES IRIS (*piquée*) — Alors je retire les miens, mademoiselle.

SIMONE (à *Florandeu*) — Détournez la conversation. On va se manger tout à l'heure.

FLORANDEAU — La danse vous a fatiguées, mesdames ?

311. *Florandeu présente des sièges.*

MADAME PRÉVAIR — Est-ce assez gracieux, un tango !

PRÉVAIR — Mais c'est long.

NINI (à *Prévair*) — Moi, je danserais toute la nuit.

MADAME DES IRIS — Moi aussi. La danse, c'est mon élément.

NINI (à *Prévair*) — Un très joli pas, trop tôt disparu, c'est la Varsovienne. Ma mère le dansait.

MADAME DES IRIS — Vous l'avez dit.

312. *Mme des Iris se lève, pour danser la Varsovienne ; mais elle ne trouve pas de partenaire à son goût.*

MADAME DES IRIS — Où est Henri ?

313. *Elle va à la porte de droite, et crie :*

MADAME DES IRIS — Monsieur Henri, venez danser la Varsovienne avec moi.

NINI — Cette danse vient-elle de Varsovie, vraiment ?

FLORANDEAU — Tout droit par le dernier courrier.

314. *On rit, Henri paraît dans la porte de droite. Mme des Iris va le chercher par la main, et va avec lui vers le chef d'orchestre à qui elle dit quelques mots. L'orchestre attaque la Varsovienne qui ressemble beaucoup à Vot' p'tit chien, madame¹.*

1. Pour la musique de la Varsovienne, Cf. *Larousse du XXe Siècle*.

315. *Mme des Iris et Henri dansent deux figures de la Varsoviennne.*

316. *Les assistants applaudissent, et Henri en profite pour regagner prestement le billard.*

PRÉVAIR — Ce serait charmant, cette vieille danse, si elle s'accompagnait sur un autre air. Car il est à craindre que *Vot' p'tit chien, madame* ne répugne à certains protocoles.

MADAME DES IRIS (à *Prevair*) — Par exemple ! Si vous analysez ainsi tout ce qui se chante autour de vous, renoncez tout de suite à vous amuser, vous.

NINI (pour taquiner *Prevair*) — Ou bien jouez aux jeux innocents, si toutefois vous ne craignez point de vous compromettre. Que diriez-vous de la chaise honteuse ?

MADAME PRÉVAIR — Ce petit jeu semble devoir être édifiant.

ALINE — Je vais chercher Henri pour qu'il en profite.

317. *Aline s'esquive par la porte de droite.*

318. *Un VOLET montre la salle de billard, chez Harbois. Henri joue avec Andryeux qui vient de rater un point.*

ANDRYEUX — Raté ! Ce point était trop difficile à faire ; personne n'aurait pu le réussir.

HENRI — Me permettez-vous de vous montrer comment l'encaisser ?

319. *Henri calcule un carambolage à faire et demande à Andryeux :*

HENRI — Passez-moi la craie, je vous prie.

320. *Andryeux passe à Henri un carré de craie ; Henri frotte consciencieusement le bouton de sa queue avant de reprendre le coup du roi qu'Andryeux vient de rater.*

321. *Aline paraît dans la porte de la salle de billard et crie à Henri :*

ALINE — Henri, descends vite, M. Florandeanu...

HENRI (impatience) — Ah non ! Vous ne me laissez pas deux minutes tranquille. Qu'y a-t-il encore ?

ALINE — Venez apprendre un jeu épatant.

HENRI (*pas du tout empressé*) — C'est bon. Je descends tout de suite.

322. Mais Henri prend son temps pour préparer son coup de billard.

323. PETIT SALON (*suite*) — Aline revient du billard, par la porte de droite ; elle est suivie d'Andryeux.

FLORANDEAU (*à Andryeux*) — Déjà finis, les effets ?

ANDRYEUX (*à l'oreille de Florandean*) — M. Harbois a un whisky extraordinaire.

324. Saulmiers qui a entendu.

SAULMIERS — Il ne s'agit pas de cela.

MADAME PRÉVAIR (*à Andryeux*) — Nous allons jouer à la chaise honteuse.

ANDRYEUX — Trop vieux jeu, voyons ! (*Pris par une idée mirololante.*) Le *gossip*. Connaissez-vous ce jeu-là ? Extraordinaire !

HARBOIS — Le *gossip*, qu'est-ce que c'est que ça ?

325. On se rapproche d'Andryeux.

ANDRYEUX — Un joueur écrit quelque chose sur un bout de papier. Puis... (*cherchant ses mots*) les autres devinent ce qu'il y a dessus.

MADAME PRÉVAIR — Pas facile !

HARBOIS — Comprends pas.

ANDRYEUX (*à Florandean, qui sourit*) — Vous le connaissez, vous, monsieur Florandean.

FLORANDEAU — Je crois le connaître, en effet. On pourrait aussi bien l'appeler le jeu de la Rumeur. (*Bas, à Simone et à Aline.*) Vous allez voir comment se font les potins. (*Haut.*) Voici : en deux lignes, je consigne un fait, une réalité quelconque sur un bout de papier...

ANDRYEUX — C'est bien cela.

FLORANDEAU (*continuant sa démonstration*) — ...que je plie, que je cache et dont les joueurs ne connaîtront la teneur qu'à la fin de la partie. Alors je prends mon voisin à part et lui communique de vive voix le contenu du billet. Mon confident appelle à son tour un voisin, lui rapporte la nouvelle comme il l'a comprise, et ainsi de suite. Voilà la recette du *gossip*. Il est parfois assez piquant de voir comment la Rumeur arrange la réalité.

MADAME PRÉVAIR — Ou la déränge.

SIMONE — C'est à la fin que s'épanouit le bouquet.

326. *Henri revient à son tour du billard, par la porte de droite.*

MADAME PRÉVAIR — Vite, Henri ! M. Florandean nous enseigne un jeu nouveau.

HENRI — Peuh ! Je suis bien vieux pour apprendre un nouveau jeu.

MADAME DES IRIS — Il paraît que celui-ci est à la portée des enfants.

327. *Florandean a commencé à écrire, sur un feuillet qu'il a détaché de son calepin, le sujet du gossip. Tout en écrivant, il répond à Mme des Iris :*

FLORANDEAU — De tout âge.

NINI (*à Henri*) — Alors, nous avons des chances. Mais le plus enfant de nous deux n'est pas celui qu'on pense.

HENRI (*à Nini*) — Et comme vous pensez que c'est moi.

MADAME PRÉVAIR — Taisons-nous.

NINI — Oui, faisons silence. M. Florandean médite.

328. *Florandean plie le feuillet, le pose sous le pied de la lampe de bronze, et dit :*

FLORANDEAU — C'est fait.

329. *Puis Florandean appelle Mme Prévaire à l'avant-scène, et lui parle à mi-voix :*

FLORANDEAU — « Henri a une tache blanche sur la manche de son habit. D'où vient cette tache ? »

MADAME PRÉVAIR (*à haute voix*) — Hein ?

FLORANDEAU — Tout bas, madame Prévair ! Maintenant, communiquez au voisin.

(*Dans cette scène, les acteurs dont c'est le tour d'égrener la chaîne de ce jeu viennent exactement au même point de l'avant-scène pour donner leur réplique du « gossip », puis se retirent un peu à l'arrière.*)

330. Madame Prévair appelle Saulmiers, lui parle à l'oreille et rit avec lui. A son tour, Saulmiers appelle Nini et lui communique tout bas le sujet.

NINI (bas à Saulmiers) — C'est madame des Iris, parbleu ! Elle seule a changé de gants au vestiaire. Je l'ai vue.

SAULMIERS (à Nini) — Passe au voisin.

331. Mais Nini retient Saulmiers.

332. Saulmiers s'éloigne. D'un geste, Nini a appelé Simone, lui dit quelques mots tout bas, puis à mi-voix :

NINI — D'où vient qu'un monsieur a une empreinte blanche sur son pardessus ?

SIMONE (à mi-voix) — Il faut d'abord s'assurer de ce que c'est : de la chaux, de la peinture, de la poudre de riz, de la farine, ou quoi ?

NINI — C'est assez juste.

333. D'un signe, Simone invite Aline à prendre part au jeu. Aline refuse, d'un geste de lassitude. Nini est remontée vers Henri.

NINI — Monsieur Henri, pour que le jeu réussisse, il faut vous laisser bander les yeux.

334. Henri proteste, tout en remettant son mouchoir à Nini.

HENRI — Mais de quoi s'agit-il ? A la fin, ça manque de dignité, vous savez !

335. Cependant, Henri se laisse bander les yeux par Nini qui l'emmène au devant de la scène. Nini examine de très près une petite tache blanche que personne n'avait encore remarquée, au coude d'Henri ; puis elle défait le bandeau et renvoie Henri au fond de la scène.

NINI (bas à Andryeux) — C'est de l'amidon qu'Henri a sur sa manche.

337. *Madame des Iris éclate de rire et rappelle Prévair.*

MADAME DES IRIS (à *Prévair*) — Votre beau-frère vient de la cuisine ; il a de la farine sur son habit.

PRÉVAIR (à *Mme des Iris*) — Je ne vois pas.

MADAME DES IRIS — Ça y est bel et bien. Qu'est-il allé faire dans la cuisine, à pareille heure ?

338. *Pouffant de rire, Prévair appelle Harbois qui s'avance en riant aussi, sans savoir.*

PRÉVAIR (à *Harbois*) — Mon cher beau-père...

339. *Madame des Iris surprend Nini à soutirer le billet que Florandeau a caché sous le pied de la lampe.*

MADAME DES IRIS — Ah ! mais, Nini, ça n'est pas de jeu !

NINI — Puisque mon tour est passé.

340. *Nini remet le billet à sa place sans l'avoir ouvert.*

PRÉVAIR (à *Harbois*) — Henri courtise-t-il votre cuisinière ?

HARBOIS (*sursautant*) — Hein !

PRÉVAIR — Pas si fort ! Il y a de la farine sur son habit. A-t-il quelque raison d'être allé dans la cuisine ?

HARBOIS (*appelant Mme Prévair*) — Dis-moi, Eveline, t'es-tu jamais aperçue qu'Henri tournait autour de Sophie ? (*Reprenant son rire.*) Il paraît qu'il revient de sa chambre...

MADAME PRÉVAIR (*scandalisée*) — Tu pourrais te dispenser de parler de cela ici !

HARBOIS (*avec un petit regard vicieux*) — Regarde, de la farine sur sa manche. Il a donc passé par la dépense.

MADAME PRÉVAIR (*haut à Harbois*) — Tu ris de cela, toi !

341. *Mme Prévair se dirige précipitamment sur Henri, lui prend le bras et lui montre la tache au coude de son habit.*

MADAME PRÉVAIR (à *Henri*) — Où t'es-tu blanchi de cette façon, polisson ?

HENRI (*simplement*) — Tiens ! de la craie. (*Il s'époussette, des*

doigts.) C'est égal, il a fallu chauffer pour battre Andryeux au billard. (*A Harbois.*) Sais-tu qu'Andryeux carambole très bien.

MADAME PRÉVAIR (*peu rassurée*) — Tu es sûr que c'est de la craie ?

HENRI — Mais que veux-tu que ça soit ? Assure-t'en.

342. *Mme Prévair examine, palpe, sent. Les autres chuchotent entre eux, rient et se rapprochent.*

MADAME PRÉVAIR — C'est vrai. (*A Harbois.*) Eh bien ! elle est spirituelle, ta plaisanterie. Tu peux t'en vanter.

HARBOIS — D'abord, ce n'est pas moi.

343. *Harbois cherche des yeux qui a bien pu lui souffler ce qu'il a raconté à Mme Prévair.*

HARBOIS (*à Mme Prévair*) — C'est ton mari qui m'a rapporté la chose.

MADAME PRÉVAIR — Cela ne m'étonne pas.

PRÉVAIR — Pardon, c'est madame des Iris.

MADAME DES IRIS — Moi ? Jamais de la vie. C'est M. Andryeux. J'aurais dû m'en méfier, d'ailleurs.

ANDRYEUX (*à Simone*) — Voyons, ai-je exagéré ? Dites la vérité.

SIMONE (*à Andryeux*) — Je vous ai répété exactement ce que Nini m'a rapporté.

NINI (*à Saulmiers*) — C'est encore toi qui m'as fait faire ce coup-là.

SAULMIERS — Si madame Prévair veut bien dire elle-même ce qu'elle m'a confié.

MADAME PRÉVAIR — Ah ! par exemple ! Je vous ai dit, moi, qu'Henri avait « du blanc » sur son habit. C'est ce que M. Florandeu m'a déclaré. N'est-ce pas monsieur Florandeu ? De là à faire entendre... Du reste, il y a un document.

344. *Mme Prévair va prendre le billet sous le pied de la lampe. Mais Florandeu lui prend le billet des mains.*

FLORANDEAU (à Mme Prévair) — Permettez, je vous prie. Comment avez-vous trouvé le jeu ? Amusant ?

NINI — Vous l'avez dit.

MADAME PRÉVAIR (à Florandean) — C'est vous qui proposez des jeux aussi innocents ?

FLORANDEAU — Madame, voilà ce qui est écrit.

345. *Florandean tend le billet à Prévair qui en donne la lecture.*

PRÉVAIR (*lisant le billet*) — « Henri a une tache blanche sur la manche de son habit. D'où vient cette tache ? » C'est bien cela.

MADAME PRÉVAIR — C'est exactement ce que j'ai dit à M. Saulmiers.

SAULMIERS — Parfaitement, et c'est ce que j'ai répété.

Tous — C'est ce que je pensais... C'est à peu près ce que j'ai dit...

346. *Mais Henri n'était pas en scène lorsque Florandean a expliqué ce jeu du « gossip » et il est absolument perdu.*

HENRI — Enfin, voulez-vous me dire quel est ce fameux jeu dont je ne comprends pas encore le premier mot ?

FLORANDEAU — Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit ?

ANDRYEUX (*fier de la réussite du jeu qu'il a proposé*) — C'est le *gossip* !

FLORANDEAU — Et c'est la rumeur, les potins, les bavardages.

NINI — Fichtre, c'est grave !

ALINE (à Simone) — C'est épouvantable !

347. *Nini est au bras d'Andryeux et cherche à se rapprocher d'Henri.*

ANDRYEUX — N'est-ce pas qu'il est intéressant ce *gossip* ? C'est moi qui l'ai proposé.

NINI — Entre nous, il n'est pas renversant.

PRÉVAIR (à Nini) — Mais la leçon en vaut la peine, avouez-le.

NINI — Comment, il y avait une leçon et vous ne le disiez pas ? (*A l'assistance.*) Avez-vous saisi la leçon du petit jeu de M. Florandau ?

HENRI (*à Nini*) — Voulez-vous que nous reprenions ?

NINI — Jamais de la vie ! Nous ne sommes pas à l'église. Dansons plutôt. Il n'y a vraiment que la danse pour nous accorder.

MADAME DES IRIS — Voilà une bonne parole de Nini.

ANDRYEUX — Moi, je propose une *moon-light dance*.

QUELQUES VOIX — Très bien... Volontiers... Madame, mon bras... Monsieur... Mademoiselle...

ANDRYEUX — Où est le commutateur ?

MADAME PRÉVAIR — Dans le cadre de l'arcade, à droite.

348. *Andryeux se dirige vers l'arcade pour tourner le commutateur. Les couples se forment de nouveau. Saulmiers cause avec Mme des Iris. L'orchestre attaque une rhumba lente ; mais, avant qu'Andryeux ait tourné le commutateur qui doit mettre le grand salon et le petit salon dans la demi-obscurité, un VOLET nous fait jeter un coup d'œil sur la rue.*

349. *Brillant clair de lune. On voit, de l'extérieur, le vitrage du salon-serre de la maison Harbois, encore plein de lumière.*

350. *Beaugy marche lentement, sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, et ne cesse de surveiller ce qui se passe à l'intérieur de la maison Harbois.*

351. *Nous voyons — et Beaugy s'aperçoit — que l'obscurité se fait soudainement à l'intérieur du salon-serre qu'il observait. Beaugy s'arrête, s'imagine assez naturellement que la soirée des Harbois est terminée. Il nous donne l'impression de se demander si le moment n'est pas venu de mettre à exécution la résolution qu'il a prise d'entrer enfin chez Aline, maintenant que les invités vont partir.*

352. *Cependant, il traverse la rue, s'approche du vitrage et regarde à l'intérieur du salon-serre. L'appareil laisse Beaugy à son poste d'observation, dans la rue, et par enchaînement...*

353. ENCHAÎNEMENT — ...nous ramène à l'intérieur du salon-serre où Andryeux a tourné le commutateur et où règne maintenant une demi-obscurité. Le salon-serre est faiblement éclairé par

la lampe de bronze qui est restée allumée, et par le clair de lune de l'extérieur.

354. *Mme des Iris se dirige vers le grand salon, au bras de Saulmiers.*

MADAME DES IRIS (à *Saulmiers*) — Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté cette histoire des Prévair et du docteur Beaugy ? Il ne sert donc à rien d'être votre cousine ? J'étais seule ici, à ne pas savoir... Vraiment, vous n'êtes pas gentil...

355. *Mme des Iris et Saulmiers disparaissent dans le grand salon.*

ANDRYEUX (à *Henri*) — Me donnez-vous ma revanche ?

HENRI — Au billard ?... Vous n'êtes pas de force. Vous ferez plus d'effets à la danse.

PRÉVAIR (à *Henri et Andryeux*) — Je me charge de la revanche, moi.

HENRI — Très bien.

NINI (à *Henri*) — Vous ne venez pas danser ?

HENRI (*fausse raison*) — Non, merci. Je dois une revanche au billard. (A *Prévair.*) Venez-vous ?

PRÉVAIR (à *Henri*) — Je viens, dans une minute.

356. *Prévair se dirige vers Simone.*

PRÉVAIR (à *Simone*) — Permettez-moi de vous conduire au salon, mademoiselle.

357. *Simone avec Prévair, Mme Prévair avec Andryeux et Harbois disparaissent dans le grand salon.*

MADAME DES IRIS (*boudeuse à Henri*) — L'orchestre joue une valse, monsieur Henri. Demandez un fox-trot, plutôt.

HENRI (*galant, à Mme des Iris*) — Chère madame, les notes blanches consentiraient à se noircir pour vous plaire.

358. *Henri se dirige vers l'orchestre et lui crie :*

HENRI — Un fox-trot, s'il vous plaît.

359. *Henri ouvre la portière du grand salon aux couples qui y entrent ; Nini est restée au milieu de la scène et suit Henri des yeux. Henri disparaît avec Mme des Iris dans le grand salon.*

360. *Aline est remontée au vitrage de la serre et regarde depuis quelque moment au dehors.*

FLORANDEAU — Aline, je vous abandonne si vous ne voulez pas être raisonnable... Avez-vous confiance en moi ou non ?

361. *L'appareil se rapproche de Florandeu et d'Aline.*

ALINE (*qui a définitivement pris son parti*) — Je vous l'ai déjà dit, monsieur Florandeu, j'en ai assez. Depuis cinq mois que dure cette angoisse, ce supplice où me tient la folie du docteur, non, je n'en puis plus.

FLORANDEAU — N'exagérez rien, ma pauvre Aline. La situation n'est pas perdue.

ALINE — Elle est perdue pour moi !

FLORANDEAU — Voyons, ne dites pas de sottises !

ALINE (*accablée*) — Les fiançailles sont le plus beau temps de la vie, à ce qu'il paraît !... Si le mariage est encore plus beau !

FLORANDEAU — Vous êtes nerveuse, ma pauvre Aline, et je ne comprends que trop le chagrin qui vous ronge. Distrayez-vous un peu, allez au salon.

362. *Florandeu prend Aline par le bras, et l'attire en avant.*

ALINE — Je suis bien résolue à sortir de cet enfer, à ne pas engager ma vie avec un malheureux que le doute, le soupçon, la jalousie maîtrisent.

FLORANDEAU — C'est la première fois que vous manquez de courage, Aline.

ALINE — J'en ai pris mon parti depuis déjà quelque temps, et je vous prie même d'en avertir votre ami.

FLORANDEAU (*rectifiant*) — Votre fiancé, Aline.

ALINE — Notre ami, notre pauvre ami, pour qui je ne peux rien, que le faire souffrir.

FLORANDEAU — Voulez-vous le tuer d'un coup ?

ALINE — Est-ce que je suis morte, moi ?

FLORANDEAU — Vous n'avez peut-être pas souffert autant que lui ?

ALINE — Qu'en savez-vous ?

FLORANDEAU — Il a souffert et vous a fait souffrir par sa propre faute, sans aucun doute. Mais il en mourra de vous retrouver sans miséricorde. Prenez garde, Aline, et rappelez-vous le père Barabé et ses boules de neige. Ça finit par tuer !

ALINE — Non, décidément, on ne meurt pas d'amour, et j'en ai payé assez cher la certitude.

FLORANDEAU — Votre défaillance va m'enlever le courage dont j'ai besoin pour achever votre raccordement... Je vous en conjure, ma chère Aline, soyez raisonnable !

ALINE — Je suis plus raisonnable que je ne l'ai été depuis longtemps.

FLORANDEAU — Eh bien ! entrez au salon.

ALINE — Non, de grâce, laissez-moi ici !

363. *Prévoir ouvre brusquement la portière de gauche, et appelle Florandea.*

FLORANDEAU (à Prévoir) — Qu'y a-t-il ?

364. *L'appareil se rapproche de Prévoir, afin de donner une importance particulière à la nouvelle qu'il apporte.*

PRÉVAIR (à mi-voix) — Le docteur est en bas.

FLORANDEAU — Beaugy ?

PRÉVAIR — Oui, Beaugy.

FLORANDEAU — Le malheureux !

PRÉVAIR — Et dans un état de détresse ! Que faire?... L'introduire ?

FLORANDEAU — Il est tout démoralisé, je sais. Mais puisqu'il nous revient, c'est qu'il revient aussi à la raison.

PRÉVAIR — A tomber parmi tout ce monde, n'éprouvera-t-il pas une émotion trop vive ?

FLORANDEAU — Il sait parfaitement tous ceux et toutes celles qui sont ici, depuis une heure qu'il suit nos ébats. Il remonte de lui-même à la surface et nous devons lui tendre la main.

PRÉVAIR — Vous allez le recevoir ?

FLORANDEAU — Oui. Mieux vaut hâter la fin de cette situation douloureuse pour tous.

PRÉVAIR — En effet.

FLORANDEAU (*bas à Prévoir*) — Allez le chercher. Je vais éloigner Aline, pour le moment.

365. *Prévoir sort. Florandean va chercher Aline qui était au fond de la scène.*

FLORANDEAU — Décidément, je ne serai jamais tranquille !

ALINE — Qu'arrive-t-il ?

FLORANDEAU — Voilà que l'on me réclame jusqu'ici. Cela devient inconvenant, ma parole !

ALINE — Des mauvaises nouvelles ?

FLORANDEAU — Oh ! non, par exemple ! Il ne manquerait plus qu'on vienne m'embêter avec de mauvaises nouvelles. C'est au contraire un client qui ne peut attendre plus longtemps pour solder son compte... Est-ce croyable ?

ALINE — Ce monsieur sent peut-être sa mort. Ne le faites pas attendre. S'il était pressé !

366. *Aline fait signe à Nini, et elle sort en riant.*

ALINE — Nous vous laissons à vos affaires.

FLORANDEAU (*retenant Nini*) — Le docteur Beaugy va venir.

NINI — Ici ?

367. *Depuis un moment, la musique du grand salon, que l'on entendait en sourdine, a complètement cessé.*

FLORANDEAU — Oui.

NINI (*à elle-même*) — Lui, ici ?

FLORANDEAU — Au travers du vitrage, il vous a vue parmi nous. Il n'y tient plus, le pauvre garçon ; il veut sans doute vous entendre encore une fois, et s'assurer de nouveau qu'il s'est trompé, qu'Aline l'attend toujours...

368. *Prévair ouvre la portière, et Beaugy, visiblement délabré de santé, hâve, entre précipitamment et se jette dans les bras de Florandeu. L'appareil suit Beaugy de près.*

BEAUGY — Florandeu !

FLORANDEAU — Mon pauvre ami !

369. *Nini aperçoit Beaugy, et est saisie du changement qu'elle constate en lui.*

NINI (*à part*) — Mon Dieu, c'est un fantôme !

FLORANDEAU (*à Beaugy*) — Allons, allons ! Voilà que tu vas mieux, n'est-ce pas ? Viens t'asseoir là... Maintenant, tu vas être raisonnable. Grand enfant, va, qui depuis si longtemps persiste à faire à sa tête.

NINI (*s'approchant, apitoyée à la vue de ce malheureux*) — Et qui se bouchait les oreilles quand la vérité lui criait d'être heureux.

BEAUGY — Ah ! mademoiselle Saulmiers !

FLORANDEAU — Eh oui ! Mlle Nini qui peut te dire, comme nous te le disons tous, que tu as assez souffert et assez fait souffrir.

BEAUGY — Oui, qu'elle me le dise encore une fois !

FLORANDEAU — Je vais vous laisser seuls, tous les deux, et je te donne trois minutes pour retrouver ta bonne humeur d'autrefois, tu m'entends ? (*Bas à Nini.*) Ayez pitié de lui, au nom du ciel !

370. *Florandeu feint une sortie, pour aller se cacher derrière une portière de l'arcade.*

371. *Beaugy garde un moment de silence qui lui a permis de s'assurer qu'il est bien seul avec Nini.*

BEAUGY — Mademoiselle Saulmiers, nous sommes seuls... Je vous en supplie, dites-moi s'il est possible que j'aie enduré autant de tourments pour une simple erreur?... Si vous saviez !... J'ai voulu oublier... et je me suis presque tué !...

372. *Nini se rapproche de Beaugy, qui ne semble pas avoir la force de se lever du fauteuil où il s'est affaissé.*

NINI — Que voulez-vous que je vous dise de plus, cher docteur ? Il n'y a rien, je vous l'ai dit vingt fois ; il n'y a jamais rien eu. Des chimères vous ont épouvanté, puis vous vous êtes laissé aller au désespoir, en repoussant toutes les explications qui devaient vous rassurer.

BEAUGY — Des explications... Oui, Florandean m'en a donné... Ne cherchait-il pas à m'illusionner, lui aussi ?

NINI — Mais non, docteur... S'il savait Aline coupable, croyez-vous que votre ami la défendrait comme il la défend ? Il ne s'évertuerait pas, comme il fait, à vous ramener dans les bras l'un de l'autre.

BEAUGY — Florandean était là, cependant, lorsque j'ai accusé Prévair !

NINI — C'est cela qui vous pèse encore !

BEAUGY — Pourquoi Florandean n'a-t-il rien dit, alors ?

NINI — Mon Dieu, la foudre atteint des gens qui ont pourtant des jambes pour fuir !

BEAUGY — Mais à Varennes, vous avez vu, vous, vous avez même dit que Prévair...

NINI — J'ai fait remarquer que M. Prévair était souvent avec Aline, pour la sermonner, pas pour autre chose.

BEAUGY (*s'excitant*) — Enfin, ce baiser, ce baiser dont le père Barabé et vous-même m'avez parlé...

NINI — Soyez donc raisonnable, docteur ! Ce baiser, je ne vous en ai parlé, quant à moi, que d'après ce que ce vieil imbécile de Barabé en avait dit.

BEAUGY — Prétendez-vous que le père Barabé n'a pas vu ?

373. *VOLET — Reproduction de la vision (image 122) que Barabé a eue, au début, et qui lui a laissé la conviction d'avoir vu Prévair embrassant Aline, sur le Chemin du Roy.*

374. *Puis, par superposition, l'autre évocation (images 117-118) de Prévair embrassant sa propre femme coiffée du chapeau d'Aline.*

375. *Les deux visions s'effacent.*

BEAUGY — Florandean m'a donné cette explication, oui. Mme Prévair... Le chapeau d'Aline !

NINI — Le vieux radoteur s'est imaginé voir Aline au cou de M. Prévair, et il a raconté la chose à sa femme. Elle, naturellement, s'est empressée de le crier par tout le village.

376. *Beaugy essaie de se lever de son fauteuil, mais il y retombe.*

BEAUGY — Est-ce possible que ce ne soit rien que cela !

NINI — Et c'est pour ce rien-que-cela que vous avez perdu la tête, et que vous l'avez fait perdre à d'autres, aussi.

BEAUGY — Florandean me l'a dit !

NINI — Franchement, on vous mettrait dans un roman, cher docteur, que personne ne croirait votre cas plausible, tant...

BEAUGY — Tant c'est bête ! Vous avez raison.

NINI — Tant c'est incroyable, voulais-je dire.

BEAUGY — Mais vos romans n'arrivent pas à être aussi bêtes que la vie, hélas !

NINI — Personne ne vous a trompé, que vous-même, et vous le savez bien !

BEAUGY (*accablé*) — Ah ! quelle folie, et combien j'ai fait souffrir !

NINI — Mme Prévair en sait quelque chose, puisque la naïveté du père Barabé l'a tenue elle-même séparée de son mari durant tout un mois... Il suffisait d'un mot pour rétablir la vérité. Mais voilà, ce mot, vous ne vouliez pas l'entendre.

BEAUGY — Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible ?

NINI — Je vous le répète, toute la population de Varennes la connaît, la vérité ; et l'on a assez ri de la bétise du père Barabé.

BEAUGY — Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé ainsi, il y a deux mois ?

NINI — Vous n'écoutez personne, mon cher docteur. Vous ne vouliez pas m'entendre, vous vous en souvenez bien.

BEAUGY — Aline était innocente !... Et moi... Comme elle a dû pleurer, elle aussi !... Malheureux que je suis !... Me pardonnera-t-elle jamais !

NINI — N'en doutez plus. Aline vous aime et n'a jamais aimé que vous, vous qui êtes en train de la tuer par toutes vos folies.

BEAUGY — La tuer !... Pauvre Aline !... Par pitié, dites-moi encore une fois que tout cela est bien vrai... Jurez-moi que vous ne mentez pas pour me consoler !

NINI — Mais oui, vilain docteur, je vous le jure.

BEAUGY (*dans un effort de redressement*) — Je veux vous croire... Oui, je vous crois... Ah, c'est trop de bonheur !

377. *Florandean se dégage de la portière derrière laquelle il s'était dissimulé pour surveiller la conversation de Beaugy avec Nini. Il avance, radieux.*

FLORANDEAU — J'attendais ce mot de salut.

378. *Aline suit de quelques pas Florandean.*

NINI (*à Beaugy*) — Voici Aline.

379. *Aline manifeste sans doute sa satisfaction du retour de Beaugy, mais non sans trahir son appréhension de l'avenir. Elle doit laisser l'impression que la brisure qui s'est produite entre elle et son fiancé restera irréparable.*

ALINE (*à Beaugy*) — Mon pauvre ami !

BEAUGY — Aline, ma chère Aline ! (*Il lui prend les mains.*) Dites-moi que vous me pardonnez !...

ALINE — De tout mon cœur... Mais dans quel état vous êtes-vous mis !

BEAUGY — Je vous fais horreur ?

ALINE — Que dites-vous là ? Vous ne me faites pas horreur ; mais je vous plains. Oui, je vous plains du mal que vous vous êtes fait à vous-même.

BEAUGY (*essayant d'être gai*) — Le père Barabé avait raison ; les boules de neige, ça tue quelquefois.

ALINE — Oui, ça tue les enfants qui ne savent pas se garer.

BEAUGY — La petite Baptistine !

ALINE — Avez-vous été assez enfant !

BEAUGY — Cette horrible expérience m'a bien vieilli, en quelques mois. Mais c'est fini !

ALINE (*qui a perdu toute confiance*) — En êtes-vous sûr ?

BEAUGY — Oh ! oui, j'en suis bien sûr ! Et si vous voulez oublier combien j'ai été petit, combien j'ai été faible, lâche devant la vie et cruel envers vous...

380. *Aline évite de rebuter trop durement Beaugy, mais tient à lui marquer, par le symbole du « Vase brisé », son renoncement à une union qu'elle a jugée impossible depuis l'épreuve qui a montré la fragilité des sentiments de son fiancé.*

ALINE — Hélas ! Le vase où meurt quelque verveine, et qu'un coup d'éventail a fêlé, peut-il oublier sa meurtrissure ?

BEAUGY — Laissons là Sully-Prudhomme, je vous en prie.

ALINE — Souvent ainsi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de de son amour périt.

BEAUGY — La poésie est le langage des dieux. Parlons en prose, Aline, puisque nous sommes de l'humanité.

381. *Aline s'éloigne un peu de Beaugy.*

ALINE — Pauvres humains que le moindre vent détourne de leur route !...

BEAUGY (*agacé*) — Aline !

ALINE — ...qu'un mot pousse aux ornières et précipite même au gouffre !

BEAUGY (*qui veut se raccrocher à l'espoir*) — Aline !

ALINE (*qui a renoncé à tout*) — Notre amour était glorieux : un souffle a déchaîné un orage qui l'a fait naufrager.

BEAUGY — Non, cela n'est pas possible ! (*Il appelle à son secours Florandau qui s'est tenu à l'écart.*) N'est-ce pas, Florandau ? Il n'est pas concevable..., Il n'est pas admissible... (*Il*

cherche des mots pour exprimer la confiance qui lui est enfin revenue.)
 ...il n'est pas humain qu'une cause aussi légère... aussi ridicule...
 aussi (*il ne trouve plus de termes*)... produise un effet aussi désas-
 treux !

FLORANDEAU — Hélas ! l'avalanche ne se formerait pas sans
 un premier flocon de neige, impondérable et inoffensif !

BEAUGY (*suppliant*) — Je vous en conjure, Aline, ma petite
 Linette, oubliez cet affreux cauchemar !

ALINE (*douloureusement sceptique*) — Pour revenir au rêve ?

BEAUGY — Mieux que cela, à la réalité !

ALINE — La réalité pourra-t-elle jamais nous rendre heureux !

BEAUGY — Oh oui ! J'ai confiance, et vous devez avoir aussi
 confiance, Aline.

ALINE — Je n'en suis plus capable, mon pauvre ami !

BEAUGY — Essayez tout au moins.

ALINE — A quoi bon !

BEAUGY — Essayez, tout est là !

ALINE (*par pitié seulement, et sans aucune conviction*) — J'es-
 saierai, si vous y tenez...

382. *Sans le moindre élan, Aline tend à Beaugy sa main dont il s'empare et qu'il baise ardemment. Mais Beaugy a vu qu'Aline n'a pas remis sa bague de fiançailles ; il a compris qu'elle s'est déjà déga-
 gée et ne sera jamais sa femme, que sa vie, à lui, est irréparable-
 ment brisée, et il réprime un sanglot.*

383. *Du fond de la scène, Florandean, qui a suivi le dialogue d'Aline et de Beaugy, s'est peu à peu rapproché d'eux. Il se rend bien compte que la rupture est définitive, mais il veut laisser croire encore à Simone que les fiancés sont réconciliés.*

384. *Florandean, avec un enchantement emprunté, serre les mains de Simone.*

FLORANDEAU (*à Simone*) — Enfin, la terre va continuer de
 tourner !

¶ NINI (*écervelée comme toujours*) — Et nous, nous allons continuer de danser !

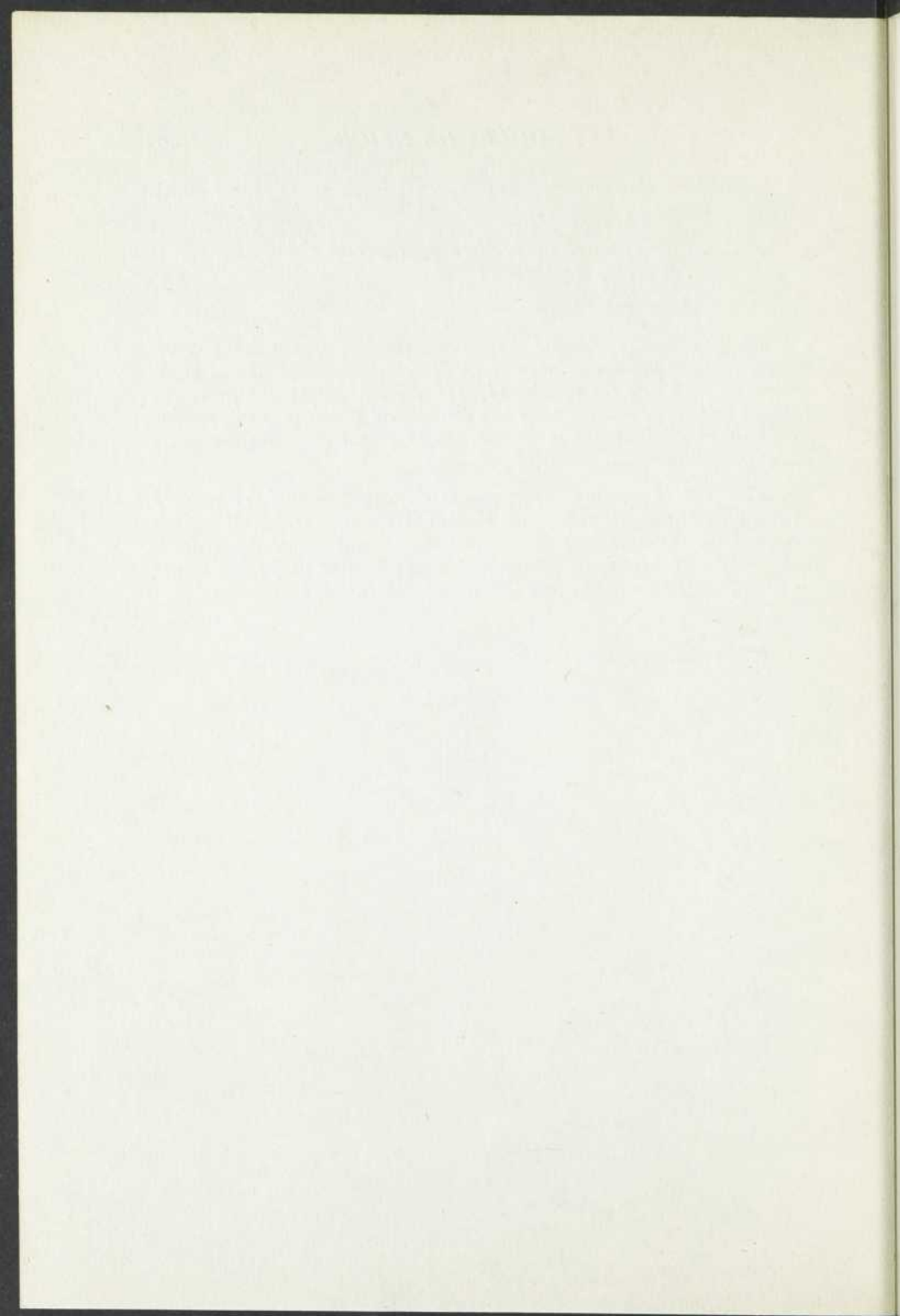
385. Nini entr'ouvre la portière de l'arcade qui donne sur le grand salon, et crie à l'orchestre :

NINI — Une valse !

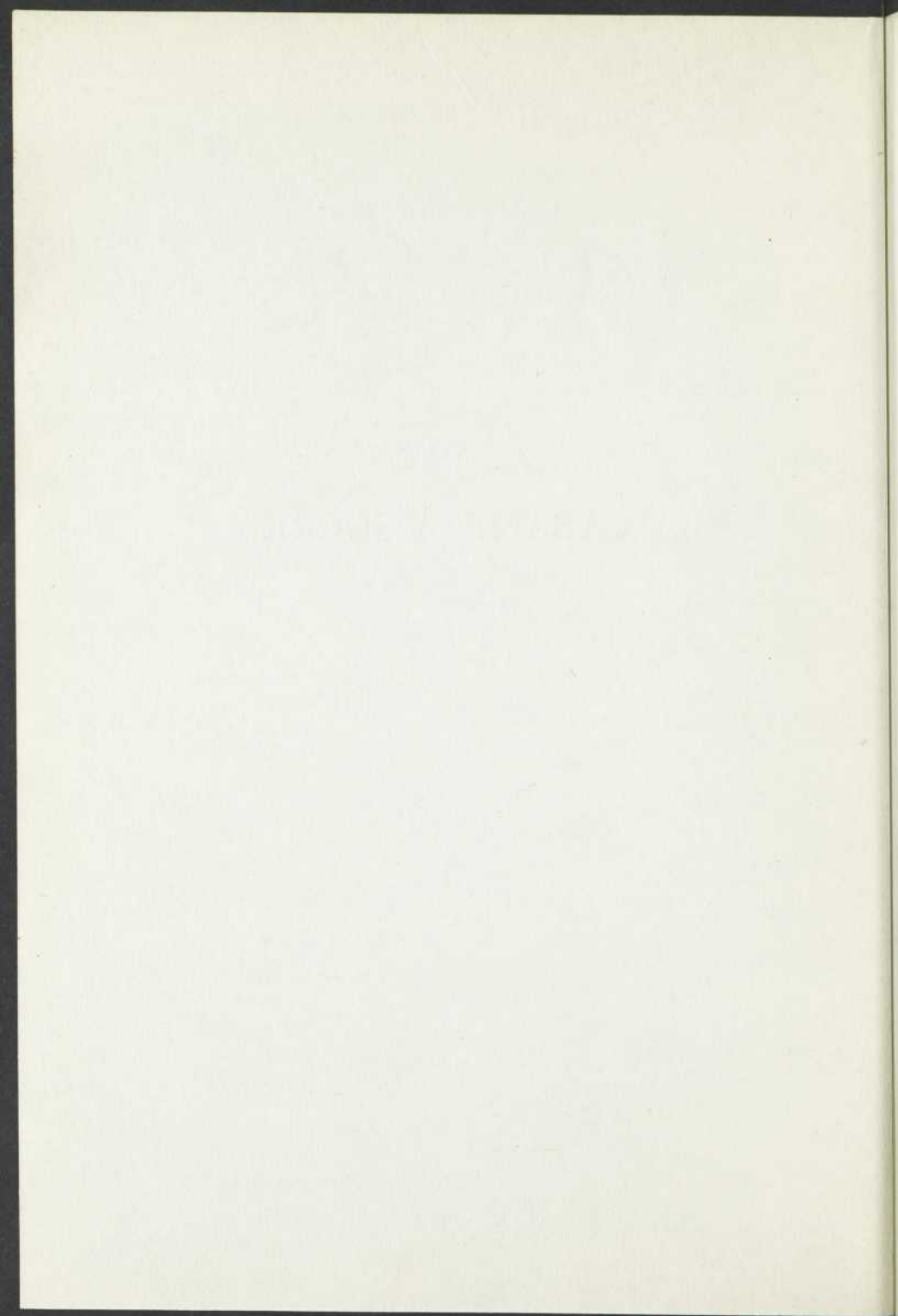
386. L'orchestre attaque, peu bruyamment, une valse à trois temps, un peu mélancolique, qui va *decrecendo*, pendant que repaissent peu à peu les images 117-118 et 122, mais superposées de façon à laisser une impression très confuse au public — l'impression finale de la confusion que les papotages créent dans les meilleurs esprits.

387. Puis ces images superposées s'effacent pour faire place à la scène hivernale du village de Varennes (images 201-203) — rue longeant un vallonement enneigé sur lequel ont monté des enfants pour composer (dans un mouvement accéléré) avec de petites boules de neige, sur la pente qui fait face au public, le mot :

FIN



LA CABANE À SUCRE



LA CABANE À SUCRE
Scénario cinématographique

PERSONNAGES :

Sucriers de Rougemont :

PIERRE GODON.....	<i>Chef de la cabane.....</i>	75 ans
TRUDEVIN dit PETIT.....	<i>Engagé chez Godon.....</i>	45 ans
AGAPIT ROUSSIN dit LA S'NETTE	<i>Maquignon, neveu de Godon</i>	40 ans
FULGENCE.....	<i>Fils de Godon.....</i>	22 ans
CHARLEMAGNE BOISCLAIR....	<i>De la cabane voisine.....</i>	50 ans
MIDAS.....	<i>Neveu de Boisclair.....</i>	16 ans
MAGUELONNE.....	<i>Fille de Trudeauvin.....</i>	22 ans
<i>Un prêtre et des paysans qui vont suivre la Bénédiction des érables.</i>		

Visiteurs de Montréal :

PAUL BONTEMPS.....	<i>Ingénieur.....</i>	28 ans
M. AUMACHÈRE.....	<i>Ami de Bontemps.....</i>	32 ans
M. PARIS.....	<i>Voyageur français.....</i>	35 ans
MADemoisELLE RICHEBOURG..	<i>Fiancée de Bontemps ou</i>	
	<i>presque.....</i>	28 ans
MADemoisELLE ETIENNETTE..	<i>Cousine de Bontemps.....</i>	20 ans

Indiens :

LE PÈRE,
LA MÈRE,
UN JEUNE HOMME DE VINGT ANS,
DEUX GARÇONS ET DEUX FILLES PLUS JEUNES.

1705 :

MADAME DE REPENTIGNY,
MADAME DE CHAMPIGNY,
MADAME DE MAIZERETS,
MADAME LAMBERT-DUMONT,
UNE VIEILLE FEMME,
PREMIÈRE TISSEUSE,
DEUXIÈME TISSEUSE,
TROISIÈME TISSEUSE,
OUVRIÈRES.

Usine de Plessisville :

LE CONTREMAÎTRE.

AVANT-PROPOS

QUI VA SE DÉROULER SUR L'ÉCRAN PENDANT QUE
SE FERA ENTENDRE LE PRÉLUDE DE LA PARTITION MUSICALE

La pièce qui va se dérouler ici — au cœur même du pays de l'érable à sucre — est une étude de mœurs, en même temps qu'une leçon de choses. Elle vous fera vivre parmi les paysans de la province de Québec, alors qu'ils récoltent la sève de leurs érables, pour en extraire ce qu'ils appellent avec fierté le « sucre du pays ».

L'industrie du sirop et du sucre d'érable est, en effet, l'une des plus intéressantes qui occupent les gens de la vallée du Saint-Laurent, durant la saison morte qui précède la grande culture de leurs terres.

Par sa situation géographique et son climat particulier, cette vaste zone laurentienne est l'habitat privilégié de l'érable qui y donne, à la fin de l'hiver, ses produits les plus riches et les plus savoureux, et, à l'automne, ses frondaisons les plus somptueuses.

Les aborigènes exploitaient à leur façon les érables de « la grande rivière de Canada », et les fondateurs de Montréal en ébauchèrent l'industrie, en 1705.

De nos jours, la fabrication du sucre d'érable est plus ou moins mécanisée et standardisée, et le gouvernement la contrôle de près. Nous nous attarderons cependant parmi les paysans qui exploitent une érablière familiale, et qui gardent ainsi à une industrie essentiellement rurale son caractère de terroir québécois.

LA CABANE À SUCRE

La scène se passe de nos jours, au début de la saison du sucre, dans une érablière de Rougemont (comté de Chambly-Rouville), province de Québec.

L'écran s'ouvre sur une érablière bien ordonnée, de quelque mille érables de belle taille, sans fardoche ni arbustes. Premier jour d'avril, vers midi ; la neige tombe en gros flocons d'arrière-saison.

1. L'appareil circule un moment parmi les grands arbres déjà entaillés et auxquels sont accrochées des chaudières ; puis il montre la cabane à sucre du vieux cultivateur Godon. Un chalet de planches. Comble en équerre, formé de croûtes dont quelques-unes, retenues à leur côté par des pentures, peuvent se soulever pour laisser passer la fumée et la vapeur qui montent du feu et des bouilloires. Une fumée s'échappe du toit.

2. L'appareil se rapproche peu à peu de la cabane. A la porte, deux tonneaux, debout, recouverts de bouts de planches. Du côté gauche, l'un devant l'autre, deux traîneaux, chargés chacun d'un tonneau et tirés par un petit bœuf canadien, noir.

3. Trudeau, qui conduit de la voix les deux attelages, transvide dans un tonneau quelques chaudières qu'il raccroche, vides, aux érables.

4. Du côté droit, on aperçoit Midas qui approche.

TRUDEVIN (*criant à ses bœufs*) — Hue, Fleuri ! Dia, Nez-Rond ! (*Il aperçoit Midas.*) Qu'est-ce que tu viens bretter, par icite, Midas ?

MIDAS (*bourru*) — Je vas pas aux bleuets, ben sûr. Si je viens à la cabane du père Godon, c'est que j'ai affaire à lui.

TRUDEVIN (*continuant sa besogne*) — I' sont tous après dîner.

MIDAS — Et vous, vous jeûnez ?

TRUDEVIN — Non, et même que j'ai la fale basse, depuis une heure que je ramasse les chaudières, avant que la neige, qui recommence encore, fasse trop de dégâts.

5. Midas entre dans la cabane. Intérieur de la cabane.

6. Au premier plan, à droite, une porte donnant sur la route qui conduit au village ; à gauche, une porte donnant sur la route du Point-du-Jour. Cette dernière porte, entr'ouverte, laisse voir, au dehors, des tonneaux recouverts de bouts de planches. Au fond, sur la gauche, une porte, plus basse, ouverte sur une écurie attenante à la cabane ; au cadre de cette porte sont attachés des jougs à bœuf. Tout autour de la pièce, une large banquette fixée au mur et couverte de rameaux de cèdre, sur laquelle peuvent s'étendre les sucriers, pour dormir.

Au deuxième plan, de chaque côté de la scène, deux grandes bouilloires de tôle, posées chacune sur un foyer de maçonnerie crépi à la chaux, avec tuyau de tôle montant tout droit dans le toit. L'ouverture de ces foyers fait face au public qui peut y voir le feu des bûches, pétillant. Chacun des deux foyers est pourvu d'une crémaillère attachée à une potence tournante ; l'une de ces potences maintient un énorme chaudron au-dessus d'un feu de bois franc, allumé en plein milieu de la scène, entre les deux bouilloires.

Au premier plan, à droite, une table. Cà et là, suspendus au mur, des ustensiles, poêlons, chaudières, chaudrons, gamelles, cuillères, différents moules à sucre, écuelles, écumoirs, mouvettes, ainsi que de gros vêtements et des tuques de laine. Accrochées à l'arête de la toiture, au-dessus du feu, des pièces de salaison ; pieds, gigots, têtes et bajoues de cochon. Près de la porte de droite, une armoire tenant au mur, contient la vaisselle des sucriers. Quelque part, un coffre avec un gros cadenas. Dans un coin, un tonneau.

La cabane n'a pas de plancher ; le sol est jonché de copeaux, de brindilles. Près de la porte de l'écurie, quelques pièces de bois pour le feu ; une hache ; par terre, des seaux, des chaudières, des « pattes-d'ours », etc.

7. Les sucriers achèvent leur repas du midi et se remettent peu à peu à la besogne. Les bouilloires et le chaudron mûrissent à pleine vapeur. (L'impression de l'ébullition se produit par de la chaux étendue d'eau dans le fond des bouilloires.)

Pierre Godon et Roussin, une mouvette à la main et la pipe à la bouche, se tiennent autour des bouilloires et trempent, de temps à autre, leur mouvette dans le brassin pour vérifier le degré de cuisson du sucre. Fulgence, une gamelle à la main et fumant également sa pipe, enlève l'écume du réduit qui bout dans une des deux bouilloires.

Un autre sucrier se fait une grillade de lard au feu du chaudron, au bout d'une longue fourchette de branche. Tous chantent à mi-voix une chanson à répondre.

Maguelonne dessert la table sans nappe, range les gobelets et la vaisselle dans l'armoire, et s'arrête, par moments, à se tirer la bonne aventure dans le fond des gobelets de thé. Elle est pauvrement vêtue. Elle a l'air triste et la pensée ailleurs ; mais quelques bouts de vieux ruban piqués avec goût, et dans les cheveux une petite tige de cèdre, indiquent qu'elle n'a pas oublié toute coquetterie. Roussin bégaie désespérément ; il porte une vilaine barbe en pinceau et marche au moyen d'un pilon fixé au genou de sa jambe ankylosée à angle droit.

8. *Godon chante*¹.

GODON — Tous les amants se font la cour (*bis*).

Roussin, Fulgence et les autres sucriers, sans cependant se distraire de leurs occupations respectives, reprennent en chœur :

LE CHOEUR — Tous les amants se font la cour (*bis*).

GODON (*en solo*) —

Et puis nous aut's, on s'la fait pas
Berdi-berdagne, berdi-berda-a-a-...
Laissez passer les raftmans,
Bon-berdi-berdagne
Bon-berdagne !

Le chœur reprend le refrain :

Laissez passer les raftmans,
Bon-berdi-berdagne
Bon-berda.

GODON (*en solo*) — Et tous les couqu's sont des damnés (*bis*).

Le chœur répète :

Et tous les couqu's sont des damnés (*bis*).

GODON (*en solo*) —

I's font des crêp's, on n'en mang' pas
Berdi-berdagne, berdi-berda-a-a-...
Laissez passer les raftmans, etc.

Le chœur reprend au refrain.

1. Pour la musique des *Raftmans*, Cf. ALOUETTE, recueil de chansons populaires, de Marius Barbeau, publié, en 1946, par Thérien Frères, à Montréal.

9. *Au milieu du refrain entre Midas par la porte de droite, sans frapper.*

MIDAS (*entrant*) — Bonjour tout le monde ! Vous avez pas l'air misérable, vous autres !

GODON — On chante, mon garçon, on chante avec le sucre qui commence à faire son miton. (*A Fulgence*) Faudra betôt vider le chaudron, mon vieux. (*A Midas*) C'est le temps de te faire une toque, si le cœur t'en dit.

MIDAS — Non, merci. J'ai plutôt besoin de me sécher. Les chemins sont *rough* pour venir icite.

TRUDEVIN (*taquin*) — Les chemins peuvent pas être *rough*, y en a pas. (*On rit.*)

FULGENCE (*occupé à fourgonner le sirop d'une bouilloire, à Midas*) — Eh ben ! mets-toé sur l'étemperche ; c'est là qu'on fait sécher les nippes.

MIDAS (*indigné*) — Dis donc, toé !...

FULGENCE (*en laissant retomber une grande gamellée de réduit dans la bouilloire*) — Ça te va pas, Midas ? Plutôt un coup de réduit avec du whisky, hein ?

TRUDEVIN — Oui, c'est ça qui dérhume !

FULGENCE — Oh, le bouingre ! Y crache pas dedans, allez !

MIDAS (*avec un clin d'œil de satisfaction*) — Pour en faire plus, peut-être ben !

10. *Roussin entre par la porte de l'écurie et accroche ses jougs. Il a entendu la réplique de Midas.*

ROUSSIN — T'as pas honte, parler de ça, à ton âge !

TRUDEVIN — Et puis, faut le ménager, le whisky. Y en a plus rien qu'un fond de bouteille.

11. *Trudevin est allé à l'armoire et en a retiré une bouteille; il verse le fond du whisky dans un gobelet que Fulgence vient de remplir à même la bouilloire de réduit, et il passe le gobelet à Midas. Godon continue de tremper et de retirer sa mouvette de la bouilloire, et dit à Fulgence :*

GODON — Tiens ! Le sirop commence à faire des crêpes.

12. *Roussin a pris une mouvette, la trempe et la retire du chaudron ; il souffle dans l'œil de la mouvette.*

ROUSSIN — Et puis des bouffies. Ça sera pas ben long à c'te heure.

13. *Maguelonne regarde boire Midas et hausse de pitié les épaules.*

MAGUELONNE — Un enfant !

TRUDEVIN — Père Godon, vous allez m'envoyer aux provisions, hein ? Si vous voulez que votre train marche, y faut graisser un petit peu l'engin. (*On rit.*)

ROUSSIN (*à Trudevin*) — Toé, t'as raison.

MIDAS (*à Roussin*) — Ça va donc plus, les chevaux, La S'nette, que vous voilà à brasser du sucre, comme un homme qui a rien à faire ?

ROUSSIN (*à Midas*) — Ça, c'est pas de tes affaires.

GODON (*à Midas*) — Et puis, chez vous, ça va ben, mon garçon ? Le vieux est toujours smart ?

MIDAS — Pour dire que ça va, ça va pas. Mon oncle m'a fait venir à sa sucrerie, pour aider aux sucres. On a entaillé, y a quatre jours, mais ça coule pas encore.

TRUDEVIN — Pas possible !

MIDAS — On attend le curé pour faire la bénédiction des érables et chanter les Rogations, comme on dit.

GODON — C'est vrai. Mon défunt père avait pour son dire que ça porte chance et que la sève se met à couler après que le curé a béni la sucrerie.

14. *Roussin est allé à la porte, et regarde du côté d'où Midas est venu.*

ROUSSIN — La neige a fini de tomber et le temps s'alise ; justement la procession sort de la cabane à Boisclair.

15. *Grand volet — La bénédiction des érables.*

Le curé, en surplis avec étole, et coiffé de la barrette, psalmodie les Rogations avec une vingtaine de paysans, hommes, femmes et enfants, qui le suivent en procession et chantent les répons. Un enfant de chœur précède le prêtre et porte la croix des cérémonies ; un autre enfant de chœur, à côté du curé, porte le bénitier avec le goupillon.

*Le prêtre**Le peuple*

Kyrie eleison,	
Christe eleison,	
Kyrie eleison,	
Christe, audi nos, Christe, exaudi nos ;	
Pater de cœlis Deus.....	Miserere nobis
Fili redemptor mundi Deus.....	Miserere nobis
Spiritus Sancte Deus.....	Miserere nobis
Sancta Maria.....	Ora pro nobis
Omnes Sancti.....	Orate pro nobis
Propitius esto.....	Parce nobis Domine
Propitius esto.....	Exaudi nos Domine
A damnatione perpetua.....	Libera nos Domine
Ab omni malo.....	Libera nos Domine
Peccatores.....	Te rogamus, audi nos
Ut pacem nobis dones.....	Te rogamus, audi nos
Ut fructus terræ dare digneris.....	Te rogamus, audi nos
Ut nos exaudire digneris.....	Te rogamus, audi nos
Filii Dei.....	Te rogamus, audi nos
Agnus Dei qui tollis peccata mundi.....	Parce nobis Domine
Agnus Dei qui tollis peccata mundi.....	Exaudi nos Domine
Agnus Dei qui tollis peccata mundi.....	Miserere nobis.
Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison	
Pater noster... (<i>Un temps</i>) Et ne nos inducas	
in tentationem.....	Sed libera nos a malo
Deus exaudi orationem meam.....	Et clamor meus ad Te
	veniat
Dominus vobiscum.....	Et cum spiritu tuo.
OREMUS — Concede nobis, Domine, omnes fructus terræ; et abundantia	
misericordiæ tuæ de cœlo visita fruges nostras ; et ad maturitatem eas per-	
ducendo, conservare digneris. Per Christum Dominum nostrum.	

Amen.

Pendant l'orémeus, le prêtre, avec le goupillon, asperge les érables, de gauche et de droite, et disparaît dans le lointain des érables, toujours suivi du peuple.

16. *Retour à l'intérieur de la cabane à Godon.*

TRUDEVIN (à Midas) — Vous serez pas loin sans sucre, à cette heure.

GODON (à Midas) — Votre sucrerie est en retard, rapport qu'elle est trop au vent.

MIDAS — Avec ce norouët qui décesse pas !

GODON — J'ai pas encore vu deux sucreries faire pareil. Des fois, les érables vont couler à plein pendant trois semaines, puis c'est fini. D'autres fois, elles vont couler sans lasse pendant quatre, cinq ou même six semaines. D'autres fois, elles vont commencer, puis s'arrêter, puis recommencer. Tout dépend de la saison.

MIDAS — Qu'est-ce que mon oncle Boisclair a donc fait au bon Dieu pour que ses érables soyent en retard comme ça ?

GODON — C'est un adon. Icite, on est plus exposé au soleil, aussi, et plus à l'abri du norouët, qui est souvent terrible. En tout cas, il nous faut prendre la sève comme elle vient, et nous en contenter.

MIDAS — Oui, c'est clair. Mais on a de la visite chez mon oncle, et notre sucrerie n'a pas grand-façon.

MAGUELONNE — De la visite ?

MIDAS (*haussant les épaules*) — Eh oui ! Et pas seulement de sève pour le bouillage !

ROUSSIN — D'où c'est qu'a' vient, votre visite ?

MIDAS — De Montréal.

FULGENCE — De Montréal ?

TRUDEVIN — De Morial ?

MIDAS — Même que mon oncle est en train de se mettre en frais pour eux autres. Il a tordu le cou à une poule, et il aurait presque le courage de faire passer le coq avec.

FULGENCE — Du beau monde !

MIDAS (*haussant les épaules*) — Oui, du beau monde qui peuvent pas seulement se faire griller une couenne tout seuls.

TRUDEVIN — Qu'est-ce qu'y viennent faire par icite ?

MIDAS — La belle demande ! Y viennent voir les sucres, tiens !

TRUDEVIN — Y connaissent pas ça ?

GODON — C'est que, sur la rue Notre-Dame, les belles sucreries commencent à se faire pas mal rares.

MIDAS — Savez-vous comment y appellent ça, une sucrerie ? (*Ton affecté*) Une érablière ! (*On rit.*) C'est le Français qui l'appelle comme ça.

ROUSSIN — Un Français ?

MIDAS — Oui, un Français, et poli comme un premier ministre. Il a jamais vu ça de sa vie et il trouve ça... Comment qu'il dit?... Pa... patente... « épatant » ! (*On rit.*)

ROUSSIN — Ça doit être drôle !

MIDAS — C'est des becs pincés. Et puis, ça perle en tarmes (*Imitant comiquement le langage des visiteurs*). Oh !... Oh !... regarde donque, ma chère... Estusez... Permettez... Est-ce assez turieux?... (*On rit.*)

ROUSSIN (*se moquant aussi*) — Tais-toé donc, ma chère !

MIDAS — C'est drôle de voir ce monde-là dans le bois ! Ça fait des escarres. Ça met des gants pour boire notre whisky.

ROUSSIN — Ah, les torbinettes !

MIDAS — Ça peut pas faire un pas sur une effondrille de neige sans crier comme des perdus. Tout à l'heure, y en a une qui se croyait noyée en enfonçant dans la croûte.

FULGENCE — Qu'est-ce que tu dis ? Y a des créatures là-dedans ?

MIDAS (*singeant les gens de la ville*) — Belle demande ! Oui, ma chère ! Et ben stockées itou !

ROUSSIN (*indiquant Maguelonne à Midas*) — Plus belles que ça ?

MIDAS (*feignant de douter un moment*) — Je crois qu'elles sont plus belles que ça, oui.

ROUSSIN — C'est pas vrai.

MIDAS — Plus belles que Maguelonne quand elle est revenue de la ville...

17. *Mouvement de gêne.*

Trudevin va sauter sur Midas ; mais il se réprime, va s'asseoir dans un coin et se prend la tête dans les mains pour ne rien entendre.

GODON (*prévoyant la tempête*) — Voyons, voyons, Midas, dis pas de bêtises, hein !

FULGENCE (*à Midas*) — Et ben jolies itou ?

MIDAS (*confidemment, à Fulgence*) — Vrai, si ce beau monde-là était pas si difficile, je serais resté à la cabane de mon oncle, moé.

FULGENCE — Tiens, Midas, on va faire une affaire ; tu vas rester icite, et moé je vas prendre ta place chez ton oncle... Des filles de la ville, ça se dompte...

MIDAS (*à Fulgence*) — Les filles de la ville, peut-être ben, mais pas les filles de la campagne (*Il cligne de l'œil vers Maguelonne*) qui ont goûté de la ville.

FULGENCE (*insistant, à Roussin*) — Si je m'en mêle, moé, je vais peut-être ben gagner des coups, mais je te garantis que je vais gagner Maguelonne avec.

ROUSSIN (*à Fulgence*) — Oui, je sais ben que tu cracherais par dessus, toé ; ce qui prouve ben qu'aujourd'hui pour demain tu crois pas plus que moé ce que peut dire Midas.

MIDAS (*à Fulgence*) — Si tu te donnais la peine de l'avoir, t'aurais autant de chance que La S'nette.

ROUSSIN (*à Fulgence*) — Va te coucher, beau capable !

FULGENCE (*à Roussin*) — Eh ben ! veux-tu gager qu'avant la fin des sucres...

ROUSSIN — Venez pas m'achaler avec tous vos bavassements ! Maguelonne m'aime, et pis moé itou. On va se marier, et c'est pas des affaires de tout à chacun. Vous avez beau dire ce que vous voudrez sur son compte, je me sacre de vos parlements. Maguelonne a passé six mois en ville...

GODON — Et puis elle est revenue ; c'est le principal, je compte ben.

ROUSSIN (*à Fulgence*) — Toé, m'ôter Maguelonne, la marier ? C'est pas sacrant ! T'es pas seulement capable, comme on dit, de t'entretenir tout seul d'alène et de babiche.

FULGENCE (*défiant Roussin*) — Avant la fin des sucres, que je te dis.

ROUSSIN (*à Fulgence et Midas*) — Tous les petits morveux comme vous autres devraient bien marier des femmes aussi tranquilles que ça.

GODON (*pour ramener la gaieté*) — Voyons, pas de chicane dans la cabane ! Et finissez de vous cornailler comme des chevreux.

ROUSSIN — C'est correct, père Godon. Maguelonne est une bonne fille qui a rien qu'un grand défaut : c'est d'être trop triste : j'aime pas ça.

GODON — Les gens de Belœil ont été ben méchants pour elle ! C'est pas parce qu'une pauvre fille va travailler en ville qu'on doit faire toutes sortes de suppositions et l'invectimer de mauvaises qualités. Quand Petit est arrivé à Rougemont avec sa fille, j'ai été ben content de l'engager pour les sucres. (*A Midas*) Tu diras à ton oncle que j'y souhaite d'avoir un neveu qui travaille comme Trudevin et une bru qui tienne une maison et qui soit tranquille comme Maguelonne.

MAGUELONNE (*à Godon*) — Je vous remercie, monsieur Godon, vous êtes bon, vous.

GODON — Laisse-moi t'embrasser, Maguelonne, pour leur montrer que j'ai pas honte de toé. (*Il l'embrasse.*)

FULGENCE (*qui est retourné au chaudron*) — Papa, c'est bon d'embrasser les filles, mais je crois que le sucre est paré.

GODON — Oui, t'as raison. Faut qu'on se remette à l'ouvrage. (*Il va au brassin.*) On va le virer.

18. Avec Roussin et Fulgence, Godon décroche le chaudron et le dépose par terre, un peu en avant du feu.

GODON — Il va reprendre son feu tranquillement, là...

FULGENCE (à *Midas*) — Tiens, Midas, si tu veux travailler, viens tourner le brassin. On te donnera le gratin.

GODON (*intervenant*) — Non, non, non ! Pour le brassage, je me fie à personne qu'à moé. C'est ça qui fait toute la qualité du sucre du pays. Guettez plutôt les bouilleuses, et quand le sirop commencera à faire son frison, vous m'avertirez. Ça prend pas de temps à renverser, ou à brûler, une fois qu'il se met à bouillir. Des affaires pour gâter toute une panne !

MIDAS (à *Godon*) — Mais comment l'arrêtez-vous, une fois qu'il a commencé à bouillir ?

GODON — C'est ben simple, mon garçon. On le fourgonne poliment avec une mouvette de bois vert. Le bois frais lui fait changer l'idée de bouillir, pendant qu'on amortit le feu.

ROUSSIN (*haussant les épaules, en reluquant Midas*) — En voilà un apprenti sucrier !

FULGENCE — En tout cas, Midas pourrait se montrer serviable, et commencer à apprendre son métier une petite escousse, en tournant le brassin.

GODON — Non, que je vous dis ! Les jeunesses ont pas la patience de brasser assez doucement le sucre pour qu'il prenne son grain et devienne moelleux comme il faut.

ROUSSIN — C'est comme les chevaux. Quand un autre y met la main, ça les gâte.

MIDAS — C'est aussi ben, j'ai pas le temps.

GODON — Mais qu'est-ce que t'es donc venu faire icite ?

MIDAS — C'est mon oncle qui m'a envoyé à votre cabane quérir des truites pour bourrer notre visite.

GODON — Des truites ?

FULGENCE (*riant*) — Pourquoi que tu le disais pas plus vite ?

MIDAS — Paraît que vous en avez pris de ben belles ?

FULGENCE — Où ça ?

MIDAS — Dans le ruisseau à la Chicane.

FULGENCE — Des truites, dans le ruisseau à la Chicane ?

ROUSSIN — Il vient fou, le crapet !

GODON (*bas à Fulgence*) — Ils lui font courir le poisson d'avril.

MIDAS (*à Fulgence*) — Dans le ruisseau qui passe derrière la bouillée de pimbinas, à l'about de votre sucrerie.

ROUSSIN (*à Midas*) — Viens-tu fou, en bonne vérité ?

GODON (*à Midas*) — T'es pas sérieux, mon garçon ?

MIDAS (*qui commence à être ahuri*) — Voyons, mon oncle est-il venu icite, hier, oui ou non ?

FULGENCE — Oui, il est venu.

MIDAS (*s'impatientant*) — Eh ben ! il a vu les truites que vous avez poignées dans le ruisseau à la Chicane, et puis il demande si vous pourrez pas lui en recéder quelques-unes pour notre visite. (*On commence à rire.*) Pas besoin d'avoir peur qu'on le dise au garde.

FULGENCE — Moé, j'ai toujours vu rien que des lézards dans le ruisseau à la Chicane.

GODON — Pis des avocats, d'un bout à l'autre. Chaque fois qu'il s'est agi de verbaliser ce ruisseau-là, y a eu des contredits et des procès. Il porte ben son nom, allez !

19. *VOLET : Le ruisseau à la Chicane, coulant à la lisière de la sucrerie. C'est un mince filet d'eau, de deux pieds de largeur au plus, que l'on voit couler péniblement pour se maintenir un lit dans la neige.*

20. *L'appareil revient à l'intérieur de la cabane.*

ROUSSIN (*à Midas*) — Quel jour qu'on est donc aujourd'hui, Midas ?

MIDAS — Je sais pas bonnement. Aux sucres, on travaille à longueur de jour, ce qui fait qu'on finit par être pas mal embrouillé dans les calculs du calendrier.

ROUSSIN — Ça serait-y pas le 1er d'avril ?

MIDAS (*soupçonneux*) — Le 1er d'avril ?

FULGENCE — Oui, mon coq, c'est depuis à matin le 1er d'avril, jusqu'à demain.

MAGUELONNE — Tu t'es fait attraper, mon pauvre Midas !

ROUSSIN (*à Midas*) — Tu pourras dire aux belles dames de la ville que quand on veut faire courir le poisson d'avril à un innocent de Rougemont, on l'envoie quérir des truites dans le ruisseau à la Chicane. (*Content de son tour*) Ah, câline !

21. *Exaspéré, Midas jette sa casquette par terre et la piétine de rage.*

MIDAS — Ah ! les tord-vis de potence, les mangeux de bouts de cierge de cimetière, les sent-la-nippe, les vingt-vice, les couleuvres !...

GODON — Veux-tu ben te taire, petit possédé ! T'as pas peur que le grippette vienne te quérir ?

MIDAS (*tempêtant*) — Ah ! c'est pour rire de moé qui m'ont fait marcher dix arpents dans la sloche jusqu'aux genoux !

ROUSSIN (*pour se vanter*) — Moé, j'ai jamais couru le poisson d'avril : y a pas de danger ! On sait ben que, le premier d'avril, il faut pas avoir de fiat sur le poisson.

GODON (*à Midas*) — Console-toé, mon garçon, t'es pas le seul à qui ça arrive.

FULGENCE (*taquin*) — Si tu veux prendre un bon coup avant de partir, Midas ?

ROUSSIN — On pourra peut-être tordre la bouteille.

MIDAS — Allez au diable ! (*Il marche de long en large, rageant.*) Mais ils vont me le payer. Je vous garantis qu'i' vont en courir un sucré, de poisson d'avril. Même que j'ai ben peur pour eux autres que ça soye une morue ! (*Il indique Maguelonne.*)

ROUSSIN (*méfiant*) — Il va faire encore quelque infâmerie.

MIDAS (*faisant pressentir le tour qu'il se propose de jouer*) — Pour voir une belle fille, ces gars de la ville feraient quinze milles sur la track. Et, si on leur faisait accroire qu'une créature de la campagne a une tournure plus belle que celle qu'elles ont, ces belles dames-là traverseraient une terre de graquias pour aller voir. (*Levant le poing vers Maguelonne.*) Tu vas avoir de la visite, et de la visite de la ville, puisque t'aimes ça, Maguelonne...

22. En entendant prononcer par Midas le nom de sa fille, Trudevin a surgi de son affaissement.

TRUDEVIN — Va-t'en, serpent !

23. Midas détale.

ROUSSIN — L'infâme morceau !... (*Il va sur le seuil de la porte et regarde s'éloigner Midas.*) Bonne route, crapaud !... (*Il revient s'asseoir tout en regardant s'éloigner Midas.*) Il est en batte-feu, le jeune Midas.

FULGENCE (*sur le seuil de la porte, feint de découvrir quelque chose*) — Qui est-ce qui a mis une queue de morue à Midas ?

ROUSSIN (*curieux*) — Une queue de morue ?

FULGENCE (*à Roussin*) — Viens donc voir.

ROUSSIN (*se relève et regarde de nouveau s'éloigner Midas*) — Non, mais regarde-le donc chenailler ! (*A Trudevin*) Tu lui en as fait une, de peur. Il passe à travers les fardoques comme s'il était suifié.

GODON (*à Roussin*) — Et pis, tu vois pas sa queue de morue ?

ROUSSIN — Ma foi de gueux, je la vois pas.

FULGENCE (*à Roussin, se plantant devant lui, les bras croisés*) — Et tu te vantes d'avoir jamais couru le poisson d'avril ; eh ben, vante-t'en pus.

ROUSSIN (*penaud*) — Y a ben du sacre !

GODON (*à Roussin, lui indiquant Maguelonne*) — Elle t'a pas vu... Tiens, viens icite, La S'nette.

(*L'amenant près du brassin*) Tu vas m'aider à mouler... Tes moules sont-ils parés, Fulgence ?

FULGENCE — C'est Maguelonne qui les a serrés. (*Appelant*) Maguelonne !

24. Maguelonne s'est retirée dans un coin, et pleure.

GODON — Pleure pas, Maguelonne !

TRUDEVIN (*dûrement affectueux*) — Tu sais ben que plus que tu pleures, plus que t'es laide. Il t'en reste déjà pas tant ! Tâche de pas tout gaspiller.

GODON (*à Trudeauvin*) — Voyons, voyons, Petit ! Tu sais à quelles conditions je t'ai pris icite. C'est à condition que tu dises pas un mot à Maguelonne. C'est ma fillaude et j'ai répondu d'elle, moé. Eh ben, fais pas le grichu !

ROUSSIN (*tendant le poing dans la direction de Midas*) — C'est ce petit foutereau qui vient ravauder icite à propos de rien, pour faire tourner le bon vent !

GODON (*pacificateur*) — Y a déjà belle lurette qu'il a oublié ce qu'il a dit. Pensons-y pus, nous autres non plus.

TRUDEVIN — Ah ! vous croyez que c'est aisé de rien dire, de se tenir tranquille quand tout ce qu'on entend vous pousse à tuer quelqu'un ! C'est-y de ma faute, à moé ? C'est pas moé qui a passé six mois à farauder à Montréal ; c' pas moé qui a écrit au curé de Belœil que ma fille passait ses journées et ses nuits avec un étudiant, un bon à rien qui l'a plantée là, comme de raison, quand il en a eu assez... C'est pas moé qu'est revenu à Belœil habillé comme une princesse qu'a pus le sou, et à moitié morte !

GODON (*s'efforçant de l'apaiser*) — Voyons, voyons, Petit, t'es pas raisonnable !

TRUDEVIN (*accablé de douleur*) — J'avais une terre à Belœil ; je l'ai vendue, je l'ai quasiment donnée pour me débarrasser de cette paroisse-là qui pouvait pus me voir passer sans chuchoter : « Tiens, c'est lui le père à Maguelonne »... (*Il essuie une larme.*) Voyez-vous, père Godon, on se désâme pour ces filles-là, on met ça au couvent pour en faire des demoiselles ; on s'arrache tout ce qu'on a sur le dos pour leur donner. Mais ç'a envie d'aller en ville (*avec un soupir d'amertume*) pour travailler... On croit ça, nous autres ! On les laisse partir, et voilà comme ça nous revient !

GODON — Voyons, t'es fou, Petit ! à quoi ça sert de parler de même ?

TRUDEVIN (*avec rage*) — Des gars qui pensent qu'à ça, enjôler des innocentes, qui ont pas le cœur de penser que ces filles-là vont être malheureuses, devenir le déshonneur de leur famille, faire mourir leurs parents de peine, peut-être ben. Qu'est-ce que ça leur fait ? Quand ça braille trop, ils les plantent là pour en attraper d'autres. Ce monde-là, c'est méchant sans bon sens ! (*Un silence*) V'là comme ça nous revient.

GODON — Je te dis que t'es pas raisonnable, Petit. Fais pas pleurer ta fille pour des bêtises !

TRUDEVIN — Elle me fait ben mourir, elle !... (*Un silence*) Et malgré tout, y a encore des gens pour les marier, et ça fait la grimace ! (*Menaçant*) Ça voudrait retourner en ville, je gage, pour revoir son homme qui a changé de femme, et qui s'en moque pas mal ! Ah, père Godon, si jamais je sais son nom, à celui-là, je le tuerai, père Godon, je le tuerai !

FULGENCE (*regardant Maguelonne*) — Pauvre fille !

ROUSSIN — Je peux pas croire ça, moé.

GODON (*à Roussin*) — Ni moé non plus, je crois rien de tout ça ! Avec tous ces langages-là, vous autres, vous êtes en train de la faire mourir, cette enfant-là.

ROUSSIN (*à part*) — Elle qui a la santé déjà pas mal feluette !

FULGENCE — Le père a raison.

ROUSSIN (*à part*) — Pauvre fille, elle a quasiment pus formanche de femme ! (*Haut*) Pleure pas, Maguelonne. On va se marier et puis on se troublera pus de ce qu'ils pourront dégoïser. (*Pour l'amadouer*) C'est vrai que je sus un petit brin vieux d'ambition et de talents.

FULGENCE (*à part*) — Il est pas regardable à force d'être effrayant !

ROUSSIN (*continuant*) — Mais j'ai le cœur jeune comme un poulain. Je te mens pas. Et puis t'auras des beaux chevaux. On se promènera. Tu voiras que tu prendras pas de temps à te remplumer.

25. *Geste de répulsion de Maguelonne.*

ROUSSIN — Non ? Tu veux pas ? C'est bon ! Tu sais comme j'aime les chevaux, moé ; je pourrais coucher avec. Ben je m'en occuperai pus, pantoute, puisque t'aimes pas ça. Je tiendrai la post-office ; notre député m'a dit qu'il me la donnerait quand je voudrais. Mais faut que tu finisses d'être jongleuse de même. Depuis que je te connais, on dirait que t'as un cocombre qui te surit sur l'estomac.

26. *Maguelonne se lève et s'éloigne.*

ROUSSIN (*admiratif*) — Regardez-moé ça : une vraie taille de mouche à miel.

27. *Trudevin se lève pour sortir.*

GODON (*à Trudevin*) — Où c'est que tu vas comme ça, Petit ?

TRUDEVIN — Je sors, j'ai faim de me dégourdir. Il fait trop chaud icite !

GODON — Puisque tu veux marcher, tu vas aller au magasin. On sera pas loin sans manquer de provisions.

TRUDEVIN — C'est bon.

GODON — Qu'est-ce qu'il te faut, Maguelonne ?

MAGUELONNE (*en s'essuyant les yeux*) — De la farine, peut-être.

TRUDEVIN (*ne pouvant se contenir*) — De la farine... Elle dirait pas de la « fleur », comme nous autres !

FULGENCE — Si la visite de M. Boisclair vient par icite, il faudrait ben quelques douzaines d'œufs, hein, Maguelonne ?

GODON — Oui, il faudrait ben trois douzaines d'œufs.

ROUSSIN — Avec une bouteille pour leur payer la traite.

FULGENCE (*à l'oreille de Trudevin*) — Vous m'apporterez une torquette de tabac, à moé.

GODON (*à Trudevin*) — Mais fais ben attention de pas tout boire avant d'arriver.

TRUDEVIN — Je promets rien.

28. *Trudevin va pour sortir par la droite.*

GODON (*le rappelant*) — Va pas au village, Petit ; c'est trop loin. Faut que tu reviennes vite. Va au Point-du-Jour, chez Polion Giguère ; tu trouveras tout ce que t'as besoin.

29. *Trudevin sort par la gauche.*

GODON — Il allait tout droit passer devant la cabane à Boisclair et leur faire une équipée, peut-être ben.

FULGENCE (*qui est remonté vers le chaudron*) — C'est pas tout-ci tout-ça, mais le brassin languit avec tous vos parlements.

GODON — C'est vrai. Voyons, Maguelonne, as-tu des moules de parés ?

MAGUELONNE — Oui, je vais les passer à l'eau.

30. *Maguelonne prend les moules accrochés au mur, les passe à l'eau de la bouilloire et les remet à Godon.*

GODON — Passe-moé la micouenne, Fulgence.

31. *Fulgence passe à Godon une longue cuillère pour transvaser dans les moules le sucre fumant du chaudron.*

FULGENCE — Faites-vous des cocos ? On a gardé des écales d'œufs pour ça.

GODON — On n'a pas le temps, mon garçon, on n'a pas le temps.

FULGENCE — Des picots ? (*Il indique le moule à picots.*)

GODON — Non.

FULGENCE — Mais pour la visite ?

GODON — On leur fera des boulettes, s'ils viennent.

ROUSSIN — Jamais je croirai que ce petit véreux de Midas va nous amener ce monde-là pour écornifler dans notre cabane.

FULGENCE — Tu comprends ben qu'il va leur faire payer son poisson d'avril.

ROUSSIN — Y a un moyen ben plus vergeux. Il aurait qu'à leur faire manger une trempette de bois de plomb.

32. *Fulgence pantomime les effets du bois de plomb, en affectant de prendre le langage des gens de la ville.*

FULGENCE — Aie !... Aie !... Estusez !... Perdon... Messieurs, dames !... Perdon, faut que j'sorte... J'ai le corps comme un ruisseau. (*On rit.*)

GODON (*qui vient de terminer le remplissage de ses moules*) — Regardez-moé ça, si c'est beau, notre sucre !

ROUSSIN (*avec admiration*) — Y a pas à dire, c'est dépareillé, ce sucre-là.

GODON — Tiens, Fulgence, va mettre les moules au fret. Ah ! les jeunes ont beau dire, ils ne valent pas les vieux pour brasser le sucre du pays ! Hein, Maguelonne ?

33. Fulgence va exposer les moules sur les tonnes qu'on aperçoit dans l'entre-bâillement de la porte de gauche.

FULGENCE — Si ça continue à ben marcher, on va arriver aux mille livres, encore cette année !

GODON — Oui, si le bon Dieu le veut.

ROUSSIN — J'ai été porter deux coffres tout pleins au village. Ils pesaient ben, au bas mot, deux cents livres chaque !

GODON — Pour le sûr, ils devaient peser ça, comme il faut.

ROUSSIN — Et pis y a déjà ben une trentaine de gros pains dans celui-cite. (*Il indique le coffre.*)

FULGENCE — Sans compter les cœurs et les picots.

GODON (*indiquant le tonneau de sirop dans un coin*) — Et après qu'on aura fini de brasser, il nous restera une belle petite provision de sirop, je compte ben.

FULGENCE — Ça va donc être une grosse année ?

ROUSSIN — Faut craire !

GODON — Oui, mais il s'agit pas d'amuser le temps. Tiens, La S'nette, on va couler un autre brassin, emplir le sirotier et remettre de l'eau dans les bouilleuses.

34. L'opération indiquée s'exécute. On raccroche le grand chaudron.

GODON — Faut fourgonner le feu, itou, Fulgence ; il est en train de mourir.

ROUSSIN — Y a pus de bois.

GODON — Ben, va en fendre ; il viendra pas tout seul. Contre le ruisseau, dans l'arrachis, il y en a en masse.

35. Roussin décroche une tuque et s'en coiffe, prend la hache et sort par la droite.

FULGENCE — Y a pus beaucoup d'eau d'érable dans les tonnes. Le bouillage va manquer.

GODON — Oui ; va falloir faire une tournée pour ouiller les tonnes ; avec ça que les chaudières doivent renverser sur les arbres. Tiens, arrange donc la cambuche. On va finir par mettre le feu si on fait pas plus attention.

36. *Fulgence vient arranger le feu sur lequel est suspendu le chaudron, entre les deux grandes bouilleuses.*

GODON — Ça va trop fumer, icite. (*A Fulgence*) Ouvre les trappes, hein, mon garçon.

37. *Fulgence prend une perche et soulève une planche de chaque côté du toit.*

GODON — Je crois que tu ferais ben d'aller aider La S'nette, parce qu'il reviendrait pus.

FULGENCE — C'est correct.

38. *Fulgence sort par la droite.*

MAGUELONNE — Vous le disiez bien, monsieur Godon, les vieux sont meilleurs que les jeunes, les jeunes qui n'ont jamais souffert et qui font souffrir sans se douter combien ils sont cruels.

GODON — Parlons pus de ça, Maguelonne, parlons pus de ça. Ton père finira par être raisonnable, tu voiras. Et pis Roussin, eh, eh, eh ! (*badinant pour l'égayer*) il rajeunit à vue d'œil, sais-tu ? Le farceux, il finira par devenir beau quasiment... Tu sais pas ? Il m'a dit, de même, qu'il voulait aller à Sainte-Anne-de-Beaupré pour retrouver le nerf de sa jambe paralysée. Tu vas voir comme tout va s'arranger.

MAGUELONNE — Dieu vous entende, monsieur Godon !

GODON — Seulement, faut pas te languir, ma pauvre fille, toujours rester dans les coins à te ronger le fiel et encourager les gens à te traiter en cendrillon. Toi qu'étais si jolie ! T'en rappelles-tu ? J'étais chez vous la fois que t'es partie de Belœil, et on est allé te reconduire au bateau.

MAGUELONNE — Oh, oui !

GODON — Il ventait, Sainte-Bénite, il ventait ! Le vent mouillait ta petite robe d'indienne sur ton mollet. Tu vois ben que je m'en souviens. Hé, hé, hé !... Le père Godon est pas trop aveugle pour ses soixante-quinze ans ! Hé, hé, hé !... Quand une créature commence à être grandette, il s'en aperçoit, allez !

MAGUELONNE — Que je vous aime, vous !

GODON — Tu sais, entre nous deux, je doute pas qu'à la ville, ce petit nez-là ait fait retourner pas mal de moustaches. Mais, par exemple, je crois pas un mot à tous leurs bavassements : ça, tu peux en être ben sûre.

MAGUELONNE — Je travaillais ferme chez ma modiste ; je parvenais à me faire mes dix piastres par semaine, et j'envoyais presque tout à papa.

GODON — Et à t'habiller, par-dessus le marché, à la dernière façon, pas vrai ?

MAGUELONNE — Ça coûte si peu cher, quand on veut.

GODON — Quand on sait faire un affiteau comme celui-là, avec un brin de cèdre... (*Il indique un bourgeon de cèdre que Maguelonne s'est piqué dans les cheveux.*) Mais dis-moi la vérité. Ton étudiant, qu'est-ce qu'il est donc devenu ?

MAGUELONNE (*avec un gros soupir*) — Nous devons nous marier...

GODON — Oui, raconte-moé ça.

MAGUELONNE — Il allait bientôt devenir ingénieur.

GODON (*émerveillé*) — Un ingénieur ! Ah, cré bateau ! Mais je vois ça, il y a eu une fâche entre vous deux.

MAGUELONNE (*impatiente*) — Mais non, monsieur Godon. Avant de subir ses examens, il fut obligé d'entreprendre un voyage d'exploration dans le golfe, bien loin. Il devait être absent un mois. Par malheur, l'ouvrage commença à manquer chez ma modiste, et elle donna congé à ses ouvrières. J'attendis deux mois, cherchant vainement de l'ouvrage à Montréal.

GODON — Brave fille, va !

MAGUELONNE — Le chômage se prolongea. Il ne revenait pas, lui. Moi, je suis retournée à Belœil.

GODON — Mais ton étudiant, qui t'aimait tant, qu'est-ce qu'il faisait pendant ce temps-là ?

MAGUELONNE (*embarrassée*) — Ce n'est pas de sa faute... Je ne sais comment cela s'est fait...

GODON — Il aurait pu t'écrire, voyons.

MAGUELONNE — M'écrire ? Il était sur l'eau, éloigné de tout moyen de communication. Et où m'aurait-il trouvée ? Vous savez bien qu'à Belœil, mon père n'aurait jamais laissé une lettre me parvenir... Qu'est-ce qu'on a bien pu lui dire, à papa ? Et maintenant que nous sommes à Rougemont... Peut-il deviner, lui ?

GODON — Pauvre enfant ! Après tout, c'est peut-être un adon que tu l'aies perdu. Vois-tu, Maguelonne, les garçons de la ville qui marient des filles de la campagne, c'est rare que ça fasse de bons ménages. Roussin t'aime comme un fou ; t'es toute sa pensée. Il fera un bon mari, tu vois.

MAGUELONNE (*avec aversion*) — Je ne peux pas, monsieur Godon, je ne peux pas !

GODON — T'aimes donc mieux rester vieille fille toute ta vie ?

MAGUELONNE — Oh oui, mille fois mieux !

GODON — Et laisser jaboter les gens ?

MAGUELONNE — Oui, tout, tout !

GODON (*à part*) — Comme elle l'aime ! (*Haut*) C'est bon. Je parlerai à ton père. J'y ferai comprendre le bon sens. On doit pas marier les enfants contre leur sentiment : ça fait des grands malheurs !

MAGUELONNE — Que vous êtes bon, monsieur Godon !

GODON — Je parlerai au père de Midas, itou. Et je t'en réponds qu'il va le corriger, son garnement. Mais à propos, sais-tu qu'il est ben capable de nous emmener sa visite icite, comme il l'a dit, si les érables coulent pas chez son oncle. C'est égal, s'ils viennent, on va les recevoir, aux petits oignons, et y pourront pas dire que Maguelonne, c'est une dinde. C'est toé qui vas faire les honneurs. C'est toé la maîtresse de la cabane, aujourd'hui.

MAGUELONNE — Non, monsieur Godon, je ne veux pas les voir.

GODON — Pas les voir ? Pourquoi ?

MAGUELONNE — Ils viennent pour se moquer de moi. Je pleurerais encore et papa... Laissez-moi me sauver dans le bois, quand ils arriveront.

GODON — Mais ça a pas de bon sens, voyons ; t'es folle !

MAGUELONNE — De grâce, monsieur Godon, laissez-moi m'éloigner.

GODON — Si c'est pas de valeur ! On va toujours leur arranger une belle table ; et je saurai ben leur dire que c'est toé qui les régales. Vite. Qu'est-ce qu'y vont boire ? Faudrait échauder du thé.

MAGUELONNE — Ils viennent aux sucres : ils boiront de l'eau d'érable.

GODON — On n'est pas pour leur faire boire de l'eau d'érable dans des gobelets. C'est pas poli. On n'a pas de verres icite.

MAGUELONNE — Nous ferons des coupes d'écorce de bouleau ; c'est plus jaune que l'or et plus frais que le cristal.

GODON — T'as ben raison.

39. Fulgence rentre avec une brassée de rameaux de cèdre, et Godon lui dit :

GODON — Tu serais ben smart d'aller quérir un botillon d'écorces de bouleau, hein, Fulgence ?

FULGENCE — Pourquoi faire, du bouleau ? Des casseaux ?

GODON — Non, des gobelets, des verres pour les gens de la ville.

FULGENCE — C'est encore Maguelonne qui a diviné ça ?

GODON — Pas besoin de le demander.

FULGENCE — Ah, c'te créature-là ! Je veux être pendu si La S'nette la marie avant moé !

40. Fulgence disparaît de nouveau par la droite.

GODON — Sais-tu, Maguelonne, que Fulgence te trouve presque de son goût ? S'il était pas si enfant, ce garçon-là ! S'il avait travaillé au lieu d'aller voir toutes les filles de la paroisse ! S'il avait quelque chose devant lui !

MAGUELONNE — Il s'agit pour le moment d'organiser la réception de la visite, n'est-ce pas ?

GODON — Oui, c'est vrai. Mais on en reparlera. Eh ben ! qu'est-ce que tu vas leur faire ?

MAGUELONNE — Un joli plat de sagamité ; je suis certaine qu'ils ne savent pas ce que c'est.

GODON — Oui, oui ! C'est ça.

MAGUELONNE — Puis des grands-pères, ou des bonnes petites crêpes au sirop ?

GODON — Minces comme du papier de soie, avec du sucre râpé. Que t'es fine !

MAGUELONNE (*elle va à l'armoire*) — Mais nous n'avons plus d'œufs. Il faudrait des œufs.

GODON — Ton père va en apporter. Il est seulement allé au Point-du-Jour. En attendant, tu peux arranger d'autres choses.

MAGUELONNE — Sacrifierez-vous une brique de lard fumé ?

GODON (*regardant sa salaison accrochée au-dessus du feu*) — J'ai peur qu'elle ne soye pas assez boucanée.

MAGUELONNE — J'ai mis deux bajoues avant les autres dans le boucan.

GODON — Petite sorcière, va ! (*Il décroche une bajoue et la flaire.*) T'as raison. Ça donne la faim. Mais crois-tu que ces dames feront pas un peu la grimace ? C'est pas ben coulé, ça. La viande se boucane pus depuis qu'on fait réduire avec des feux à tuyaux. Ah ! dans le temps des chaudrons, on en faisait des fameux boucans ! A c'te heure, il paraît qu'il faut suivre le progrès !

MAGUELONNE — Bah ! Vous attendrez qu'elles aient faim, et vous verrez que ces belles dames mangeront tout leur content.

GODON — T'as ben raison, Maguelonne ! (*Ils rient.*)

MAGUELONNE — Et pour dessert, de la trempette, de la tire, des toques aux amandes de noix longues. Ça va se gavionner pour en mourir, c'est moi qui vous le dis.

41. *On entend du dehors, du côté droit, des cris des visiteurs qui approchent.*

VOIX DU DEHORS — Ohé, père Godon, ohé !... Au secours, on est mort ! Oh !...

42. *Fulgence entre précipitamment par la porte de droite, avec une brassée d'écorce de bouleau, et Roussin le suit avec une brassée de bois fendu et, sous le bras, sa hache.*

FULGENCE (*essoufflé*) — V'là Boisclair avec sa visite.

GODON — Déjà ? (*À Maguelonne*) Vite, Maguelonne, arrange la table.

MAGUELONNE — De grâce, monsieur Godon, laissez-moi partir.

ROUSSIN (*à Godon*) — Hein ?

GODON — Elle veut pas voir la visite de la ville.

ROUSSIN (*après un moment de réflexion*) — Après tout, c'est aussi ben.

GODON — C'est-i' pas de valeur !

FULGENCE (*à Godon*) — Je vas les recevoir, moé. Pas besoin de tablier en dentelles, je compte ben.

MAGUELONNE — Merci, Fulgence.

FULGENCE (*à part*) — Rien que pour qu'elle me parle comme ça une fois par semaine, je tournerais la crêpe tous les matins et tous les soirs.

GODON (*à Maguelonne*) — C'est bon, mon enfant ; mais abrille-toé ben. Prends garde au fret.

43. *Maguelonne attrape un châle et s'esquive par la porte de gauche.*

GODON (*à Maguelonne*) — Tu rentreras te chauffer quand ils repartiront. Pauvre petite ! Tant pire ! Ils s'arrangeront tout seuls ! J'aime encore mieux ça que la voir pleurer.

44. *Les visiteurs arrivent par la porte de droite, à la suite de Boisclair.*

BOISCLAIR (*entrant*) — Bonjour, père Godon. Je vous amène de la visite, de la vraie visite.

ROUSSIN (*à part*) — Ben ! s'il croit nous faire plaisir.

GODON (*empressé*) — C'est bon, entrez, entrez.

MLLE RICHEBOURG — De la visite qui a failli laisser son âme sur le chemin.

45. *Salutations, révérences, poignées de mains.*

GODON — C'est vrai que les chemins, dans le bois, sont pas ben allables de ce temps-cite.

ÉTIENNETTE (à Mlle Richebourg) — Moi, je trouve cela charmant. (*Les salutations continuent.*)

MLLE RICHEBOURG (*qui, avec Bontemps, vient de saluer Godon, indiquant Bontemps*) — Mon fiancé, monsieur Godon.

BONTEMPS (*rectifiant, avec un sourire galant*) — Ou presque.

AUMACHÈRE (*présentant M. Paris à Godon*) — Je vous présente mon excellent ami, M. Paris... qui en arrive.

M. PARIS (*à Godon qui n'y comprend rien*) — Oui, monsieur Godon, j'arrive précisément de France.

GODON (*ébloui*) — De France?

M. PARIS — Oui. Un voyage d'affaires à New-York, une pointe à Montréal pour voir des amis rencontrés en Europe et dont le souvenir — plus encore que la vapeur — fait disparaître les distances ; une excursion à la campagne et voilà comme...

AUMACHÈRE — Nous faisons patauger monsieur dans la neige jusqu'aux genoux.

M. PARIS (*toujours discret*) — Avec votre permission, je m'aperçois en effet que les moyens de locomotion, dans vos forêts, sont encore à l'état primitif.

ROUSSIN (*à part*) — Qu'est-ce qu'i' dit?

BONTEMPS (*à Paris, le blaguant*) — Vous êtes trop aimable. (A Aumachère) — Toi, prête-moi tes jambes, je n'en ai plus.

MLLE RICHEBOURG — Je ne veux pas faire injure à votre amabilité, monsieur Godon, mais je vous assure qu'une autre fois, pour venir aux sucres, j'attendrai que la neige soit partie. N'est-ce pas, monsieur Bontemps? (*Bontemps hausse les épaules.*)

ÉTIENNETTE (*à Fulgence*) — Elle pourra venir aux sucres de betteraves, à l'automne. (*Ils rient.*)

M. PARIS (*qui a entendu*) — Vous êtes maligne, mademoiselle Etiennette.

FULGENCE (*à part, reléquant Etiennette*) — Elle est correcte, celle-là. C'est sans cérémonie, c'est tout ainsi. C'est du vrai butin, c'te fille-là.

AUMACHÈRE (*à Mlle Richebourg*) — A tout risque vous vouliez voir à l'œuvre les fabricants du sucre du pays.

Mlle RICHEBOURG (*patoisant*) — Mais, « il y a des imites », comme dit M. Midas...

BONTEMPS — Des sièges, monsieur Godon, des sièges, au nom de la Sainte Trinité ! Des sièges ou votre visite s'évanouit sous terre.

46. Roussin s'occupe à fendre du bois.

ROUSSIN (*à part*) — Ils pourraient pas s'assire sur le banc-lit ?

GODON — Des sièges... des sièges... Vous savez, icite, y a pas des bancs comme à l'église : toujours trop pour le monde. C'est égal. Espérez ! On va en emmancher, comme on fait pour la circonstance de la messe de minuit. Allons, Fulgence, et pis toé, La S'nette !

47. On improvise des bancs avec des planches. sur des supports quelconques, et les gens de la ville finissent par s'asseoir.

M. PARIS — Alors, c'est bien ici que se fabrique le sucre d'érable ? On peut ouvrir les yeux.

ETIENNETTE — Et surtout les narines.

M. PARIS — En effet, ça embaume !

ETIENNETTE (*respirant avec délice*) — Ça fleur la vanille !

M. PARIS (*à Godon*) — Imaginez-vous qu'on nous emmène tout droit de Montréal — une centaine de kilomètres — pour voir récolter les sucres chez M. Boisclair, et pas plus de sucre que sur ma main !

ROUSSIN (*bas à Fulgence*) — Qu'est-ce qu'i' dit ?

M. PARIS — A part cela, réception charmante, véritable hospitalité canadienne.

BONTEMPS (à Boisclair) — Combien y a-t-il d'ici à votre cabane ?

BOISCLAIR — Un demi-mille.

Mlle RICHEBOURG (avec épouvante) — Un demi-mille ?

GODON — A peu près une douzaine d'arpents.

BONTEMPS (en riant) — Des arpents de caribou, comme on dit en bas de Québec : c'est de la bonne mesure.

AUMACHÈRE (à Godon, pointant Bontemps) — Mon ami Bontemps s'y connaît en arpents, puisqu'il est ingénieur !

GODON (intrigué) — Un ingénieur ?

48. M. Paris regarde curieusement chaque détail de l'installation.

ROUSSIN (qui s'entretient tout bas avec Fulgence) — Un ingénieur ? Une supposition que ça serait le gars à Maguelonne.

FULGENCE (à Roussin) — T'es pas fou ?

ROUSSIN — Où c'est qu'elle est, Maguelonne ?

FULGENCE — A s'a sauvée dans le bois pour pas voir personne. Je vas aller la quérir.

ROUSSIN — Toé, reste icite.

Mlle RICHEBOURG (aux gens de la ville) — M. Midas pourra se vanter de nous en avoir fait courir un poisson d'avril, avec sa belle « créature » qui devait nous faire tomber en pâmoison. (A Bontemps) C'est vous aussi, qui vous êtes laissé prendre à ce piège grossier d'une beauté rustique. Cela vous est irrésistible !

BONTEMPS (à Mlle Richebourg) — N'est-ce pas plutôt vous qui avez voulu tout braver pour voir une paysanne que le jeune Midas disait être mieux parée que vous ?

ETIENNETTE — Allons, allons, les amoureux ! Pas de querelle !

49. Etiennelette les entraîne vers le groupe qui examine les bouilloires avec Godon.

Pendant le dialogue des gens de la ville entre eux, Godon explique tout bas à M. Paris, avec force gestes, le procédé de la fabrication du sucre.

AUMACHÈRE — On nous avait bien dit que vous aviez une sucrerie superbe, monsieur Godon.

BONTEMPS — Voilà pourquoi ces dames...

AUMACHÈRE (*grand geste vers M. Paris*) — Et ce noble étranger...

BONTEMPS — ...ont absolument tenu à visiter votre installation.

M. PARIS — Si toutefois nous ne sommes pas indiscrets.

GODON — Non, non, messieurs, dames ! Vous êtes chez vous, et l'on vous reçoit sans façon, comme vous voyez. Mais j'y pense : vous avez peut-être pas diné ?

AUMACHÈRE — Grand merci, monsieur Godon, grand merci ; nous allons bientôt retourner à la table hospitalière de M. Boisclair, qui nous attend.

BOISCLAIR — Oui, avec des tas de bonnes affaires que ces messieurs ont emportées de la ville.

GODON — Tout de même, vous allez pas partir sans prendre quelque chose.

ROUSSIN (*à part*) — Il arrivera pas à les renvoyer, va !

AUMACHÈRE (*à Godon*) — A une condition, monsieur Godon, c'est que nous mangions ici en famille, sans déranger personne. Vous dinerez à votre heure, comme d'habitude, et les nouveaux venus se placeront comme ils le pourront.

FULGENCE (*à part*) — Sur le coffre.

AUMACHÈRE — N'est-ce pas, mesdames ? Nous sommes venus voir la manière de vivre de ces... ces... messieurs, il ne faut pas qu'ils la modifient à cause de nous. Ils la rendraient moins pittoresque.

ROUSSIN (*à part*) — Qu'est-ce qu'i' dit ?

ETIENNETTE — C'est trop juste.

M. PARIS — Comment donc !

GODON — Vous savez, les faiseurs de sucre sont pas ben greyés pour la cérémonie. Icite, on mange sur le pouce ; on dort sur le banc-lit que vous voyez là, quand l'endormitoire vous

prend, sur un matelas de cèdre, à côté des bouilleuses qui ronflent avec nous autres.

ETIENNETTE — Vous devez faire des rêves sucrés, ici ?

GODON (*finement*) — Peut-être ben.

AUMACHÈRE (*reluquant de tous côtés, à Godon*) — Mais il est vraiment regrettable que vous n'ayez pas une jolie jeunesse.

MLLE RICHEBOURG (*bas à Etienne*) — Ce qu'il est rusé, M. Aumachère !

ETIENNETTE — Il deviendra ministre.

GODON (*à Aumachère*) — Une jeunesse, que vous avez dit ?

AUMACHÈRE — Oui ; une jolie fille qui entretiendrait la gaieté dans votre cabane.

GODON (*chantonant*) — Dans sa cabane, Pierliche se contente... avec son gars. (*De la main, il indique Fulgence.*)

M. PARIS — C'est à vous, ce beau garçon ?

ROUSSIN (*bas, à Fulgence*) — Je crois qu'ils risent de toé, là.

GODON (*à M. Paris*) — Oui, monsieur, et c'est lui qui va vous mettre une belle table si seulement votre estomac lui en donne le temps.

M. PARIS (*allant vers Fulgence et lui tendant la main*) — Monsieur.

FULGENCE (*s'inclinant*) — Un garçon bon à marier.

MLLE RICHEBOURG (*à Etienne*) — Prends cela en note.

AUMACHÈRE (*à Godon*) — N'avez-vous pas d'autres enfants ?

GODON — Seulement lui de survivant. (*Avec un clin d'œil*) Les dix autres sont mariés !

AUMACHÈRE (*à Godon*) — Qui est-ce qui nous disait que vous aviez, ici, une fille dont la beauté est célèbre à dix lieux à la ronde ?

GODON — On vous a peut-être ben dit que vous trouveriez icite une créature mieux épivardée que ces dames. Mais, vous le voyez (*avec une révérence*), c'est pas possible.

ETIENNETTE — Bravo, monsieur Godon !

MLLE RICHEBOURG — Apprenez à tourner des madrigaux, messieurs.

ROUSSIN (*à part*) — Qu'est-ce qu'a' dit ?

AUMACHÈRE — Des compliments à l'eau d'érable ; c'est à s'en poulécher les moustaches.

FULGENCE (*gauchement*) — Risée à part, je vous garantis que ça manque joliment de créatures dans la cabane.

M. PARIS (*qui n'y comprend rien*) — Des « créatures » ?

50. Aumachère lui explique tout bas. — Sourires.

FULGENCE (*aux dames*) — Si vous vouliez seulement passer quelques jours avec nous autres.

ROUSSIN (*craignant que l'invitation de Fulgence ne soit acceptée*) — Lui, (*indiquant Fulgence*) on dirait qu'il fait de son mieux pour être bête, ma foi de gueux ! Il est à atteler !

ETIENNETTE (*à Mlle Richebourg*) — Qu'en dis-tu ? « passer quelques jours ici ? »

MLLE RICHEBOURG (*sèchement*) — Merci.

ETIENNETTE (*gaillardement*) — Moi, ça m'irait, pour une journée. C'est amusant.

MLLE RICHEBOURG (*à Etiennette*) — Toi, tu es comme ton cousin, M. Bontemps. La campagne te fait perdre le sens. Pour une vulgaire paysanne, il aurait sacrifié tout son avenir si le hasard n'avait eu la sagesse de l'éloigner d'elle.

ETIENNETTE — Et surtout de te placer entre elle et lui.

M. PARIS (*regardant les bouilleuses avec Godon*) — C'est là-dedans que vous faites évaporer la sève des érables.

BOISCLAIR (*qui accompagne M. Paris*) — Dans ma cabane à moé, comme vous avez pu voir, j'ai pas de grandes bouilleuses comme icite. Le père Godon suit la mode, lui. (*Il hausse les épaules.*)

GODON — Pas la mode, le progrès ! Autrefois, on se servait aussi de chalumaux à la place des goudrelles.

M. PARIS (*qui n'y comprend goutte*) — Des ?

GODON — Le chalumeau, c'est une petite tige de métal qu'on fourre dans l'entaille de l'érable.

BOISCLAIR — L'entaille qu'on fait au virbouquin, dans l'aubel de l'arbre.

GODON — Oui, et qui fait dégoutter la sève, l'eau d'érable, dans les chaudières. On va vous montrer ça, tout à l'heure.

BOISCLAIR — Dans le temps, à la place des chaudières qu'on accroche aujourd'hui à l'érable, on employait des auges en merisier qui coûtaient rien. Mais ces auges pesantes étaient difficiles à transvider dans les tonneaux ; ça se prenait dans la glace et ça se fendait même à la gelée.

GODON — La sève reste claire et nette dans nos chaudières d'aujourd'hui. Dans les anciennes auges de merisier, l'eau prenait vite le goût du bois.

BOISCLAIR — Quand c'était pas les écoreux rouges qui venaient barboter et faire leurs saletés dans nos auges. Ah ! ce qu'ils m'ont causé de dégâts, ces petits velimeux !

GODON — Les chaudières, c'est plus propre ; ça renverse pas et, comme c'est évasé, la gelée casse rien.

M. PARIS (*à Boisclair*) — Ne me parliez-vous pas, chez vous, de plaines ?

BOISCLAIR — La plaine, c'est une manière d'érable avec l'écorce plus lisse et la feuille moins dentelée. On en trouve toujours quelques-unes aux abouts des sucreries.

M. PARIS — Et cet arbre particulier produit aussi du sucre ?

BOISCLAIR — Pas autant que l'érable, mais bien proche.

GODON — La plaine donne pas du sucre aussi clair de couleur et aussi fin de goût. Pensez-y, l'érable franche, y a rien au monde pour battre ça !

M. PARIS — Quel âge ont ces érables dont vous tirez le sucre ?

GODON — Oh ! il faut pas être pressé avec elles. Une érable est pas bonne avant 20 ou 25 ans ; c'est à partir de 50 ans qu'elle donne le plus, et mon défunt père entaillait des érables, derrière le Point-du-Jour, qui avaient dépassé 100 ans.

M. PARIS — Bigre ! Et combien chaque érable vous donne-t-il de sucre ?

GODON — Ça dépend des années. Y en a des grosses et pis des petites. Quand l'été et l'automne ont été ben sèches, on doit pas s'attendre à grand-sucre au printemps.

BONTEMPS — Evidemment, ce sont les saisons qui font la sève.

GODON (*continuant sa démonstration*) — Toujours que, dans une bonne année, quand une grosse érable me donne trois ou quatre livres de sucre, j'y dis merci. Vous entendrez des sucriers vous dire qu'une érable leur a donné dix livres de sucre, mais ils se vantent.

M. PARIS — Je vois que vous avez vos Marseillais au Canada.

GODON — Tandis qu'une plaine peut tout juste donner une livre de sucre, et d'une sorte que (*Il fait la grimace*) je veux pas chez nous.

M. PARIS — Et tout ce sucre est-il de la même qualité ?

GODON — On peut jamais dire. Tout dépend comment ça s'adonne. Après que les grosses bordées de neige sont finies, on rouvre la cabane, et on attend le dégel des arbres. C'est avec la première sève qu'on fait le plus beau sucre. Si la sève s'arrête par bouts de temps, ça commence à devenir casuel. Des fois, la sève continue pas mal tard dans la saison ; il arrive que les érables commencent à chatonner avant que les sucriers aient fini de bouillir. (*Il fait la grimace.*) Ça vaut pas grand'chose.

MLLE RICHEBOURG (*qui a continué de jacasser tout bas avec Fulgence et Etiennette*) — Monsieur Godon, puisque vous n'avez pas de jeune fille dans votre cabane, mon amie Etiennette vous prie de la garder avec vous.

GODON — Comment, mam'selle ?

FULGENCE (*clignant de l'œil vers Roussin*) — Oh !

MLLE RICHEBOURG — Que voulez-vous, elle aime le sucre, cette enfant.

GODON — Ah, mam'selle ! on travaille assez fort icite. Faut ramasser pas mal d'eau pour avoir une livre de sucre. Eh ! eh ! vingt siaux font rien que deux gallons de sirop. On a rien pour

rien, à l'heure qu'il est. Deux fois par jour, soir et matin, faut faire la tournée, puis charrier toute cette eau-là dans les tonnes, là à la porte, puis emplir les bouilleuses ; faire attention qu'il reste pas trop de broue sur le réduit ; changer de panne pour faire bouillir le petit sirop ; puis quand le gros sirop a fini d'écumer sur le feu, couler tout ça pour faire du sucre bien propre.

M. PARIS — C'est extraordinaire !

AUMACHÈRE (à Boisclair) — M. Godon est plus avancé que vous, décidément.

BOISCLAIR — Parlez-moé-z-en pas ! J'ai une sucrerie qui peut décourager le diable d'être habitant ! Tout languit, chez nous, et depuis trois jours, mes érables font rien que de la guédille.

MLLE RICHEBOURG (*scandalisée*) — De la guédille ! Oh, ma chère !

M. PARIS — De la guédille ?

AUMACHÈRE (à M. Paris) — Quand le temps est trop froid la sève gèle en coulant de l'arbre ; alors... (*Il continue tout bas l'explication.*)

GODON (à Boisclair) — Plains-toé pas, Boisclair, quand les érables commencent par faire de la guédille, c'est signe de gros de sucre. Plains-toé pas.

BOISCLAIR (à Godon) — Vous me la bâillez belle, vous qui avez une sucrerie numéro un, qui reçoit tout le soleil et qui est à l'abri du norouët.

GODON — C'est vrai qu'avec ce fret qu'on a eu tout pendant la Semaine Sainte... On a pourtant pas mal chancé malgré tout, nous autres.

BOISCLAIR — Encore aujourd'hui, par chez nous, il vante à décorner tout ce qui a des cornes. (*Il regarde Roussin.*)

GODON (*pour adoucir l'allusion*) — Même les bœufs, sur le respect de ces dames.

BOISCLAIR (*se croisant les bras*) — Moi, je reste là à guetter mes érables.

ROUSSIN (à part) — Et à envoyer sa visite chez le voisin.

FULGENCE (à Roussin) — C'est d'adon pour nous autres, parce que, sans ça, apparence qu'on aurait pas eu de visite aujourd'hui.

ROUSSIN (à Fulgence) — Boisclair nous inviterait pas pour une terre en bois debout.

51. *Mais Godon a tiré M. Paris vers le grand chaudron.*

GODON (à Paris) — C'est ça, le brassin. Quand l'eau d'érable a assez réduit, dans la première bouilleuse (*Il indique la bouilloire de droite*), on la change de panne pour que le réduit devienne du sirop. En continuant à bouillir à petit feu dans la deuxième bouilleuse (*Il indique la bouilloire de gauche*), le sirop s'épaissit pour tourner en tire. C'est le moment de préparer le brassin.

M. PARIS — Le brassin ?

GODON — Oui, c'est le grand chaudron (*Il indique le chaudron, entre les deux bouilloires*) qui reçoit la tire assez cuite pour être battue. On la laisse un peu refroidir, comme de raison, puis on la brasse — Brasse, brasse ! Fouette et fouette donc ! — jusqu'à ce que le grain se forme et s'amincisse au goût d'un chacun. (*Confidentiel, à Paris*) N'importe qui peut faire du sucre au grain ben serré, du sucre de conserve, du sucre du pays, quoi ! Mais il faut le tour de main pour obtenir un sucre à la fois granuleux et crémeux, qui se mange comme une vraie friandise, Monsieur le Français. Il s'agit, pour ça, d'arrêter la cuisson juste au bon moment, et de battre le brassin en y mettant l'œil... Ça, c'est un secret que les jeunesses connaissent point. (*Tout haut*) Enfin, on emmoule avant que la pâte du brassin refroidisse trop et durcisse.

52. *Roussin indique les moules accrochés au mur.*

ROUSSIN — C'est là-dedans qu'on emmoule : des carrés pour le gros commerce, et pour les gueules fines des bebelles, en lapins, en tortues, en ours, en croix, en cœurs, en picots, en diamants, en boules. Vous avez qu'à dire ce que vous souhaitez.

GODON — C'est pas plus malin que ça ! Et ça goûte bon, je vous l'assure... Si vous souhaitez de licher une mouvette.

53. *Fulgence, empressé, présente des mouvettes qu'il a trempées dans le brassin. Godon en prend une et montre à Paris comment on « liche la mouvette ».*

GODON — Tenez, comme ça. Mais faites attention de pas vous brûler. C'est encore pas mal chaud. (*À Etiennette*) Arrivez, arrivez, mam'selle.

54. *Godon prend une mouvette des mains de Fulgence et la donne à Etiennette.*

ETIENNETTE (*capricieusement*) — Je voudrais manger du sucre de sève, moi ; en avez-vous, monsieur Godon ?

GODON — Pas encore, mam'selle ; c'est pas encore le temps... C'est seulement sur la fin de la saison qu'on le fait, celui-là.

M. PARIS (*à Godon*) — Le sucre de sève, est-ce encore du sucre provenant de l'érable ?

ROUSSIN (*à part*) — Comme de raison !

GODON (*à Paris*) — Oui, mais c'est la dernière eau... Les érables coulent pas beaucoup à la fin. Les entailles sèchent ; il faut souvent les rafraîchir d'un petit coup de gouge, pour qu'elles continuent à donner... Ça fait que cette eau-là s'évente avant qu'y en ait assez pour la ramasser. On appelle ça la glane. C'est le dernier sucre de la saison. C'est pas vergeux !

ETIENNETTE — Moi, je l'aime autant que l'autre.

BOISCLAIR — Il est plus mou et moins grenu.

GODON — Et moins blond, itou. Ça s'appelle du « sucre à la crème ».

BOISCLAIR — Bien qu'il y entre pas une goutte de crème, mais parce que ça se coupe comme une crème épaisse, comme du beurre.

GODON — Ah ! le beurre d'érable, c'est encore autre chose. C'est du sirop qu'on laisse épaissir au feu jusqu'avant qu'il tourne en tire, pour le battre d'une certaine façon qui en fait une pâte.

AUMACHÈRE (*à Paris*) — C'est une véritable émulsion.

GODON (*qui ne comprend pas*) — Pardon ?

M. PARIS (*à Godon*) — Mais qu'y ajoutez-vous, à votre sirop, pour en faire du beurre ?

GODON — Rien de rien, bonguenne ! C'est le battage tout seul qui fait tourner le sirop en beurre.

AUMACHÈRE — Qu'on étend sur des tartines ou qu'on déguste comme une friandise.

M. PARIS — Ne connaissant pas votre sucre en beurre, je me contente parfaitement de celui-ci, qui est exquis. (*Il va reprendre une toque dans le brassin.*)

GODON — Ça se trouve pas en ville, des toques comme ça ! Ni à Paris, je compte ben.

M. PARIS — Hélas, non ! Et c'est fâcheux. Si nos confiseurs disposaient de cette matière première, je me demande où ils s'arrêteraient. C'est merveilleux !

ROUSSIN (*à M. Paris*) — Mais vous avez donc pas d'érables, chez vous ?

M. PARIS — Si, nous avons des érables, en France ; mais ces arbres servent à l'ornementation des rues et des parcs. Hélas ! ils ne donnent pas de sucre !

BONTEMPS — Parce que vos hivers sont trop courts et trop doux. (*Il lui tape sur l'épaule.*) Mon cher, on ne peut pas tout avoir !

55. *Des volets successifs montrent, une par une, les principales espèces d'érables qui se trouvent en France. L'arbre paraît d'abord dans une formation de ses congénères, puis se détache pour se montrer seul. Un papillon, dans un coin de l'écran, montre une feuille agrandie et nettement dessinée de l'érable désigné.*

M. Paris est absent de l'écran ; cependant, on entend sa voix, qui énumère chaque espèce montrée :

M. PARIS — Voici d'abord l'érable *sycomore*, ou *faux-platane*, qui orne les rues et boulevards de Paris ;

56. *La vue change.*

Puis le platane proprement dit, ou *faux-sycomore*, que l'on plante aussi le long des grandes routes de France ;

57. *La vue change.*

Puis l'érable *champêtre*, beaucoup plus petit que les précédents, et dont on fait des haies ;

58. *La vue change.*

Puis l'érable Montpellier, qui croît dans les sols rocailleux du Midi ;

59. *La vue change.*

Enfin, l'érable à feuille d'aubier, que l'on rencontre dans les Pyrénées.

60. *L'appareil revient à l'intérieur de la cabane à Godon.*

BONTEMPS — Grand merci, monsieur Paris, de nous avoir montré quelques érables de France. Voudriez-vous, en échange, voir les principales espèces du Canada ?

M. PARIS — Avec joie.

61. *Comme dans la démonstration des érables de France, des volets successifs montrent les principales espèces canadiennes de l'érable, avec papillon détaillant la feuille de chaque espèce. Bontemps est absent de l'écran ; cependant, on entend sa voix, qui désigne chaque espèce montrée :*

VOIX DE BONTEMPS — Voici d'abord notre érable argenté, que nos paysans appellent aussi *plaine blanche* ou *plaine de France*, s'il vous plaît. Nos compatriotes de langue anglaise le nomment *Silver maple*. Cet arbre atteint une centaine de pieds de hauteur. On le trouve abondamment planté dans nos villes. Sa sève, très précoce, donne un sucre pâle et de saveur assez fine ; mais elle est deux fois moins sapide que celle de l'érable à sucre proprement dit.

C'est la feuille de cet érable argenté que l'imagerie a adoptée comme l'emblème du Canada, probablement à cause de sa dentelure plus délicate et plus ornementale que celle des autres espèces.

62. *La vue change.*

Puis voici l'érable noir, que nos paysans appellent aussi *plaine noire*, et les Anglais, *Black sugar maple*. Il est fort répandu chez nos voisins du nord des États-Unis, qui en tirent une grosse partie de leur récolte de sucre. Les rives du Saint-Laurent forment la limite nord-est de son aire. Sa hauteur peut dépasser celle de l'érable argenté.

63. *La vue change.*

Voici l'érable de Pennsylvanie ou érable jaspé, que nos forestiers

appellent *bois barré*, *bois d'original* ou *bois noir*. Les Anglais le nomment *Striped maple*, *moose-wood* ou encore *whistle-wood*. Cette espèce n'atteint guère qu'une vingtaine de pieds de hauteur, et se propage aisément en sous-bois. Les originaux en affectionnent les jeunes pousses.

64. *La vue change.*

Voici l'*érable à épis*. Nos paysans l'appellent *érable bleue* ou *plaine bâtarde* ; et les Anglais, *Mountain maple*. En hauteur, il ne dépasse guère le précédent. Il ne croît qu'en montagne. Ses fleurs se dressent en longues grappes qui l'ont fait improprement appeler *érable à épis*.

65. *La vue change.*

Puis voici l'*érable de Norvège* — ou *plaine de Norvège* — *Norway maple* — qui atteint une hauteur de 80 pieds. Ce bel arbre d'ornement est originaire d'Europe. Sous l'action de la gelée, sa sève est assez abondante, mais peu sucrée.

66. *La vue change.*

Et voici l'*érable négondo*, qui est un *érable à feuille de frêne*. On l'appelle communément *érable à Giguère*, quand on devrait le nommer plus exactement *érable argilière*. En anglais : *ash-leaved maple* ou *Manitoba maple*. Sa principale qualité est de croître très rapidement, pour atteindre en peu d'années une hauteur de 30 à 60 pieds. Sa sève et son bois répondent à son feuillage qui manque absolument d'élégance et de coloris.

67. *La vue change.*

Enfin, voici notre *érable à sucre*, appelé communément *érable dur* ou *érable franc*, et que nos paysans n'hésitent pas à mettre au féminin : *érable franche*. En anglais : *Sugar maple*, *rock maple* ou encore *hard maple*. En ébénisterie, il devient *érable piqué*, *moiré* ou *ondé*. Sa hauteur peut atteindre 125 pieds. Il croît lentement et arrive à un grand âge. Il se développe sur les terrains élevés, rocailleux, bien aérés. Tant par l'abondance que par la richesse et la saveur de la sève, c'est le grand producteur de sirop et de sucre que nos gens appellent volontiers « du pays ». Ce n'est pourtant pas le feuillage de cet *érable franc* que l'automne colore des teintes les plus brillantes, de véritable pourpre royale.

68. *La vue change.*

Et, puisque tout a une fin, voici notre *érable rouge*, parfois désigné *érable de Virginie*, que nos paysans appellent communément *plaine rouge*, ou *plaine* tout court, et que les Anglais désignent *red maple*, *swamp maple* ou *red-flowering maple*. Il s'élève presque autant que l'*érable à sucre*. Au printemps, ses fleurs rubescentes sont si nombreuses que tout le feuillage naissant paraît rouge. Cette espèce règne dans les terrains humides et au pied des montagnes. Sa sève est moins abondante et moins savoureuse que celle de l'*érable à sucre* ; cependant, on la recueille de bon gré dans les régions où l'*érable à sucre* est plus rare.

C'est cet *érable rouge* qui fait le charme et la gloire de l'automne québécois.

69. *La même vue de cet érable rouge se transmue en film de couleurs qui montre les teintes écarlates de cet arbre magnifique, sur le fond vert des résineux voisins.*

70. *L'appareil revient à l'intérieur de la cabane à Godon.*

AUMACHÈRE (à M. Paris) — Ce n'est pas tout d'avoir des érables ! Faut encore de la neige, comme au Canada, des froids qui glacent l'arbre au plus profond de ses veines, la nuit, et du soleil qui le dégourdit bien, le matin. Mais, on n'en trouve pas davantage en Angleterre, vous pouvez vous consoler.

M. PARIS (*petit geste de protestation*) — Oh !

ÉTIENNETTE (*qui croque de plus en plus belle une toque, à Fulgence*) — Vous ne mangez pas de sucre, monsieur Fulgence ?

FULGENCE — Ça fait huit jours qu'on a le nez dedans, nous autres. Vous pensez qu'on commence à en avoir pas mal assez, de ces sucrares-là !

GODON (*jouant de la mouvette dans une bouilloire*) — Le sirop commence à mitonner.

ÉTIENNETTE — Que c'est amusant !

Mlle RICHEBOURG (à Aumachère) — Faut quand même avoir le cœur solide pour se régaler avec ces instruments qui servent véritablement à trop de langues.

AUMACHÈRE — Oui, ma chère, vous l'avez dit.

GODON — Dis donc, Fulgence, tu ferais peut-être ben de visiter

les érables. Il doit y avoir de quoi ramasser encore. Faut rien laisser perdre. L'eau d'érable, c'est de l'argent.

FULGENCE (*à Boisclair*) — Si vous voulez voir des érables qui coulent, vous avez beau.

BOISCLAIR — Je vas aller voir ça, pour le sûr. Je crois que vous parlez au diable, vous autres.

ÉTIENNETTE — Moi aussi, je veux voir ça. Voulez-vous m'emmener, monsieur Fulgence ?

FULGENCE (*avec joie*) — Certain, que je veux vous emmener !

M. PARIS (*à Fulgence*) — Si vous permettez, je vous accompagne aussi. Pour rien au monde je ne voudrais y manquer. Je viens de trop loin.

AUMACHÈRE — Tous ensemble.

ÉTIENNETTE — Oh, oui ! allons-y tous ensemble.

Mlle RICHEBOURG (*rechigneuse*) — Pour s'esquinter, enfoncer dans la neige.

GODON (*badinant, à Etienne*) — Vous pouvez mettre des pattes-d'ours.

M. PARIS — Quoi, des pattes-d'ours ?

GODON — Oui, pour empêcher de caler.

71. *Godon prend des pattes-d'ours et indique la manière de s'en servir en s'en chaussant lui-même.*

GODON — C'est au commencement des sucres, quand la neige est mal marchante, que, des fois, il faut se mettre des pattes-d'ours, et même aux chevaux ou aux bœufs, je vous mens pas.

ÉTIENNETTE — Que c'est drôle ! Venez, venez, les sucriers, allons !

ROUSSIN — Je vas atteler.

72. *Roussin décroche deux jougs et sort par la porte du fond.*

Mlle RICHEBOURG — Nous faisons la tournée en voiture ?

GODON — Pardon, mam'selle. C'est pour la tonne où c'est

qu'on met l'eau qu'on ramasse. La tonne est attachée sur une traîne, et pis on attelle un bœuf dessus.

AUMACHÈRE — C'est long, une tournée, monsieur Godon ?

GODON — C'est selon comme on est fort de monde. Avec des bons bras (*moqueur*) comme vous autres, on peut faire une bonne tournée dans une demi-heure.

M. PARIS (*à Godon*) — Prenons les devants, monsieur Godon. Si nous attendons ces lambins, la nuit va venir ou les érables vont tarir.

ÉTIENNETTE — Merci, monsieur Paris.

M. Paris (*avec une révérence*) — J'ai dit « les lambins », made-moiselle, et puisque vous n'êtes pas lambine... (*Il lui offre le bras*).

GODON (*à Fulgence*) — Y a pas de danger pour le feu ? (*Il va voir le brassin.*) — Non, i' en a encore pour un bon quart d'heure. Mais en cas qu'i' gonfle trop... Apporte-moi une couenne, Fulgence.

73. *Fulgence va tailler une tranche de lard que Godon pique à un bout de branche et jette dans le brassin.*

GODON — Bon ! si vous êtes prêts, tout le monde !

74. *Boisclair sort par la droite, et chante :*

BOISCLAIR —

Oh ! qu' c'est ennuyant dans le bois
Quand les érables coulent pas !

M. PARIS (*en sortant, à Godon*) — Mais pourquoi n'expédiez-vous pas du sucre d'érable en France ? Je vous assure que nos marchés...

75. *Le groupe sort par la droite.*

AUMACHÈRE (*à Mlle Richebourg*) — En êtes-vous de cette excursion d'une demi-heure ?

Mlle RICHEBOURG — Il le faut bien, pour faire comme les autres ! (*Boudeuse*) M. Bontemps ne m'offrirait pas le bras !

BONTEMPS — Pardon, belle dame ; je suis si fatigué que je ne peux même pas penser que vous partez en excursion. Je reste à flâner ici, moi.

MLLE RICHEBOURG — Moi aussi, je reste.

AUMACHÈRE (à Mlle Richebourg) — C'est de la contagion ? Allons, allons ! (Bas, à son oreille.) Venez ; sous prétexte d'aller manger du sucre, nous allons lui faire manger de l'avoine, à Bontemps, comme disent ces braves gens.

MLLE RICHEBOURG (se disposant à sortir avec Aumachère) — Il le mériterait bien. Me laisser sans chaperon !

76. Du dehors, on entend la voix de Roussin.

ROUSSIN — Hue donc, Nez-Rond !... Dis donc, Fleuri, ouau !... Si tu veux passer pour un petit bœuf d'esprit, c'est le temps ; y a du monde de la ville icite.

MLLE RICHEBOURG (riant à plein gosier) — Qu'est-ce que c'est que cela ?

AUMACHÈRE — C'est notre groom qui fait des recommandations à ses bêtes.

ROUSSIN (criant, du dehors, à Mlle Richebourg) — All aboard ? Si vous voulez embarquer, mam'selle ?

MLLE RICHEBOURG (à Aumachère) — Oui, ce sera autant de pris.

ROUSSIN (du dehors, à Fulgence) — Oublie pas tes bricoles, hein, Fulgence ?

77. Fulgence décroche deux jougs de sucrier, avec des seaux, et sort.

MLLE RICHEBOURG (à Roussin qui est dehors) — Ne vais-je pas vous gêner, monsieur Roussin ?

ROUSSIN (du dehors) — Non, non, mam'selle ! Tant qu'on est allège...

AUMACHÈRE — Allons, Bontemps, ne reste pas en arrière ! Viens avec nous.

BONTEMPS — Non, j'ai mal à la tête ; je vais me reposer. Si je suis endormi à votre retour, ne me réveillez pas. C'est tout ce que je vous demande, en fait de sucre.

MLLE RICHEBOURG (à Bontemps, tâchant encore une fois de le décider) — C'est ce que vous appelez aller aux sucres, cela ?

BONTEMPS (*impatiente*) — C'est ce que j'appelle me reposer.

78. *Mlle Richebourg sort avec Aumachère et crie aux sucriers qui ont pris les devants :*

Mlle RICHEBOURG — Attendez-nous !

79. *Bontemps, resté seul dans la cabane, s'étend à côté du feu, dans l'ombre.*

BONTEMPS — Il fait bon ici !... Ce qu'il y a d'agréable à la campagne, c'est d'avoir la paix.

80. *L'appareil revient à l'extérieur. Sucriers et visiteurs sortent de la cabane et vont s'éloigner lentement vers la droite.*

81. *Roussin (côté droit) conduit un traîneau attelé à un bœuf, Fleuri ; et Fulgence conduit l'autre traîneau attelé à un autre bœuf, Nez-Rond.*

FULGENCE (*à sa bête*) — Pas de foleries, Nez-Rond.

ROUSSIN (*à sa bête*) — Et tâche d'être poli, Fleuri, avec les dames.

82. *Eclats de rire des visiteurs. Fulgence fait monter Etiennette sur son traîneau ; Roussin fait de même monter Mlle Richebourg sur le sien.*

Les traîneaux et les sucriers avec leurs visiteurs s'éloignent davantage de la cabane, qui disparaît à la vue.

83. *En avançant, Roussin reluque un gros érable qu'on a oublié d'entailler. Il s'arrête et apostrophe Fulgence :*

ROUSSIN — Ça doit être encore le beau Fulgence qui a oublié de l'entailler, celle-là ! C'est-y que tu la gardes pour la graine, ou ben que tu pensais encore aux filles quand t'es passé par icite avec ton virebouquin ?

84. *Godon, en entendant l'observation de Roussin, s'est approché pour constater que l'érable indiqué n'a pas été entaillé.*

GODON — C'est pourtant vrai ! Eh ! Fulgence, cours vite chercher des goutterelles et des chaudières, pour qu'on l'oublie pas encore une fois, celle-là.

FULGENCE — Pas besoin de courir à la cabane. J'ai toujours des goutterelles de spare sur mon traîneau.

85. *Fulgence prend, sur son traîneau, un vilebrequin, et vient entailler l'érable, sur le côté gauche de l'arbre.*

GODON — Cette érable-là est bonne pour deux entailles. Fais-y-en une autre.

L'appareil s'est rapproché pour montrer en détail l'ajustage des deux goudrelles dans les entailles et l'accrochage des deux chaudières.

86. *Fulgence donne un autre coup de vilebrequin, au côté droit de l'arbre. Roussin apporte deux goudrelles et deux chaudières.*

M. PARIS (à Aumachère) — Mais comment a-t-on découvert ce précieux secret de l'érable ?

AUMACHÈRE — Nous, civilisés, n'en avons guère le mérite. Ce sont les aborigènes, Iroquois ou Hurons, qui nous ont appris cette industrie. Ils l'exerçaient eux-mêmes de façon bien primitive, comme vous pensez. Une légende donne à croire qu'ils l'ont même découverte par pur accident.

M. PARIS — Comme tant d'autres belles découvertes !

Aumachère va continuer à parler, et Paris à lui répliquer, pendant la scène muette, que l'écran va montrer en volet, des Indiens occupés à leur « sucrerie » primitive. Cette scène pourra être accompagnée d'une cantilène indienne dont Marius Barbeau nous fournira la mélodie.

87. *Tableau d'Indiens confectionnant leur sucre d'érable. Bocage d'une cinquantaine d'érables. Dans le lointain, un wigwam d'hiver. Une famille d'Indiens vêtus de peaux de bêtes.*

Plan rapproché pour montrer les détails de l'opération : le père, 50 ans, achève de creuser, à l'aide d'une hachette de pierre, dans un gros érable, une entaille en semi-coupole de 6 pouces de hauteur. La base de l'entaille est creusée de quelques pouces, de façon à former une concavité où la sève va se ramasser comme dans un vase. L'entaille terminée, le père, avec une pointe d'os, ouvre, à 4 ou 5 pouces au-dessous de la ligne de base, un canal étroit qui va rejoindre le fond de l'entaille et permettre à la sève de s'écouler par un tuyau de plume.

La femme confectionne un « mokok », auge ou cuvette carrée, en écorce d'orme, repliée et attachée, d'une contenance d'environ 10 gallons.

Au-dessus d'un feu de braises sont suspendues deux « marmites »

d'écorce verte où s'évapore lentement du sirop. Des enfants confectionnent des cornets d'écorce de bouleau, d'une contenance d'un gallon, pour recueillir la sève.

Des cornets sont déjà plantés dans la neige, au pied d'autres érables, précédemment entaillés, et se remplissent peu à peu.

Deux jeunes garçons alimentent un feu ardent, dans lequel ils mettent à chauffer des cailloux de 3 ou 4 livres.

Après avoir achevé l'entaille qu'on l'a vu pratiquer, le père s'éloigne et va entailler un autre érable.

Le « *mokok* » terminé, les enfants y transvasent l'eau de quelques cornets. Les deux garçons, à l'aide de bâtons de bois vert, retirent du feu les cailloux brûlants et les jettent dans le « *mokok* ». Une épaisse vapeur s'élève. Cris et sautillements de joie. Les garçons retournent chercher, dans le feu, d'autres cailloux, et les jettent dans le « *mokok* »¹.

(Cette scène peut être établie facilement à Caughnawaga, à Lorette ou à la Pointe-Bleue, avec des Indiens locaux, de type bien marqué.)

VOIX D'AUMACHÈRE (pendant que se déroule le tableau ci-dessus)
— Nos Indiens s'étaient depuis longtemps avisés de la rapidité particulière de la sève que l'érable produit abondamment au début du printemps. Ils lui attribuaient même un pouvoir thérapeutique souverain, que la science moderne n'a malheureusement pas confirmé. Mais ils s'en régalaient, et faisaient bouillir leur viande dans cette eau de l'érable, qui donnait à leur cuisine un arôme spécial. Or, il arriva qu'une vieille squaw (qui s'appelait Môqouâ, si vous tenez à lui rendre hommage) s'endormait à côté de son pot-au-feu et qu'elle se réveilla pour trouver son bouillon complètement évaporé, et magnifiquement caramélisée la tranche de caribou qu'elle y avait mise à mijoter. La malheureuse allait jeter, loin des regards, ce produit de son incurie, lorsque survint son homme, le sieur Wauksis, qui se jeta sur le pot-au-feu, en criant au miracle. Les sages de la tribu recherchèrent les causes du prodige. La vieille squaw confessa qu'elle s'était endormie devant sa marmite. On lui fit recommencer l'expérience pour prouver

1. Pour la composition de cette scène, costumes des participants, etc., s'inspirer des peintures de W. Langdon Kihn, reproduites dans l'article « *When Red Men Ruled Our Forests* », « *National Geographic Magazine* », de Washington, numéro de novembre 1937.

qu'un mauvais esprit n'était pas descendu en elle pendant l'absence de son roi et maître.

VOIX DE M. PARIS — Vos Indiens tenaient déjà compte des mauvais esprits qui tentent les femmes.

VOIX D'AUMACHÈRE — Vous voyez qu'ils n'étaient pas aussi barbares qu'on le dit.

VOIX DE M. PARIS — C'est délicieux, cette découverte du sucre !

VOIX D'AUMACHÈRE — Plus délicieux qu'authentique, sans aucun doute. Enfin, c'est depuis cet heureux ratage d'un pot-au-feu que les Indiens s'exercèrent à l'industrie du sucre d'érable, comme nos vieux chroniqueurs le rapportent.

88. *La scène des Indiens s'efface, avec la cantilène indienne qui se tait aussi, et l'appareil revient à l'extérieur de la cabane de Godon où sucriers et visiteurs poursuivent leur tournée. Aumachère tient Paris par le bras et termine le récit, qu'il a commencé à faire, de la découverte du sucre d'érable par les Indiens.*

M. PARIS — Et c'est ainsi que les premiers colons français apprirent des aborigènes les ressources alimentaires de l'érable. C'est merveilleux !

AUMACHÈRE — Mais ces pauvres colons avaient bien d'autres soucis que de s'attarder à l'industrie rudimentaire du sucre d'érable !

M. PARIS — Fallait-il que se produisît un autre miracle pour leur en révéler l'importance ?

AUMACHÈRE — Vous ne pensiez probablement pas si bien dire. Ce n'est pas un autre miracle, mais un malheur, une ruineuse défaite de la flotte française, qui les aiguilla vers cette industrie de la Nouvelle-France. Mais allons demander à Madame de Repentigny de vous en faire elle-même le récit.

M. PARIS — Madame de Repentigny ? N'est-ce pas elle qui fonda la première « manufacture » canadienne ?

89. *Un grand volet : Vaste chambre de la spacieuse habitation de Mme Le Gardeur de Repentigny, à Montréal, rue Saint-Joseph, par une matinée des premiers jours d'avril 1705. La chambre a été convertie en atelier où Mme de Repentigny réunit une vingtaine de*

femmes et jeunes filles du pays, à qui elle enseigne les métiers du tissage de la toile et des étoffes. L'atelier est meublé de divers instruments : cardes, cournettes, fuseaux, cannelles, écochoirs, auges à foulage, dévidoirs, etc. Au fond de la scène, deux grands métiers à tisser ; au premier plan les rouets. Près d'une fenêtre, un clavecin.

A l'ouverture du volet, Mme de Maizerets, amie et collaboratrice de Mme de Repentigny, est au clavecin, et Mme Lambert-Dumont, autre grande dame de la colonie, termine une chanson du temps. Mme de Repentigny tricote en surveillant le travail de ses apprenties. De la tête, elle bat légèrement la mesure que les métiers et les rouets suivent, comme en sourdine. Mme de Champigny, autre grande dame, tricote aussi.

MME DE CHAMPIGNY — Vous chantez à ravir, Madame Lambert-Dumont, et vous, Madame de Maizerets, touchez du clavecin comme en doivent toucher les anges dans les cieux.

MME DE REPENTIGNY — Sans vous flatter, Mesdames. En tout cas, votre musique a relevé d'inquiétude et de chômage ces braves gens du pays, et leur a fait prendre en gré l'industrie que nous leur apprenons.

90. *Mme de Repentigny va à une tisseuse :*

MME DE REPENTIGNY — Prenez garde de bien dégager le passage de la navette, et tenez la main à ce que la trème tourne régulièrement.

91. *Elle passe à une autre :*

MME DE REPENTIGNY — Votre rouleau d'ensouple grossit. Tant mieux, mon amie. Voyez comme ce lin a été bien roui, et comme la fibre est finement émouchée.

92. *Puis à une autre :*

MME DE REPENTIGNY — Votre ros est-il solidement pris dans ses échasses ? Vous avez d'aguët marqué vos vingt peus, pour la portée ? Fort bien, fort bien.

MME DE CHAMPIGNY (à Mme de Repentigny) — Aurait-on jamais dit que vous dussiez devenir tisserande ?

93. *Les dames rient.*

MME DE REPENTIGNY — Et je m'en flatte, pardi !

MME LAMBERT-DUMONT — C'est du génie que de tisser des toiles avec du fil d'ortie comme vous faites, de produire des couvertures avec des écorces de tilleul.

MME DE MAIZERETS — Et des droguets avec la filasse que vous avez prise au cotonnier sauvage et avec la laine assez rude des moutons du pays.

MME DE REPENTIGNY — Mais non, mais non, mes mignonnes. Il fallait seulement que les circonstances nous y obligeassent...

94. *Mme de Repentigny va à une tisseuse :*

MME DE REPENTIGNY — Combien, ma belle, en avons-nous déjà tissé, de ce joli droguet ?

LA TISSEUSE — Depuis le mois, septante et quelques aunes.

MME DE REPENTIGNY (*admirative*) — Septante aunes !

95. *Elle passe à une autre tisseuse devant son métier de flanelle :*

MME DE REPENTIGNY — Et de cette fine flanelle ?

L'AUTRE TISSEUSE — Depuis la dernière huitaine, trois bonnes pièces à nos deux métiers. En aunes, quasi nonante.

MME DE REPENTIGNY (*jubilant*) — Quasi nonante aunes !

MME LAMBERT-DUMONT et MME DE MAIZERETS — L'industrie fera merveille en Nouvelle-France.

MME DE REPENTIGNY — Mes apprenties connaissent maintenant mieux que moi leur métier. J'en suis ravie de joie.

UNE JEUNE OUVRIÈRE (*astucieuse*) — Avec une patronne aussi avenante, on fait vite des progrès.

MME DE REPENTIGNY (*à la jeune ouvrière*) — Votre cautèle a tant de gentillesse qu'elle mérite un morceau de sucre, de *mon* sucre du pays.

96. *Mme de Repentigny va à une armoire et en tire une bonbonnière contenant du sucre d'érable.*

MME DE CHAMPIGNY (*étonnée*) — De votre beau sucre d'érable, pour un tout petit compliment ?

MME DE REPENTIGNY — Dieu vous pardonne, vous brûlez

de dire que je suis restée bien sensible par ce coin-là, pour bâiller à cette petite un grain de ma précieuse provision !

MME DE MAIZERETS — C'est encore une industrie à vous que de convertir en sucre la sève de nos arbres.

MME DE REPENTIGNY — J'ai commencé de m'y adonner le printemps passé.

MME LAMBERT-DUMONT — Et avec quel résultat merveilleux !

MME DE REPENTIGNY — J'en fus si contente, en vérité, que, tout l'hiver, j'ai poussé les habitants à mettre leurs érables à contribution.

LES DAMES — Bravo !

MME DE REPENTIGNY — Il n'a fallu rien de moins qu'un motif aussi impérieux pour que je donnasse congé à nos amis les foulons (*Elle indique les auges de foulage, qui chôment.*)

MME DE MAIZERETS — Et vos belles étamines, suffisamment trempées de savonnure, attendent dans les auges de foulage pour être forgonnées.

MME DE REPENTIGNY — Les foulons sont aux sucres, vous dis-je ; et l'étamine peut attendre.

MME DE CHAMPIGNY — Espérons que nos habitants vous seconderont aussi hardiment à la production du sucre d'érable qu'ils activaient déjà votre manufacture de tissus.

MME DE REPENTIGNY — S'ils me secondent, doux Jésus ! (*Elle emmène ses dames à une fenêtre, qu'elle ouvre toute grande pour voir ses sucriers à l'œuvre, dans le voisinage.*) Venez les voir œuvrer. Je ne me lasse point de les admirer...

L'écran nous montre une scène muette des colons s'exerçant à l'industrie du sucre d'érable. Pendant que se déroulera le tableau suivant, on entendra — sans la voir — Mme de Repentigny dialoguer avec ses dames.

97. **VOLET** — Un bouquet d'érables. Derrière les érables, des toits de maisons, très espacés. Une remise sommaire, en bouts de planches, abrite deux gros chaudrons de fer, suspendus au-dessus d'un feu. Quatre hommes et des jeunes garçons travaillent aux sucres. L'un d'eux pratique à la hache, dans un érable, une coche

large et profonde, puis assujétit au-dessous un grossier chalumeau fait d'un éclat de bois. Au pied des érables entaillés, posées plus ou moins solidement sur la neige, des auges grossières, creusées dans des troncs de tilleul fendus. La sève dégoûte dans ces auges.

98. Plan rapproché pour montrer les détails de l'entaillage.

Un jeune garçon brasse le sucre dans l'un des chaudrons ; un autre a soin de l'autre chaudron où l'on vient transvider l'eau ramassée dans les auges¹.

VOIX DE MME DE REPENTIGNY (pendant que se déroule le tableau ci-dessus) — Au près et au loin, ils sont aux érables, mes gentils sucriers. Cette industrie nouvelle les a tous éverdillonnés. J'ai promis à notre gouverneur, Monsieur le marquis de Vaudreuil, que son île de Montréal lui rapportera 30,000 livres de sucre d'érable dès ce printemps de 1705 ; et vous savez que Madame de Repentigny tient ses promesses.

VOIX DE MME LAMBERT-DUMONT — Trente mille livres, dès ce printemps !

VOIX DE MME DE REPENTIGNY — Oui, ma belle ; et quand on saura raffiner le sucre de nos érables canadiens comme on fait de notre temps celui des Îles de l'Amérique, vous verrez que cette industrie deviendra aussi profitable au pays que l'est déjà celle du lin.

VOIX DE MME DE MAIZERETS — Le lin a pourtant belle avance sur le sucre d'érable.

VOIX DE MME DE REPENTIGNY — Mais attendez que nos sucreries s'organisent et que l'on ajuste leur outillage. Vous m'en donnerez des nouvelles.

99. L'appareil revient de nouveau à la cabane de Godon (extérieur) où sucriers et visiteurs poursuivent leur promenade.

M. PARIS (à Godon) — En effet, vous êtes autrement organisés que ces pauvres colons de 1705, pour récolter votre sucre d'érable.

1. Scène à mettre au point, en s'inspirant des peintures et dessins d'Henri Julien et d'Edmond Massicotte.

GODON — Avec nos goudrelles, nos chaudières et nos bouilleuses automatiques, la sève est plus vite ramassée ; le sirop et le sucre cuisent mieux et nous donnent une bien meilleure qualité.

AUMACHÈRE (à M. Paris) — Ce que vous voyez ici, c'est une érablière, restreinte aux besoins d'une famille ; c'est la sucrerie personnelle d'un cultivateur qui vendra son surplus à la ville et qui, pour rien au monde, ne voudrait participer à une coopérative qui mêlerait ses produits à ceux de tout un canton. Il tient avant tout à la renommée de sa sucrerie ; il a ses clients, des connaisseurs, qui ne veulent pas d'autre sucre que le sien.

M. PARIS — C'est tout comme nos vignerons de France, qui mourraient de faim ou de soif plutôt que de permettre à un industriel de mêler leur vin avec celui d'un autre cru.

AUMACHÈRE — A cette même heure, sur les deux rives du Saint-Laurent, des milliers et des milliers de sucreries rustiques sont ainsi en opération. C'est la saison du sucre d'érable !

M. PARIS — Heureux pays !

AUMACHÈRE — La grande industrie, l'exploitation systématique et centralisée, celle enfin qui alimente le commerce général, est ailleurs, sous le contrôle du gouvernement de Québec.

M. PARIS — Qui, lui, se soucie moins du pittoresque, forcément, mais davantage de la standardisation commerciale, du rendement industriel. C'est la rançon du progrès !

AUMACHÈRE — Allons jeter un coup d'œil sur une usine moderne de cette industrie québécoise. A Plessisville, par exemple, dans les Cantons de l'Est, où les cultivateurs apportent à une coopérative leurs produits qui y seront affinés et classés pour le commerce et l'exportation.

L'appareil va montrer les entrepôts de Plessisville. Pour compléter la leçon de choses que doit constituer ce film, on pourrait insérer ici quelques tableaux montrant le siège de la Coopérative des Producteurs de Québec, à Lévis, puis la fabrique de Vallée-Jonction, et même les entrepôts de Montréal, Toronto, Winnipeg, Vancouver, New-York, Liverpool, Paris... Mais avant de quitter la cabane de Godon (à droite de laquelle sucriers et visiteurs poursuivent leur tournée), l'appareil nous aura fait voir Maguelonne qui, dans le lointain, du côté gauche de la cabane, a épié les mouvements de

Godon et de ses gens et qui, les voyant s'éloigner, revient doucement vers la cabane pour y rentrer à la dérobée.

GRAND VOLET — Installation des Producteurs de sucre de Québec, à Plessisville. On voit d'abord l'immeuble dans le lointain. L'appareil s'en rapproche et en panoramique l'extérieur. Puis il pénètre à l'intérieur ; entrepôts ; laboratoire ; salle où sont rangés des milliers de bidons de sirop et de caisses de sucre. Puis le bureau. Au mur est appendue une grande carte du Canada, sur laquelle a été indiquée en gros trait l'aire de l'érable à sucre¹.

101. Boisclair introduit Aumachère et Paris dans le bureau du contremaître :

AUMACHÈRE (à Paris) — C'est ici le siège d'une coopérative, comme le gouvernement en subventionne plusieurs afin d'assurer un débit plus méthodique et plus profitable aux produits de nos sucriers québécois.

M. PARIS — C'est, à tout le moins, une industrie extrêmement intéressante de votre province.

AUMACHÈRE — Et la plus foncièrement indigène. Voilà bien pourquoi le gouvernement a établi des sucreries-écoles où les cultivateurs et leurs fils viennent apprendre le traitement rationnel à donner aux érables, et les procédés les plus pratiques de fabrication... Mais voici le contremaître, M. Leblanc, qui vous fournira des précisions techniques, si vous en désirez.

102. *Le CONTREMAÎTRE entre. Présentations. Salutations.*

LE CONTREMAÎTRE — Des coopératives comme celle-ci, en se chargeant d'écouler leurs produits, encouragent nos paysans à ne pas laisser dormir leurs érables, comme il en reste des millions et des millions qui pourraient être entaillés et qui ne le sont point. Nous nous efforçons d'augmenter et de régulariser la production, de façon à faire rapporter à cette industrie — que vous avez appelée *nationale*, mais que nous nous plaçons à reconnaître comme éminemment *québécoise* — ce qu'elle devrait rapporter : c'est-à-dire dix fois plus qu'elle ne rapporte aujourd'hui.

M. PARIS — Par l'amélioration des méthodes d'exploitation ?

1. Carte à établir en suivant les indications qui se trouvent aux pages 397-398 de la grande *Flore canadienne* du Frère Marie-Victorin.

LE CONTREMAÎTRE — Oui, et aussi par la mise à contribution d'une plus grande quantité de nos érables... Voyez cette carte, qui marque l'aire de l'érable à sucre. (*Le contremaître prend sur son bureau une longue règle avec laquelle il indique le contour de l'aire tracée en gros trait.*) Des diverses espèces que nous trouvons au Canada, celle qui produit le sucre — l'*Acer saccharum* des botanistes — est essentiellement un arbre des monts Apalaches ou Alléghanys que vous voyez ici (*Il indique, de sa baguette, le contour des Alléghanys.*), et dont les contreforts s'étendent jusqu'à notre fleuve Saint-Laurent. Dans le secteur de cette chaîne de montagnes où le souffle du Nord est assez intense pour geler à fond la sève des érables, la nuit, et où le soleil du matin frappe à plein pour la dégeler, cette sève abonde au printemps et elle alimente cette intéressante industrie...

M. PARIS — Particulière à ce que l'auteur de *Maria Chapdelaine* appelait le « pays de Québec ».

LE CONTREMAÎTRE (*indiquant sur la carte les diverses régions qu'il va mentionner*) — Parfaitement. Et vous êtes, ici, au cœur de ce « pays de Québec ». L'aire centrale de l'érable à sucre couvre la rive sud du Saint-Laurent, qui est exceptionnellement exposée au vent du Nord, en même temps qu'au soleil levant. Nos Cantons de l'Est, et notamment la région qui se dénomme les Bois-Francs, en réclament les produits les plus purs, les plus riches et les plus fins. Mais l'érable est généreux ; il favorise les territoires qui avoisinent son berceau : une large bande de la rive nord du Saint-Laurent...

M. PARIS (*qui observe attentivement la carte*) — La frontière de l'érable à sucre, à en juger par votre carte, serait une ligne droite qui traverserait le lac Saint-Jean et le Témiscamingue.

LE CONTREMAÎTRE — C'est exact, quant au nord de la province de Québec. Mais vous pouvez voir que l'érable se répand aussi dans la partie méridionale de l'Ontario, dans le Nouveau-Brunswick et même dans la Nouvelle-Ecosse, et qu'il couvre aussi toute la frange septentrionale de la République américaine, des Etats du Maine, du New-Hampshire, du Vermont...

BOISCLAIR (*protestant*) — Comment, comment ! Notre sucre d'érable, notre « sucre du pays », ne serait pas du sucre... du pays ?

LE CONTREMAÎTRE (*à Boisclair*) — Félicitez-vous de votre part, qui est la meilleure, et n'empêchez pas vos voisins de ramasser les miettes de cette manne que l'érable à sucre répand jusque chez eux.

M. PARIS (*les yeux sur la carte*) — Ce sont bien les Québécois, en effet, qui en prennent la plus grosse bouchée.

LE CONTREMAÎTRE (*souriant*) — La plus grosse « toque », comme ils disent. Ils y trouvent aussi le plus d'agrément. Dans nos autres provinces canadiennes, et surtout aux États-Unis, les sucriers s'en remettent davantage aux coopératives et même aux usines du soin d'exécuter le plus gros de leur besogne, et d'opérer un classement industriel des produits.

M. PARIS — De façon, sans doute, à répondre à tous les goûts de la clientèle.

LE CONTREMAÎTRE — Oui.

AUMACHÈRE — Mais la mécanique a tué le pittoresque.

M. PARIS — Comme partout, hélas !

LE CONTREMAÎTRE — Nos paysans québécois tiennent à leurs méthodes familiales qui les divertissent, pendant la saison morte, et dont le résultat les satisfait. Notez bien que l'érable rapporte à leur province plus du double de ce qu'il rapporte à l'Ontario, cinquante fois plus qu'au Nouveau-Brunswick, et cent fois plus qu'à la Nouvelle-Ecosse... Je dois m'excuser de vous fournir autant de statistiques, qui ne vous intéressent peut-être pas beaucoup.

M. PARIS — Bien au contraire, je vous en sais gré. Je serais même curieux d'apprendre encore combien d'érables un cultivateur peut exploiter à lui seul.

LE CONTREMAÎTRE — Un bouquet d'une centaine d'érables adultes procure déjà la provision de sucre à une famille.

BOISCLAIR (*fièrement*) — Moé, ce printemps, je vas entailler dans les quinze cents.

LE CONTREMAÎTRE (*à Paris*) — Voyez-vous ? (*A Boisclair*) Il n'est pas rare qu'un cultivateur, avec ses enfants, exploite une sucrerie de deux mille arbres, n'est-ce pas, monsieur Boisclair ?

BOISCLAIR (*avec un signe d'assentiment*) — Mais, d'un bout à l'autre de la province, nos habitants entaillent pas le quart de leurs érables. Faut croire qu'ils aiment mieux faire autre chose.

LE CONTREMAÎTRE — D'après le dernier recensement, qui date déjà d'une dizaine d'années, la quantité des érables entaillés dans tout le Canada était d'environ 25,000,000 et, dans la province de Québec seulement, de 21,000,000 ; le nombre des cultivateurs canadiens participant à cette industrie sucrière était de quelque 50,000, dont 28,000 dans le Québec. Ces chiffres ont, aujourd'hui, augmenté de beaucoup.

M. PARIS — Tous ces érables et tous ces bras doivent produire des rivières de sirop et des montagnes de sucre !

LE CONTREMAÎTRE — Le volume, la qualité et même le prix de la production varient selon les saisons plus ou moins propices. Les érables du Canada ont déjà donné, dans un même printemps, trente-trois millions et demi de livres de sucre, à quoi Québec a fourni pour sa part environ 28,000,000 de livres.

M. PARIS — C'est une véritable richesse !

LE CONTREMAÎTRE — Malheureusement, les printemps se suivent sans se ressembler. La récolte d'une année peut être de 50% et même de 60% supérieure ou inférieure à celle de l'année précédente. (*Il va à un grand pupitre et en tire un livre de compte, qu'il ouvre à une page contenant un tableau.*) Ce tableau vous fera connaître les chiffres de la production d'une année à l'autre, ainsi que la différence entre les printemps plus ou moins favorables.

M. PARIS (*les yeux sur le tableau présenté par le contremaître*) — C'est le rendement de plusieurs années successives.

LE CONTREMAÎTRE — Dans tout le Canada, et dans Québec en particulier.

AUMACHÈRE (*lisant*) — Totaux en sirop et en sucre...

LE CONTREMAÎTRE (*avec insistance*) — Et en dollars.

103. *L'appareil se concentre sur le tableau suivant, assez longtemps pour permettre au public d'en prendre connaissance :*

PRODUITS DE L'ÉRABLE¹
en sucre, en sirop et en dollars

An- née	Production totale du sucre		Production totale du sirop		Valeur totale sucre et sirop	
	Canada	Québec	Canada	Québec	Canada	Québec
1929	11,698,925 lbs	11,112,543 lbs	2,174,084 gals	1,666,880 gals	\$6,118,656	\$4,767,277
1930	8,208,276 "	7,576,204 "	2,185,370 "	1,538,199 "	6,250,520	3,611,783
1931	5,484,100 "	4,726,000 "	1,314,700 "	737,000 "	3,537,700	1,817,300
1932	7,217,300 "	6,681,000 "	1,744,479 "	1,142,000 "	2,746,757	1,727,000
1933	5,785,130 "	5,400,300 "	1,262,315 "	844,700 "	2,059,341	1,268,300
1934	4,940,690 "	4,275,000 "	1,838,400 "	1,282,500 "	3,040,600	1,911,000
1935	6,538,690 "	5,747,900 "	2,250,769 "	1,581,600 "	3,522,420	2,267,300
1936	9,231,802 "	8,506,000 "	2,022,719 "	1,387,900 "	3,713,781	2,481,600
1937	4,413,147 "	4,020,000 "	1,232,069 "	780,000 "	2,245,042	1,308,000
1938	3,453,900 "	3,212,100 "	2,955,300 "	2,353,800 "	3,840,000	3,112,000
1939	2,899,000 "	2,715,000 "	2,302,000 "	1,810,000 "	3,444,000	2,643,000
1940	3,438,000 "	3,252,000 "	2,755,000 "	2,211,000 "	4,210,000	3,296,000
1941	2,390,000 "	2,244,000 "	2,037,000 "	1,650,000 "	3,562,000	2,808,000
1942	3,737,000 "	3,538,000 "	2,877,000 "	2,272,000 "	6,716,000	5,098,000
1943	2,416,000 "	2,290,000 "	2,058,000 "	1,563,000 "	5,750,000	4,199,000
1944	2,207,000 "	2,034,000 "	2,870,000 "	2,339,000 "	9,057,000	7,335,000
1945	1,920,000 "	1,804,000 "	1,338,000 "	1,203,000 "	4,497,000	4,018,000
1946	2,543,000 "	2,448,000 "	1,889,000 "	1,638,000 "	6,282,000	5,444,000
1947	3,434,000 "	3,260,000 "	3,580,000 "	2,831,000 "	14,139,000	11,058,000
1948	2,350,000 "	2,187,000 "	2,159,000 "	1,750,000 "	8,541,000	6,852,000
1949	1,787,000 "	1,651,000 "	2,306,000 "	1,894,000 "	9,126,000	7,427,000
1950	1,824,000 "	1,692,000 "	2,801,000 "	2,273,000 "	10,636,000	8,445,000
1951	1,649,000 "	1,500,000 "	2,144,000 "	1,750,000 "	8,555,000	6,797,000
1952	2,161,000 "	2,020,000 "	3,254,000 "	2,777,000 "	12,175,000	10,095,000
1953	1,324,000 "	1,266,000 "	1,816,000 "	1,688,000 "	7,306,000	6,723,000

(1). Ces statistiques nous ont été obligeamment fournies par M. le sénateur Cyrille Vaillancourt, président des Producteurs de sucre d'érable de Québec.

Pendant que la vue se concentre sur ce tableau, la voix du Contremaître et celle de Paris continuent à dialoguer :

VOIX DU CONTREMAÎTRE — Nos provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et surtout de l'Ontario, apportent chacune leur quote-part à ces totaux ; mais il est bien établi que plus de la moitié de tout le sucre d'érable qui se produit dans le monde provient de la province de Québec, et particulièrement de cette zone privilégiée dont le cœur est ici même, à Plessisville, comté de Mégantic.

VOIX DE M. PARIS (*avec un sourire*) — C'est l'épicentre de la savoureuse secousse des érables.

VOIX DU CONTREMAÎTRE — Si vous voulez rendre cet hommage sismique à notre modeste village, qui ne tremble jamais !

104. *L'appareil se recule de la page du livre, qui reprend ainsi ses proportions naturelles, et replace à l'écran les interlocuteurs.*

M. PARIS — Mais que faites-vous de tout ce sucre ?

LE CONTREMAÎTRE — Les cultivateurs qui le produisent, commencent par se faire leur propre provision familiale.

M. PARIS — Naturellement.

LE CONTREMAÎTRE — Le reste va dans le commerce et à l'exportation. L'industrie en consomme une importante proportion, pour la préparation des tabacs fins, par exemple ; la confiserie s'en réserve aussi une bonne part. A eux seuls, nos voisins américains absorbent plus de 20% de la production canadienne.

M. PARIS — Les Etats-Unis n'ont-ils pas leurs propres érablières ?

LE CONTREMAÎTRE — La quantité d'érables en production, au Canada, est le double de celles des Etats-Unis. Chez nos voisins du Sud est particulièrement répandu l'érable noir dont la sève n'est pas aussi savoureuse. Cependant, la production américaine n'est inférieure que d'un tiers à la production canadienne — ce qui peut signifier que nos voisins entaillent des érables plus jeunes, ou que la sève de leurs arbres est plus abondante que celle des nôtres, ou encore que leur outillage réduit la déperdition au minimum. En tout cas, le prix des produits de l'érable est beaucoup plus élevé chez eux que chez nous.

M. PARIS — Leurs produits seraient-ils de meilleure qualité que les vôtres ?

LE CONTREMAÎTRE — Pas du tout. La supériorité des prix est un effet de la loi toute simple de l'offre et de la demande. Pour ce qui concerne la qualité, la saveur, des expériences exécutées récemment aux laboratoires de l'Etat d'Iowa, par exemple, ont procuré 234 points aux sucres d'érable du Canada, contre 148 points à ceux du Vermont, qui sont réputés les plus fins...

M. PARIS — Les plus fins aux Etats-Unis.

LE CONTREMAÎTRE (*sourire reconnaissant*) — Sans doute. Et lorsque les sirops que produisent les érables de l'Oncle Sam remportent un maximum de 305 points aux épreuves de comparaison, le sirop des érables de Jean-Baptiste, notamment celui qu'il récolte dans la Beauce québécoise, remporte 362 points. C'est évidemment notre climat et nos terrains qui procurent cette supériorité aux érables canadiens.

* M. PARIS — Et peut-être aussi le tour de main, comme ce brave M. Godon nous en a confié le secret tout à l'heure. (*À Boisclair*) Au fait, ne tardons-nous pas un peu à le rejoindre ?

105. *L'appareil revient de nouveau à la sucrerie de Godon (extérieur). Sucriers et visiteurs se sont tout à fait éloignés de la cabane, que l'on aperçoit à quelque distance.*

106. *L'appareil se rapproche de la cabane, et quitte ainsi le groupe des sucriers et visiteurs.*

107. *Maguelonne entr'ouvre avec précaution la porte (de gauche) de la cabane, et, ne voyant personne à l'intérieur, entre.*

108. *Intérieur de la cabane, vu d'un angle différent. Bontemps sommeille, étendu sur un banc, le long du mur.*

MAGUELONNE — Ils sont tous partis. Brrr ! Je commençais à friller dans le bois.

109. *La voix de Maguelonne tire Bontemps de son sommeil.*

BONTEMPS — Tiens, de la visite, à moi aussi !

MAGUELONNE (*confuse*) — Je vous demande pardon, monsieur. Je croyais qu'il n'y avait personne ici. Je me retire.

BONTEMPS (*troublé*) — Cette voix ! Voyons, je suis bien réveillé. Je ne rêve pas.

MAGUELONNE (*de même*) — Ah, mon Dieu !

BONTEMPS (*avec transport*) — Marguerite !

MAGUELONNE — Paul !

BONTEMPS — Ma chère Marguerite ! Toi que je cherche partout... Toi, ici ?

MAGUELONNE — Paul ! Est-ce possible ?

BONTEMPS — Ah, parle encore ! Assure-moi que je ne rêve pas ; que c'est bien la vérité ; que je te retrouve enfin.

MAGUELONNE (*qui croit à une hallucination*) — Ah, mon Dieu ! Laissez-moi m'en aller, monsieur Paul.

BONTEMPS — Vous en aller ? Non ; reste, au contraire. Ah ! maintenant, je suis près de toi, pour toujours ! Pauvre Marguerite !

MAGUELONNE — Mon Paul !

BONTEMPS — Sais-tu que je te croyais morte ?

MAGUELONNE — On ne meurt pas de pleurer !

BONTEMPS — Tu as pleuré ?

MAGUELONNE — Si j'ai pleuré !

BONTEMPS — Ces joues amaigries, ces yeux tristes ! Je t'aurais rencontrée, même dans ton village, que je ne t'aurais pas reconnue tant tu es changée. Ma Marguerite si pimpante, si gaie, si belle.

MAGUELONNE — Ah, j'ai été bien malheureuse !

BONTEMPS — Mais elle est finie, maintenant, notre misère. Nous allons être heureux.

MAGUELONNE — Hélas, non, monsieur Paul ! C'est impossible.

BONTEMPS (*pressentant un malheur*) — Impossible ? Pourquoi ?

MAGUELONNE — Vous retournerez à la ville, et moi... (*Elle se tait.*)

BONTEMPS — Et toi ?

MAGUELONNE — Je deviendrai ce qu'il faut que je devienne ; la femme d'un homme de ma condition.

BONTEMPS — Qu'est-ce que tu dis ?

MAGUELONNE — Je dis qu'un ami de mon père, quelqu'un de ce village, va bientôt m'épouser.

BONTEMPS (*tournant à l'ironie*) — Ah, ah, ah ! Alors, vous allez vous marier, mademoiselle ?

MAGUELONNE — Il le faut bien ! Mon existence n'était plus supportable ! Votre souvenir, monsieur Paul, m'obsédait sans cesse. J'étais trop malheureuse ! Pour en finir, j'ai pris la résolution de tout sacrifier.

BONTEMPS — Et vous vous êtes éprise d'un beau gaillard de Rougemont ?

MAGUELONNE — Ne raillez pas, je vous en conjure. Ce brave homme n'a en partage ni jeunesse, ni beauté, ni esprit. Cependant, et malgré ce qu'il a entendu dire de moi, il m'aime : ce qui prouve qu'il a bon cœur. Cela doit me suffire, à moi.

BONTEMPS — C'est parfait ! Vous allez vous marier. Le hasard prend la peine de nous remettre en présence, et vous en profitez pour m'apprendre cette nouvelle agréable. En vérité, ma chère amie, le hasard aurait dû rester dans son lit, ce matin.

MAGUELONNE (*navrée*) — Paul !

BONTEMPS — Enfin, avec qui vous mariez-vous ? Peut-on savoir ?

MAGUELONNE — Tout simplement avec un maquignon du village, M. Roussin.

BONTEMPS (*cherchant à localiser ce nom dans sa mémoire*) — Roussin ? Roussin ? N'était-il pas là, tout à l'heure, avec M. Godon ?

MAGUELONNE — C'est probable.

BONTEMPS — J'aime à croire que ce n'est pas ce bègue, cet homme à la barbe en pinceau et à la jambe de bois ?

MAGUELONNE — Oui, monsieur Paul. Il est veuf, et...

BONTEMPS — C'est lui ? Ah, ah, ah ! Ça, comme poisson d'avril, c'est vraiment réussi !

MAGUELONNE — Enfin, mon père lui a promis ma main.

BONTEMPS (*se ressaisissant*) — Eh bien ! je lui promets autre chose, moi, s'il insiste. Ah, ah, ah ! Non, franchement, c'est trop drôle !

MAGUELONNE (*pour détourner la conversation*) — Mais vous-même, monsieur Paul, comment se fait-il que vous soyez ici ?

BONTEMPS — Imaginez-vous que, depuis huit jours, Aumachère voulait aller aux sucres pour y conduire son ami, M. Paris, que cette excursion tentait. Il réussit à se faire inviter par le frère de M. Boisclair, qui est avocat à Montréal. Aumachère m'invite donc avec ma fiancée...

MAGUELONNE (*douloureusement atteinte*) — Votre fiancée !

BONTEMPS (*riant toujours*) — Ah ! c'est vrai, j'avais oublié de t'apprendre que, pour me distraire de l'agonie dans laquelle m'avait plongé ta disparition...

MAGUELONNE — Ton agonie ?

BONTEMPS — Ni plus ni moins ! On m'a trouvé une tendre moitié, comme ça, tout de go. Mes fiançailles doivent... (*ponctuant*) devaient se célébrer la semaine prochaine, tout juste !

MAGUELONNE — Tes fiançailles ?

BONTEMPS — Eh oui ! mes fiançailles, à une demoiselle d'ores et déjà dotée de trente-deux ou trois années, d'autant de milliers de dollars, d'un caractère exécrationnel et d'une belle-mère en rapport. Oui, ma chère.

MAGUELONNE — Une fiancée !

BONTEMPS — Mais sois tranquille, va ! Je suis un peu, beaucoup comme les ivrognes convertis, moi ; tant qu'ils ne flairent pas d'alcool, ils jurent par Chiniquy et la tempérance : l'eau d'érable les ravit. Mais s'ils retrouvent leur alcool... Franchement, on aurait pu me faire épouser n'importe qui, tant j'étais désespéré. Mais je retrouve ma Marguerite ! Chiniquy est un farceur ; je jure de t'aimer toute ma vie.

MAGUELONNE — Ah ! mon Paul !

BONTEMPS — Marguerite !

MAGUELONNE — N'empêche que tu m'as bel et bien oubliée au cours de ce voyage qui devait durer trois ou quatre semaines. Durant deux longs mois, j'ai vainement attendu des nouvelles de toi.

BONTEMPS — Parle-m'en, si tu veux me faire rager, de ce satané voyage, de cette expédition de sondage aux Iles-de-la-Madeleine, qui nous a tenus trois mois séparés de l'humanité.

MAGUELONNE (*avec une pointe de curiosité intéressée*) — Et tu es ingénieur, à présent ?

BONTEMPS — Ingénieur du gouvernement, s'il vous plaît ! Donc, je reviens à Montréal : plus personne. Je m'informe, partout, et je finis par apprendre que tu es retournée à Belœil. J'écris : pas de réponse. Je cours à Belœil...

MAGUELONNE — Tu as fait cela, Paul ?

BONTEMPS — La belle affaire ! Mais à Belœil, personne. On ne connaît pas de Marguerite.

MAGUELONNE (*baissant les yeux*) — On m'appelle Maguelonne, ici.

BONTEMPS — Maguelonne ! Mais ton père, M. Trudevin ?

MAGUELONNE — On l'appelait Petit : un sobriquet qui lui est resté.

BONTEMPS (*avec un haussement d'épaules*) — Enfin, je te l'avoue, j'avais fini par croire que je ne t'avais connue qu'en songe, que je courais après une chimère. Tu me demandes pourquoi je suis venu à Rougemont, aujourd'hui ? Est-ce parce que ce village est presque voisin du tien ? Je ne sais. Rougemont fait penser à Belœil... Pourquoi aussi nous sommes-nous amusés à faire courir des truites d'avril à ce pauvre Midas ? Est-ce pour qu'il nous les fasse courir à son tour en nous envoyant ici ?

MAGUELONNE — Oui, ici, pour vous moquer d'une pauvre fille.

BONTEMPS (*penaud*) — Mais qu'importe ! C'est un ange, cette canaille de Midas ! Sans lui, je ne t'aurais pas retrouvée.

MAGUELONNE (*humiliée*) — Sous ce costume de servante.

BONTEMPS — Servante ?

MAGUELONNE — Presque. M. Godon a eu assez pitié de mon père et de moi ; il nous a recueillis dans sa maison ; et nous tâchons de lui être utiles.

BONTEMPS — Voyons, Marguerite, explique-toi.

MAGUELONNE — Nous avons dû nous enfuir de Belœil. J'étais un objet de scandale pour les paroissiens — et surtout les paroissiennes — qui ne me pardonnaient pas d'être revenue de Montréal avec une robe de soie. J'étais une brebis galeuse. Tout cela, pour t'avoir connu, pour t'avoir aimé.

BONTEMPS — Les misérables ! Qui leur a dit ?

MAGUELONNE — Ah, qui leur a dit ! Mon père a été le premier à s'emporter, faire des scènes, me condamner.

BONTEMPS — Que dis-tu ?

MAGUELONNE — Il a juré de te tuer ; oui, de te tuer !

BONTEMPS — Oui-dà ! Tout ce qu'il pourra faire, maintenant, c'est de nous marier.

MAGUELONNE (*radieuse*) — Paul, est-ce bien la vérité ?

BONTEMPS — Oui, Marguerite, la vérité qui vaut mieux que tous les rêves. (*Effusions*) Quand j'y pense... Servante, toi ?

MAGUELONNE — C'est peu de chose en somme ; M. Godon m'a amenée ici pour faire la cuisine de ces braves gens, les sucriers.

BONTEMPS — Alors tu habites ici ?

MAGUELONNE — Depuis huit jours. Les premiers vols de corneilles annoncent la sève de l'érable. Et jusqu'à la débâcle du fleuve, les feux sont allumés, et sans relâche nous travaillons au sucre, jour et nuit.

BONTEMPS — Jour et nuit ?

MAGUELONNE — Il le faut bien, (*gravement, sur le ton de la méticuleuse prévoyance des paysans*) afin de profiter du feu et du

temps ! La nuit, c'est moi qui veille. La besogne ne peut pas languir.

BONTEMPS — Et tous ces hommes ?

MAGUELONNE — Ils sont anéantis de fatigue et je les remplace. Je les réveille au moment de changer le brassin... (*Le taquinant*) Mais tu n'entends rien à la sucrerie, toi !

BONTEMPS — Ma foi non ; je ne suis pas...

MAGUELONNE (*vivement*) — « Habitant » : c'est ce que tu allais dire, n'est-ce pas ? (*Riant de bon cœur*) Oh ! non, tu n'es pas « habitant », toi ! Eh bien, dès qu'une bouilloire fait son frison, comme on dit ici, je réveille mes gens. Il faut que ce premier résidu de l'eau d'érable se transvase dans une autre bouilloire, sur le feu persistant, où le sirop continue de s'évaporer pour devenir de la « tire », et qu'on le transvase enfin dans le chaudron, où il va tourner en sucre. Ils préparent alors un nouveau bouillage ; ce qui signifie : remplir de sève nouvelle les bouilloires, et ils se dépêchent de se replonger dans leur sommeil. Je reprends ma surveillance et j'attends que le sirop soit suffisamment cuit : cela prend quatre heures.

BONTEMPS — Quatre heures ?

MAGUELONNE — Oui, quatre heures à écouter l'eau qui chante, le feu qui pétille ; quatre heures de calme, à moi ; quatre heures à penser à toi, à plein cœur, tout mon content.

BONTEMPS — Ma chère Marguerite !

MAGUELONNE — Ah, Paul ! Tu ne sais pas le mystère qui descend sur les bois lorsque le jour baisse et que gagne la brunante. La nuit, c'est effrayant : le silence vous étouffe. Cela fait penser à la mort. Mais lorsque la lune vient faire briller la tête frimassée des grands érables, lorsque les étoiles sortent, je les regarde défiler pendant des heures et des heures, par ces lucarnes que l'on dirait faites exprès. (*Elle indique les planches relevées du toit.*) Et leur scintillement se joue sur les petites vagues de cette eau parfumée que le feu agite peu à peu. La pensée abîmée dans cette onde, j'ai peut-être l'air d'une pauvre folle qui regarde la mer avant de s'y jeter pour saisir un rayon de lune... Oh, Paul ! ce que j'ai pensé à toi, sans espérance, mais si fort, si fort !

BONTEMPS — Que je suis revenu.

MAGUELONNE (*badinant*) — L'amour attire l'amour ?

BONTEMPS (*de même*) — Comme l'aimant attire l'aimant.

MAGUELONNE — En l'aimant ?

BONTEMPS — Absolument.

MAGUELONNE — Que tu es fou ; mais que je t'aime et que tu m'as fait souffrir !

110. *Cris du dehors ; les sucriers reviennent, du côté droit.*

MAGUELONNE — Ah ! mon Dieu ! Ils reviennent ! Laissez-moi m'en aller, me sauver. Si l'on nous voyait ensemble... Mon père !...

BONTEMPS — Ne crains rien.

MAGUELONNE — Paul !

BONTEMPS — Il faudra bien qu'on nous voie, tôt ou tard.

111. *Godon, aux gens qui rentrent avec lui.*

GODON — Eh ben ! vous êtes pas trop fatigués, j'espère ?

M. PARIS (*à Godon*) — Vous avez ainsi plus de mille érables en exploitation. C'est magnifique !

112. *Sucriers et visiteurs entrent par la porte de droite, les uns après les autres, en riant et badinant.*

ÉTIENNETTE — N'est-ce pas que c'est amusant ?

113. *Godon aperçoit Maguelonne avec Bontemps.*

GODON — Maguelonne !

Mlle RICHEBOURG (*de même*) — Paul !

AUMACHÈRE (*riant, à Mlle Richebourg*) — Un rendez-vous, ma chère.

Mlle RICHEBOURG (*indignée*) — Vous, monsieur Bontemps ? C'est honteux !

FULGENCE (*à Boisclair*) — Maguelonne avec un homme ?

BOISCLAIR (*soupçonneux*) — Ça, c'est une affaire emmanchée.

GODON — Si c'est Dieu possible ? Voyons, Maguelonne !

ÉTIENNETTE (à M. Paris, pour excuser Bontemps) — C'est une idylle !

M. PARIS — Et voilà tout.

BONTEMPS — Ah, riez, moquez-vous ! Peu m'importe ! J'ai retrouvé celle que j'aime et qui m'aime !

MLLE RICHEBOURG (à Aumachère) — Il est fou !

AUMACHÈRE (à Mlle Richebourg) — Ça l'a repris.

MLLE RICHEBOURG (à Aumachère) — C'est heureux que cette péronnelle n'ait pas attendu de nous voir en ménage pour ressusciter.

ÉTIENNETTE (à Mlle Richebourg) — Il aimait tellement la campagne, ce garçon !

BONTEMPS (à Etienne, en prenant Maguelonne dans ses bras) — C'est elle, surtout, que j'aime.

GODON — Celle qu'il aime ! C'est donc lui ?

MAGUELONNE — Monsieur Godon !

BOISCLAIR (à part) — On avait peut-être raison de se défier de cette fille-là.

M. PARIS (à Aumachère) — Je demande à comprendre, moi.

AUMACHÈRE (à Paris) — Vous tombez en plein drame, mon cher.

FULGENCE (à part) — C'est Roussin qui va trouver ça drôle mais qu'y revienne de dételer.

GODON (à Maguelonne) — Mais parle donc. Dis quelque chose.

MAGUELONNE — Ah ! ne me demandez rien. Je crois que je suis folle !

MLLE RICHEBOURG (trépigant) — De joie, naturellement !

MAGUELONNE — Oui, de joie ! (A Bontemps) Partons, allons-nous-en !

114. Bontemps tend les bras à Maguelonne, elle s'y jette. Roussin paraît dans la porte de l'écurie, un joug sur le bras.

FULGENCE — Roussin, à c'te heure !... Il tombe à pic, lui !

ROUSSIN (*restant ahuri*) — Hein ! C'est-y pour rire ou pour vrai, c'te manigance-là ?

MAGUELONNE — Écoutez-moi, monsieur Roussin. (*Elle se rapproche de lui.*)

ROUSSIN (*pressé de savoir à quoi s'en tenir*) — C'est pour vrai ?

AUMACHÈRE (*à Mlle Richebourg, indiquant Roussin*) — C'est votre revanche qui arrive.

MLLE RICHEBOURG — C'est du propre !

MAGUELONNE (*à Roussin*) — Vous me pardonnerez de ne pas répondre à votre affection, monsieur Roussin. Mon cœur ne m'appartenait pas.

BONTEMPS — Voyons, vous êtes un brave homme, monsieur Roussin.

ROUSSIN (*abasourdi, après un silence*) — Ben ça, c'est pas pour dire, mais c'est pas croyable !

FULGENCE (*pointant Roussin*) — Pour avoir l'air égarouillé, voilà ce qui s'appelle avoir l'air égarouillé !

BONTEMPS — Vous l'avez aimée quand les autres la repoussaient. Laissez-moi vous remercier, monsieur Roussin ; soyons amis et donnons-nous la main.

MLLE RICHEBOURG (*éclatant de rire*) — Du vrai mélo !

AUMACHÈRE (*à Mlle Richebourg*) — Que dites-vous ? C'est solennel !

ROUSSIN (*à qui cet arrangement ne va guère*) — Amis... amis ! Et vous pensez que ça va se passer comme ça, que ça va finir de même ?

MAGUELONNE — Monsieur Roussin, je vous en supplie.

ROUSSIN (*à Bontemps*) — D'abord, d'où c'est que vous venez, vous ? Et pis qui c'est que vous êtes ?

BONTEMPS — Je suis Paul Bontemps, ingénieur des canaux et rivières.

MLLE RICHEBOURG (*à Roussin*) — Pour vous servir.

BONTEMPS — ...qui ai trouvé, dans l'hypocrisie et le maquillage de la ville...

ROUSSIN (*vivement à Fulgence*) — Qu'est-ce qu'i' dit ?

BONTEMPS — ...cette marguerite des champs. Je l'avais perdue par un hasard, je la retrouve par un miracle, et je veux en embellir mon existence ; la garder toujours.

ROUSSIN — La garder toujours ? Et puis moé ?

FULGENCE (*à Roussin, lui tapant sur l'épaule*) — Va, va, La S'nette, tu as autant d'acquet de dire oui tout de suite. J'étais pour te l'enlever, moé : t'aurais pas été plus avancé.

ROUSSIN (*à Fulgence*) — Toé, sacre-moé la paix !

BONTEMPS (*insistant*) — Vous ne voudriez pas d'une femme dont le cœur appartient à un autre, voyons.

ROUSSIN (*sentencieux*) — Une fille qu'on aime, ça se maquigonne pas : vous saurez ça !

BONTEMPS (*souriant*) — Alors, je serai obligé de l'enlever et de l'épouser malgré vous.

Mlle RICHEBOURG (*stupéfaite*) — L'épouser ?

BONTEMPS (*à Mlle Richebourg*) — Certainement.

Mlle RICHEBOURG (*interdite*) — Qui est-ce qui perd la tête, ici ? (*Indiquant Bontemps*) Est-ce lui, est-ce moi ?

AUMACHÈRE (*à M. Paris*) — En effet, c'est épatant.

115. *Trudevin paraît à la porte de gauche, quelque peu titubant, un sac de provisions sur l'épaule.*

Mlle RICHEBOURG (*à Aumachère*) — Vraiment, vous trouvez cela épatant ! Cela me semble plutôt écœurant. Ouf, on suffoque ! De l'air pur !

116. *Mlle Richebourg fait mine de sortir. Trudevin a silencieusement déposé son sac dans un coin, tout en écoutant avec la plus vive attention les révélations commencées en son absence.*

ROUSSIN (*à Bontemps*) — Dans ce cas-là, son cavalier de la ville, l'ingénieur de Montréal, c'était donc vous ?

TRUDEVIN (*avançant de quelques pas*) — Son cavalier de la ville ? (*Sur l'intonation de « A nous deux, maintenant »*) Pas possible !

BONTEMPS (*bas à Maguelonne*) — Qu'as-tu à craindre ?

MAGUELONNE — Il va nous tuer.

TRUDEVIN (*ricanant d'ivresse*) — Ah, ah, ah, ah, ah !

AUMACHÈRE — Il est ivre.

TRUDEVIN (*à Roussin*) — Tiens, ta bouteille !

117. *Trudevin prend la bouteille dans le sac qu'il a déposé dans un coin, et la lui lance aux pieds.*

FULGENCE (*considérant la bouteille*) — Il l'a toute vidée ! (*Avec effroi*) Ça va flamber, c'est sûr.

BOISCLAIR (*à Fulgence*) — Oui... Il est en air de tout massacrer quand il se met en ripompette.

M. PARIS — Nous devrions intervenir.

TRUDEVIN (*à Maguelonne*) — Ah ! tu l'as retrouvé, ton homme. Eh ben ! je suis content de faire sa connaissance, moé itou, à ce marmot qui s'aventure de nous mettre dans le chemin.

BONTEMPS (*protestant*) — Monsieur !

TRUDEVIN (*toisant Bontemps des pieds à la tête*) — A cet individu qui t'a rendue folle.

ETIENNETTE (*regardant Trudevin avec compassion*) — Le pauvre homme ! que va-t-il faire ? (*Trudevin s'empare d'une hache qui se trouvait sur le bois pour le feu.*)

MAGUELONNE (*se réfugiant dans les bras de Bontemps*) — Paul !

BONTEMPS — Ne crains rien.

118. *Godon s'efforce de désarmer Trudevin.*

GODON — Voyons, Petit, voyons ! Choque-toé pas !

FULGENCE (*de même*) — Écoute le bon sens !

BOISCLAIR (*de même*) — Fais pas de mauvaïsetés, voyons !

TRUDEVIN (à *Maguelonne*, brandissant sa hache) — Je te l'ai promis, hein, ma fille. Tu vas l'avoir...

119. *Trudevin s'élance furieusement sur Bontemps, la hache haute.*

M. PARIS — Retenez-le ; c'est un forcené.

120. *On se jette sur Trudevin et on parvient à l'immobiliser.*

FULGENCE (perdant la tête) — Quel aria, mon Dieu, quel aria !

BOISCLAIR — C'était bien la peine de nous emmener icite pour voir des choses de même !

ROUSSIN — Voyons ! arrête, Petit, arrête !

TRUDEVIN — Lâchez-moé, que je le tue, que je le tue !

GODON — Écoute le bon sens, Petit ! Ces enfants-là s'aiment : ça serait un crime de les séparer. M. Bontemps est un honnête garçon. Il va la marier.

121. *Trudevin se dégrise soudainement aux paroles de Godon.*

TRUDEVIN — Qu'est-ce que vous dites ? Lui, marier ma fille ? *Maguelonne ?*

BONTEMPS (à *Trudevin*) — Oui. C'est tout ce que j'espère depuis le jour où je l'ai rencontrée.

TRUDEVIN (abasourdi) — Bonguenne de bonguenne !

GODON — Ah ! que je suis content ! On va faire un beau fricot en l'honneur de ces fiançailles-là !

BOISCLAIR (à *Roussin*) — Coup de chance que ça finisse comme ça, tout de même !

FULGENCE (à *Roussin*) — Eh ben ! pour un homme qu'a jamais couru le poisson d'avril.

ROUSSIN (à *Fulgence*) — Toé, je vas t'en faire courir un numéro un, avant à soir.

BOISCLAIR (à *Roussin*) — C'est ben de valeur, La S'nette, mais ça a pas l'air qu'on ira à tes noces avant les semences, hein !

ROUSSIN — Qu'est-ce que tu veux ! Je suis pas chanceux, moé ! Ça fait deux fois que je me marie, et mes deux femmes sont

mortes pour des affaires de rien : elles sont tombées en bas de mon boghie et puis elles se sont pas relevées ! Je me mets à travailler pour les élections, je me fais jeter en bas d'un husting et je me dévire une jambe... (A M. Paris) Avez-vous jamais trouvé de l'argent, vous, Monsieur le Français ?

M. PARIS — Ma foi non ! (*Souriant*) Mais il m'est arrivé d'en perdre.

ROUSSIN — Eh ben moé, j'en ai trouvé, une fois ! Je trouve un *trente-sous* : c'était un *vingt-cents*. Je suis pas chanceux. (*On rit.*)

GODON — Eh bien ! si qu'on dînait là-dessus ?

122. Mlle Richebourg est rentrée.

ROUSSIN — Et si qu'on prenait un coup ?

Mlle RICHEBOURG (*indiquant Roussin à M. Paris*) — Il a un excellent caractère, ce monsieur.

M. PARIS (*à Mlle Richebourg*) — George Sand a montré que les gens de la campagne aiment plus patiemment que ceux de la ville. M. Roussin se reprendra et tout sera dit.

FULGENCE (*à Roussin*) — Oui, c'est ben beau de prendre un coup, La S'nette, mais (*montrant la bouteille gisant sur le sol*) la bouteille est vide.

M. PARIS (*considérant la bouteille à ses pieds*) — *Requiescat in pace* !

GODON (*avec malice*) — J'ai peut-être ben encore une petite provision de rhum. (*Avec un clin d'œil*) Mais c'est seulement pour les malades... Qui est-ce qui est malade icite ?

ENSEMBLE — Tout le monde !

M. PARIS — Parbleu !

FULGENCE — La S'nette a manqué d'avoir une faillette en apprenant qu'il va rester veuf.

ROUSSIN — Y a pas à dire, le cœur m'a fadi !

GODON — C'est bon, c'est bon ! (*Il va tirer un flacon du coffre.*)

ROUSSIN — Il avait un flasque de caché, le vieux fafineux !

GODON (*le flacon à la main*) — Mais, par exemple, c'est M. Bontemps qui va traiter.

ÉTIENNETTE — C'est bien le moins.

GODON — Dans des gobelets, là, sans façon. (*Clignant de l'œil vers Maguelonne.*) On a pas eu le temps de vous faire des coupes en or.

FULGENCE (*passant près du chaudron*) — Eh ! papa, le brassin commence à faire son miton.

GODON — Oui, c'est vrai. (*Il est occupé à se faire servir un gobelet par Bontemps.*) (*A Fulgence*) Watch-le, hein ! Mais attends-moé pour le brasser.

AUMACHÈRE (*à M. Paris*) — Lorsque vous voudrez épater vos amis de France, offrez-leur un cocktail édulcoré au sirop d'érable. Vous m'en donnerez des nouvelles.

M. PARIS — Merci de la recette.

MAGUELONNE (*suppliante à Trudevin, qui tend son gobelet à Bontemps*) — Vous allez boire encore ?

TRUDEVIN — En ton honneur, oui ; mais c'est mon dernier coup.

MAGUELONNE (*radieuse*) — Est-ce promis ?

TRUDEVIN (*jurant*) — Ma conscience !

AUMACHÈRE (*à Richebourg*) — Ainsi soit-il !

BONTEMPS (*après avoir servi tout le monde*) — A la santé de ma future !

Mlle RICHEBOURG (*pour ne pas éclater*) — Rendons grâce aussi à la Providence qui nous a remis chacun dans notre voie, au bon moment. (*Avant de boire, elle essuie le rebord de son gobelet avec son mouchoir.*)

FULGENCE (*à Roussin, lui indiquant Mlle Richebourg, du coin de l'œil*) — Regarde-là, ce bec-pincé !

BOISCLAIR (*pour détourner la conversation qui s'aigrit*) — Avez-vous pas parlé de dîner, père Godon ?

GODON — Ben sûr, ben sûr !

MAGUELONNE (*radieuse*) — Je vous fais une omelette.

M. PARIS — Bravo ! Elle sera la bienvenue.

123. *Maguelonne tire une révérence à M. Paris, et va prendre des œufs dans le sac que Trudevin a rapporté du Point-du-Jour.*

Mlle RICHEBOURG (*à Aumachère*) — Je préfère retourner à l'auberge. Cela ne me dit vraiment rien de manger l'omelette de cette donzelle. (*Elle se dispose à partir.*)

FULGENCE (*à part*) — Qu'elle mange du sucre !

AUMACHÈRE (*arrétant Mlle Richebourg*) — Vous ne pouvez partir toute seule, voyons ! Soyez raisonnable.

Mlle RICHEBOURG (*dégoûtée*) — Raisonnable ! M. Paris le sera plus que vous : il sera même assez galant pour me tirer d'ici.

M. PARIS (*gêné*) — Sans doute, avec plaisir.

124. *M. Paris va chercher son chapeau et son pardessus qu'il a déposés quelque part.*

AUMACHÈRE (*à Mlle Richebourg*) — On ne peut faire cette impolitesse à notre hôte, M. Godon. Patientez quelques minutes.

Mlle RICHEBOURG (*hors de ses gonds*) — Non. J'en ai assez, et même trop. (*Elle va pour sortir, mais hésite à s'aventurer dehors.*)

AUMACHÈRE (*à Maguelonne, pour temporiser*) — Cela prend du temps, la confection d'une omelette, mademoiselle ?

GODON (*à Aumachère*) — Cinq minutes.

MAGUELONNE — Tout juste.

125. *Sans plus se préoccuper des trépignements de Mlle Richebourg, Maguelonne va préparer son omelette.*

BONTEMPS (*à M. Paris*) — Mais cela vaut la peine de patienter.

M. PARIS — Si Mademoiselle Richebourg veut bien.

AUMACHÈRE (*à Mlle Richebourg*) — Voyons, ma chère, contez un peu votre dépit, devant ces gens. Dans cinq minutes nous partirons avec vous.

Mlle RICHEBOURG (*pour cacher son dépit*) — Cinq minutes d'entr'acte !

FULGENCE — La S'nette voudrait peut-être nous danser un petit air-la-patte ?

MLLE RICHEBOURG — Ou nous raconter une histoire d'amour. (*Rageuse*) Il doit en savoir de piquantes.

ROUSSIN (*prenant au sérieux l'invitation*) — Oh ! pour les histoires, y en a qu'un dans toute la paroisse. C'est le père Godon.

ENSEMBLE — Monsieur Godon, père Godon, monsieur Godon !

ÉTIENNETTE — Des contes de la campagne, c'est délicieux.

GODON — C'est correct. J'ai justement un fion d'histoire qui fera pas mal dans le paysage. Ça s'appelle « Le seigneur et pis la bergère ».

QUELQUES VOIX — Très bien, très bien !

MLLE RICHEBOURG (*à part*) — Autrement dit : « La Chatte et le Serin ». Je vois ça d'ici.

BOISCLAIR (*invitant l'assemblée à s'asseoir*) — Allons, assisez-vous.

126. *Fulgence cligne de l'œil à Etienne.*

FULGENCE — Par icite, mam'selle Etienne. Je vais vous montrer de quoi de beau.

127. *La plupart des sucriers et visiteurs se rapprochent en cercle autour du conteur, cependant qu'Etienne a répondu à l'appel de Fulgence et s'est en tapinois rapprochée de lui, dans le coin où se trouve le coffre de sucre.*

FULGENCE (*à voix basse*) — Voudriez-vous un beau petit cœur sucré ? (*Etienne n'y comprend rien.*)

ÉTIENNETTE (*amusée au possible*) — Un petit cœur sucré ?

128. *Fulgence a ouvert le coffre et en a tiré quelques « cœurs » de sucre.*

FULGENCE — Autrement dit, un cœur en sucre d'érable.

ÉTIENNETTE (*même jeu*) — Ah ! vous m'avez fait peur.

FULGENCE — C'est bon, pareil.

129. Pendant que Godon commence son récit, Etiennelette croque son « cœur » de sucre. Maguelonne, du côté opposé, s'occupe à la préparation de l'omelette.

TRUDEVIN (sacramentale) — Parli-parlo-parla ! Arnontio-Arnontia ! Sac-à-tabi, sac-à-tabac ! Dehors les ceus' qui écouteront pas !

M. PARIS (amusé) — Brrr ! C'est de l'Apocalypse, cela !

AUMACHÈRE — Non ; c'est une simple injonction à écouter le conteur.

M. PARIS — Ah, parfait !

130. Après avoir bien toussé, bien craché et s'être lentement passé la main dans les cheveux en manière de recueillement, Godon commence son récit :

GODON — C'est donc pour vous dire, mes petits cœurs, qu'il y avait une fois un grand seigneur, une belle bergère et pis un petit cochon, su' le respect de ces dames... Le seigneur revenait de la chasse, sur un beau cheval noir, avec son grand fusil d'argent. Arrivé près d'icite, il aperçoit un renard qui traverse le chemin du Roy, et il se met à courir après, en plein dans ma sucrerie. C'était l'automne, comme de raison, et le vent ravaudait les feuilles, comme s'il en neigeait. Et puis le grand seigneur s'est écarté dans le bois. Marche, marche, marche... »

131. La voix du conteur s'éteint ; la scène intérieure s'efface graduellement et fait place à un tableau en COULEURS NATURELLES de l'érable en octobre, par un grand vent qui arrache les feuilles des arbres, et par un vif soleil qui en fait rutiler les teintes glorieuses. Les feuilles volent et, dans un plan qui se rapproche de plus en plus, les plus éclatantes et les plus belles de ces feuilles d'érable forment le mot :

FIN

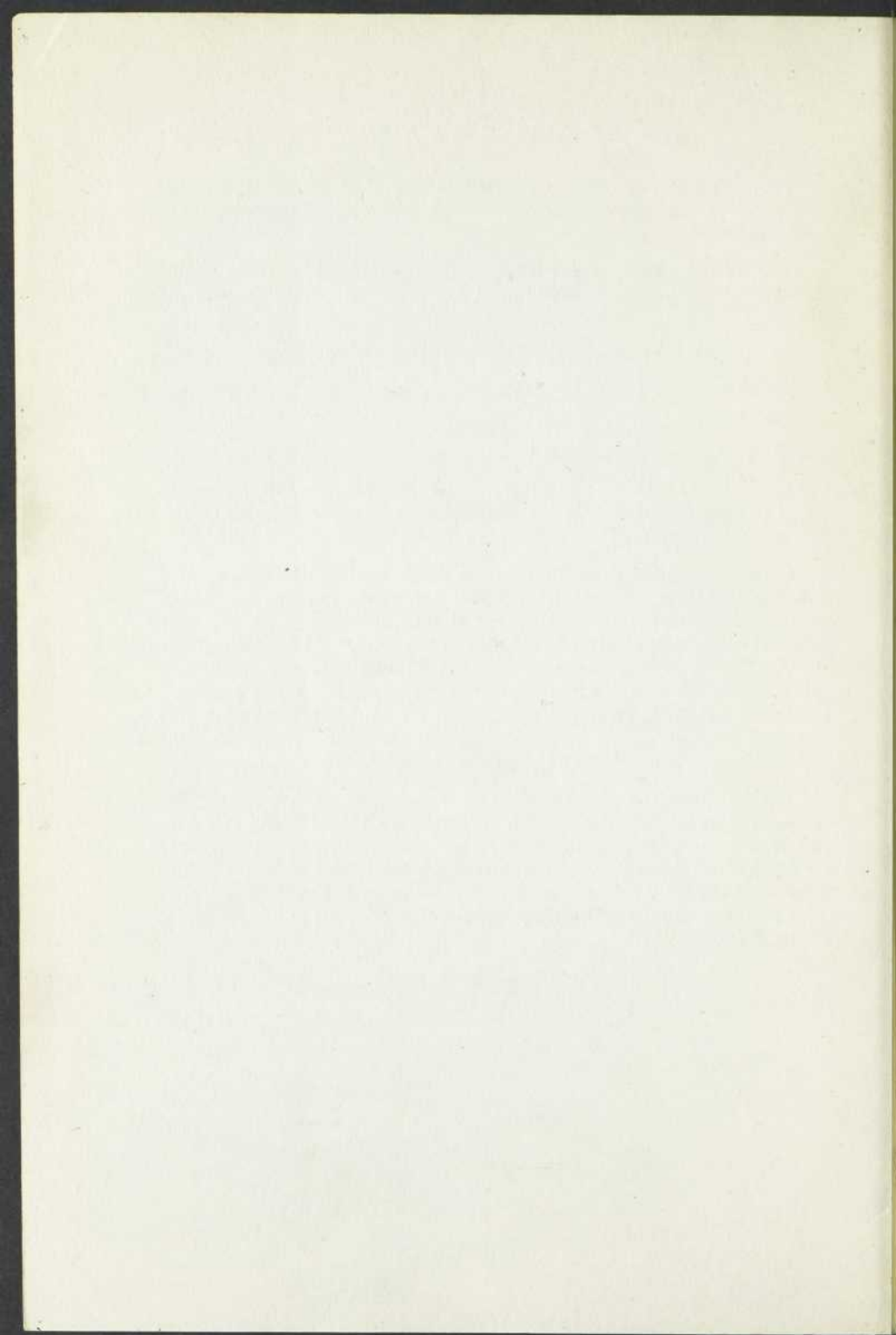


TABLE DES MATIÈRES

L'ÉPI ROUGE	7
LE CHAPITRE DES CHAPEAUX	33
DANS LES CHANTIERS	67
LES BOULES DE NEIGE	91
LA CABANE À SUCRE	205

*Imprimé sur les presses
de l'Imprimerie Saint-Joseph,
Montréal.*



OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

Le fer de Dieu — René Hardy
Poussière sur la ville — Évadé de la nuit
 (Deux prix du Cercle) de André Langevin
La grande aventure des baleines — L'A-
 gonie de l'Allemagne — L'Île de la Dé-
 esse — * Mary Marner de Georges Blond
La Pierre angulaire (2 vols) Zof Olden-
 bourg
Six Heures à Perdre
 de Robert Brasillach
Le Meurtre de Schönbrunn — Jean
 de Marceley
Le Moulin de Pologne (Prix du Prince
 Rainier) — * Les Grands Chemins —
 * **Un Roi sans Divertissement** de
 Jean Giono
Visage Perdu (L'Homme du Deuca-
 lion) — * La Caravane de Pâques de
 Roger Vercol
La dernière Fête — * **Indulgence plé-
 nière** — * **Les belles Esclaves**
 de La Varenne
Elisabeth I de Jacques Chastenot
 de l'Institut
Julia Vernet de Mogador (2 vols)
 (Grand Prix du Roman d'Amour
 1953) Elisabeth Barbier
Guadaquivir de Joseph Peyré
*** Le Cloître de la rue d'Ulm** de Romain
 Rolland
Deux portes... une adresse — Louise
 Genest (Deux prix du Cercle) de
 Bertrand Vac
Jean Santeuil (3 vols) de Marcel Proust
La Ville de Joie — * **La Femme sans**
 Passé de Serge Groussard
Les Animaux Dénaturés de Vercors
*** Galgai** — * **La Sagouin** — * **La Pierre**
d'Achoppement de François Mauriac
*** Les Saints vont en Enfer** — * **Notre**
Prison est un Royaume (Prix Sainte-
 Beuve) de Gilbert Cesbron
Les Trois Sœurs des Îles
 de Henry Bordeaux
Silsauve — * **La Roue d'Infortune**
 de Germaine Beaumont
Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq
*** Le Voyage de Patrice Périot** — * **Se-
 mailles au vent** de Georges Duhamel
Tempête sur Douarnenez — * **Le**
Bout du monde (prix du Renouveau
 Français) de Henri Queffelec
Le Feu de l'Etna de Henry Castillou
*** Histoire des Français** (2 vols)
 de Pierre Gaxotte
*** Les Chevaliers de la Lune**
 de Jean de Baroncelli
La Brute de Guy des Cars
*** Choses vues** de Victor Hugo
Premières Armes — Embruns
 de Marcel Cadieux
*** Portraits de Femmes** — * **Les Fils**
de la Louve de Emile Henriot
*** Les Jeux sauvages** (Prix Goncourt)
 de Paul Colin
Un Rameau de la nuit — * **Malicorix**
 — * **M. Carré-Benoît** de Henri Bosco
*** A la Poursuite des Aigles**
 de Simone de la Souchère Deléry
*** Cinq Filles et un Fusil** de Jean Orieux

* Épuisé

* **Vissouville** — * **L'Age Ingrat** (Edi-
 tions de Luxe, illustrées par Robert
 Lapalme et numérotées)
 de Barthelemy-G. Lachelier
*** Nouveaux Discours du docteur**
O'Grady — * **A la Recherche de**
Marcel Proust d'André Maurois
*** L'Ame des Peuples** d'André Siegfried
*** Montociel** de Paul Morand
*** Le Retour d'Adam** d'André Corsin
*** Dialogues des Carmélites**
 de Georges Bernanos
*** La Tête contre les Murs**
 de Hervé Bazin
Mathieu de Françoise Loranger
*** Mourir en Homme** de Paul Mousset
*** Le Casino** de Barbazan
 de Pierre Benoit
*** Le Témoin** de Jean Bloch-Michel
*** Le Moulin et l'Hospice**
 de Jules Romains
*** Le grand Vestiaire** de Romain Gary
*** Capitaine Jacques Cartier**
 de Jean-Alexis Nérét
*** La Mèche** (Grand Prix du Roman
 Français) de Lucie Marchal
*** Flamand des Vagues** (Prix des Lec-
 teurs) de Jan van Dorp
*** Le Confort Intellectuel** — * **Uranus**
 — * **Le Vin de Paris** de Marcel Aymé
*** L'Accident** (Prix Sainte-Beuve)
 de Armand Hoog
*** Bouquet de Bohème**
 de Roland Dorgelès
*** Patrick** (Prix Stendhal)
 de Michel Bataille
*** Pauline** de Metternich
 de Jules Gesztes
*** Le Raisin de Maïs** (Prix du Guild
 de Lausanne) de R. Dumay
55 Heures de Guerre (Prix Cases)
 de Pierre Tisseyre
*** L'Ombre verte** de Pierre E. About
*** Le Carnet du bon Dieu** (Prix Inter-
 allié) de Pierre Daninos
*** Nouvelles** de C.F. Ramuz
*** La Peste** (Prix des Critiques)
 d'Albert Camus
*** Si j'étais vous** de Julien Green
*** La Vallée heureuse** (Prix Renaudot)
 de Jules Roy
*** Histoire d'un Fait divers** (Prix
 Goncourt) de J.J. Gauthier

SÉLECTIONS JUMELLES

(Les deux livres pour le prix d'un)
*** La Neige** en deuil de Henri Troyat
*** L'Aventure** est en nous
 de Maurice Genevoix
CrI des Profondeurs de G. Duhamel
Remarques sur l'Action et le Bonheur
 de Bernard Grasset
*** Solitude** de la Chair de Chs Hamel
*** Les Jours sont longs** de H. Bernard
Le Dompteur d'Ours d'Yves Thériault
*** L'Enlèvement** de Daphné
 de Jean Martet
*** Les Morts n'en sauront rien**
 d'Olivier Séchan

LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

462 est, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q. — 119 West 57th St., New York, N.

BNQ



000 415 739

